



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Foreign Affairs

Affaires étrangères

Chair:

The Honourable PETER A. STOLLERY

Président :

L'honorable PETER A. STOLLERY

Tuesday, February 15, 2005
Wednesday, February 16, 2005

Le mardi 15 février 2005
Le mercredi 16 février 2005

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Sixth and seventh meetings on:

Special study on Africa

Sixième et septième réunions concernant :

L'étude spéciale sur l'Afrique

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, February 15, 2005
(12)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:04 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honorable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honorable Senators Andreychuk, Carney, P.C., Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Grafstein, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (10).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg and Michael Holden, analysts.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, December 8, 2004, the committee continued its study on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday, December 14, 2004.*)

WITNESSES:*United Nations Economic Commission for Africa:*

K.Y. Amoako, Executive Secretary and United Nations Under-Secretary-General.

International Trade Canada:

Alexandra Wood, Deputy Director and Trade Commissioner, International Financing Division, Business Support Unit.

Department of Finance Canada:

Bruce Rayfuse, Director, International Finance and Development Division;

John Davies, Chief, Development Policy.

The Chairman made a statement.

Mr. Amoako made a presentation and answered question.

At 6:05 p.m., the committee suspended its sitting.

At 6:10 p.m., the committee resumed its sitting.

The Chairman made a statement.

Ms. Wood made a presentation and answered questions.

Mr. Rayfuse made a presentation.

The witnesses answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 15 février 2005
(12)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 4, dans la pièce 160-S édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Carney, C.P., Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Grafstein, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P. et Stollery (10).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque de Parlement : Peter Berg et Michael Holden, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :*Commission économique pour l'Afrique des Nations Unies :*

K.Y. Amoako, secrétaire exécutif et secrétaire général adjoint des Nations Unies.

Commerce international Canada :

Alexandra Wood, directrice adjointe et déléguée commerciale, Direction du financement international, Section d'appui aux affaires.

Ministère des Finances Canada :

Bruce Rayfuse, directeur, Division des finances internationales et du développement;

John Davies, chef, Politique du développement.

Le président fait une déclaration.

M. Amoako fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 5, le comité suspend ses travaux,

À 18 h 10, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Madame Wood fait un exposé puis répond aux questions.

M. Rayfuse fait un exposé.

Le témoins répondent aux questions.

At 7:08 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière suppléante du comité,

Catherine Piccinin

Acting Clerk of the Committee

À 19 h 8, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Wednesday February 16, 2005
(13)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 3:30 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chair, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Carney, P.C., Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., Stratton and Stollery (10).

Other senator present: The Honourable Senator Poy (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

In accordance with the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Foreign Affairs Canada:

Anne-Marie Bourcier, Director General, Africa Bureau;

Perry Calderwood, Director, Eastern and Southern Africa Division;

Isabelle Roy, Acting Director, West and Centre Africa Division;

Sébastien Carrière, Desk Officer, Political Affairs (Algeria, Libya, Morocco), Maghreb and Arabian Peninsula Division.

Canadian International Development Agency:

Nadia Kostiuk, Director General, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Africa and Middle East Branch;

Mario Renaud, Director General, Policy, Planning and Management, Multilateral Programs Branch, Canadian International Level.

OTTAWA, le mercredi 16 février 2005
(13)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 15 h 30, dans la pièce 160-S édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Carney, C.P., Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., Stratton et Stollery (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Poy (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque de Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Affaires étrangères Canada :

Anne-Marie Bourcier, directrice générale, Direction générale de l'Afrique;

Perry Calderwood, directeur, Direction de l'Afrique orientale et australe;

Isabelle Roy, directrice par intérim, Direction de l'Afrique centrale et occidentale;

Sébastien Carrière, chargé de dossiers, Affaires politiques (Algérie, Libye, Maroc), Direction du Maghreb et de la péninsule arabe.

Agence canadienne de développement international :

Nadia Kostiuk, directrice générale, Politiques, planification stratégique et services techniques, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient;

Mario Renaud, directeur général, Politiques, planification et gestion, Direction générale des programmes multilatéraux, Niveau international canadien.

National Defence:

Andrew Rasiulis, Director, Military Training Assistance Program.

Ms. Bourcier, Ms. Kostiuk and Mr. Rasiulis made presentations and, along with Messrs. Carrière and Renaud, answered questions.

At 5 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Défense nationale :

Andrew Rasiulis, directeur, Programme d'aide à la formation militaire.

Mmes Bourcier et Kostiuk ainsi que M. Rasiulis font des exposés puis, assistés de MM. Carrière et Renaud, répondent aux questions.

À 17 heures, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 15, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:04 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I see a quorum and call the meeting to order.

On behalf of the members of the committee, I would like to welcome Mr. K.Y. Amoako, Executive Secretary of the United Nations Economic Commission for Africa. Mr. Amoako is the sixth executive secretary of that agency. He has led the regional arm of the United Nations in Africa at the rank of Under-Secretary-General of the United Nations since 1995.

Mr. Amoako's priorities as executive secretary have been to initiate and manage a process of wide-ranging reforms aimed at making the commission a more rigorous centre of excellence that is better equipped to deliver high quality services and products to meet the complex needs of Africa's governments and people.

Under his leadership, the organization has revamped its research and advocacy work to ensure it is policy relevant and at the cutting edge of Africa's development agenda.

Mr. Amoako, I invite you to make a presentation.

Mr. K.Y. Amoako, Executive Secretary, United Nations Economic Commission for Africa, and United Nations Under-Secretary-General: Mr. Chairman, honourable senators, let me thank you for inviting me to appear before you as you undertake your study on Africa. Your focus on Africa this year is another clear sign of Canada's close engagement with Africa. That 2005 is becoming the year of Africa is partly due to the priority Canada gave our continent two years ago at the Kananaskis summit. Your public hearings and your final report have the great potential to add momentum to several initiatives toward a big push for Africa's development this year. These include Prime Minister Blair's Commission for Africa, on which I have the honour to serve, which will report in a few weeks. We will be pushing for urgent, significant action in critical areas including aid, trade and debt.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 15 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 4 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique, la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent, et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, nous avons le quorum et je déclare la séance ouverte.

Au nom des membres du comité, j'aimerais souhaiter la bienvenue à M. K.Y. Amoako, secrétaire exécutif de la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique. M. Amoako est le sixième secrétaire exécutif de cet organisme. Il dirige la représentation régionale des Nations Unies en Afrique avec le rang de secrétaire général adjoint des Nations Unies depuis 1995.

En tant que secrétaire exécutif, M. Amoako s'est fixé comme priorité de lancer et de gérer un processus de réforme de grande envergure visant à transformer la Commission en un centre d'excellence rigoureux, mieux équipé pour fournir des services et des produits de grande qualité en réponse aux besoins complexes des gouvernements et des peuples africains.

Sous sa direction, l'organisation a restructuré son travail au niveau de la recherche et de la promotion des intérêts africains afin de maintenir sa pertinence et de rester un chef de file en ce qui concerne les perspectives de développement de l'Afrique.

Monsieur Amoako, je vous invite à présenter un exposé.

M. K.Y. Amoako, secrétaire exécutif, Commission économique des Nations unies pour l'Afrique, et secrétaire général adjoint des Nations Unies : Monsieur le président, honorables sénateurs, permettez-moi d'abord de vous remercier de m'avoir invité à venir vous rencontrer au moment où vous amorcez les audiences de votre étude sur l'Afrique. L'attention que vous accordez à l'Afrique cette année est un autre signe incontestable de l'engagement du Canada envers le continent africain. Et si 2005 est en train de devenir l'année de l'Afrique, c'est en partie parce que le Canada a placé cette région du monde au cœur de ses priorités il y a deux ans, lors du sommet de Kananaskis. Vos audiences publiques et le rapport final qui en découlera pourraient fort bien donner une nouvelle impulsion à plusieurs initiatives et ainsi stimuler le développement de l'Afrique cette année. Pensons par exemple à la Commission pour l'Afrique créée par le premier ministre Blair, à laquelle j'ai l'honneur de siéger, qui présentera son rapport dans quelques semaines. Nous ferons campagne en faveur de mesures pressantes dans des domaines névralgiques, entre autres, le commerce et la dette.

I understand that this committee is focusing on development and security challenges, on the international community's role in Africa and on how Canadian policy and action toward Africa should evolve.

Security is, of course, a major priority. There is no doubt that international engagement in areas related to conflict resolution, peacekeeping and peace enforcement in Africa is proving valuable.

Since I am sure you will hear from many experts in that field, I want to focus on the second vital area in which international partnership also has a major role to play: that of governance.

I am aware that there is a widespread view of Africa as a continent in perpetual crisis where corruption and chaotic governments reign, where states are close to failure and where despotism is the norm. Although no one would deny that these stereotypes have sometimes rung true during the years since independence, the reality is more varied and often more positive. However, it has often been difficult for positive reality to shine through the fog of negative perceptions about Africa.

A few years ago, we at the Economic Commission for Africa decided to launch a 28-country study on governance to get an accurate idea of how Africa is being run.

The resulting African governance report, to be published later this year, provides solid data and overwhelming evidence that many countries have made improvements in key areas of political and economic governance.

Democracy is being consolidated on a wide scale; elections and pluralistic political systems are now the norm in the majority of countries in the study. There is greater political inclusion of a broader range of voices and there is greater accountability. In short, there has been progress towards achieving "capable states" in Africa.

However, our report also showed us something else: African countries face serious deficits in institutional and human capacity that threatens to reverse this improved performance. Six key areas stand out. Parliaments need to be strengthened with training and resources to improve the quality and effectiveness of legislation and oversight. Judiciaries need more support and protection of their independence. Public sector management needs an injection of professional skills and the ICT tools to provide greater transparency and accountability. The public services need to improve delivery in vital areas, such as education and health. Conditions for the private sector need to improve, and media institutions need to become more credible and responsible in order to play their watchdog role in society.

J'ai cru comprendre que votre comité s'intéressait en particulier aux problèmes de développement et de sécurité, au rôle de la communauté internationale en Afrique et à l'orientation à donner aux politiques et interventions du Canada touchant l'Afrique.

Bien sûr, la sécurité est un enjeu primordial. Et il ne fait aucun doute que les efforts de la communauté internationale liés au règlement des conflits ainsi qu'au maintien et à l'imposition de la paix en Afrique sont valables.

Toutefois, comme vous aurez sûrement l'occasion d'entendre nombre de spécialistes du domaine, je me concentrerai sur un autre secteur vital dans lequel les partenariats internationaux peuvent aussi jouer un rôle important, à savoir la gouvernance.

Je sais pertinemment que pour bien des gens, l'Afrique est un continent où il y a toujours des crises, où la corruption et la désorganisation gouvernementale sont chose courante, où les États frôlent l'échec et où le despotisme est répandu. Nul ne peut nier que ces idées préconçues sont parfois vérifiées depuis l'indépendance, mais la réalité est plus nuancée et souvent plus belle. Toutefois, les perceptions négatives à l'endroit de l'Afrique font souvent ombrage à ce qu'elle a de positif.

En conséquence, la Commission économique pour l'Afrique a décidé, il y a quelques années, d'amorcer une étude sur la gouvernance dans 28 pays, afin d'avoir une image nette de la façon dont l'Afrique se gère.

Le rapport connexe sur la gouvernance en Afrique, qui sera rendu public plus tard au cours de l'année, fournit des données fiables et fait clairement ressortir qu'un bon nombre de pays ont progressé dans des secteurs clés de la gouvernance politique et économique.

La démocratie s'affermi un peu partout; les élections et les systèmes politiques pluralistes sont maintenant la norme dans la majorité des pays étudiés. En outre, il y a plus d'ouverture à l'égard des diverses opinions politiques et la responsabilisation s'est améliorée. Bref, les États de l'Afrique sont de plus en plus capables de se prendre en main.

Par contre, notre rapport montre aussi que les pays d'Afrique ont encore de graves lacunes en matière de capacités institutionnelles et humaines, ce qui pourrait compromettre le meilleur rendement affiché. Six besoins ressortent plus particulièrement. Il faut offrir de la formation et des ressources aux parlementaires afin d'améliorer la qualité et l'efficacité des lois et de la surveillance. Les autorités judiciaires doivent être davantage appuyées et leur indépendance doit être préservée. Sur le plan de la gestion du secteur public, il faut améliorer la transparence et la responsabilisation grâce à des compétences professionnelles et aux technologies d'information et de communication. La prestation des services publics doit être améliorée dans des secteurs vitaux comme l'éducation et la santé. Il faut offrir de meilleures conditions au secteur privé, et les médias doivent devenir plus crédibles et responsables afin de pouvoir jouer leur rôle de défenseur d'intérêts dans la société.

Addressing such capacity deficits is a daunting challenge but the price will be worth having. There will be more transparency, less corruption, easier operations for business, better policy making, and more competent service delivery using efficient and effective procedures.

There is no time here today to set out the scale and wide-ranging nature of the task ahead. However, it is evident that there needs to be a systematic approach to tackling these deficits. That is why we say there is a need to find an international financial mechanism, perhaps in the form of a trust fund, to back a comprehensive action plan for capacity development in Africa.

Ladies and gentlemen, I have said that Africa has capacity shortages and that building capacity for better governance is a top priority. If that were all we had to do, it would already be a great challenge. However, we have HIV/AIDS, and when we add HIV/AIDS to the mix that challenge looks like a crisis. It is no exaggeration to say that today AIDS is the greatest threat to Africa's development.

We are used to HIV/AIDS being raised as a short-term health crisis issue and, of course, it is certainly that. I would urge you, however, as policy-makers to go further as you deliberate over the coming year to see this disease as a major capacity issue.

The Commission for HIV/AIDS and Governance in Africa, set up by Secretary General Kofi Annan, that I chair, will report in July. We have spent two years reviewing the possible impacts of the pandemic, looking beyond the harrowing, short-term tragedy to 10-15 years from now. Our findings show that we must find ways to deliver treatment that will keep more people alive, and for as long as possible.

Across Africa, HIV/AIDS is systematically eroding vital human resources in all sectors and at all levels. In the absence of comprehensive treatment and care programs, governments can expect to see a declining tax base, savings and productivity, while at the same time demands for services like welfare and health will increase.

For example, as employees become ill and leave government services their skills, training and acquired knowledge are lost. Existing service delivery constraints will be further affected, with productivity and efficiency impacts across all government agencies, private sector businesses and civil society groups.

The pandemic also puts at risk education, health and other development achievements of recent decades. Since this committee is also concerned with matters of security, let me just note that HIV/AIDS may also impact on national security. Although research is so far inadequate, it is already clear that conflict creates high-risk conditions for the virus to spread, and

Comblant ces lacunes n'est pas une mince tâche, mais les résultats potentiels en valent le coût : plus de transparence, moins de corruption, conditions plus favorables à l'entreprise, politiques plus rationnelles, prestations de meilleurs services et recours à des procédures efficaces et efficientes.

Nous n'avons pas le temps aujourd'hui de parler de tout ce que suppose cette tâche, mais il faut de toute évidence adopter une approche systématique pour corriger ces lacunes. Voilà pourquoi nous estimons qu'il convient d'établir un mécanisme international de financement, par exemple un fonds d'affectation spéciale, à l'appui d'un plan d'action global pour le renforcement des capacités en Afrique.

Mesdames et messieurs, j'ai dit que l'Afrique manque de capacités et que le renforcement de celles-ci en vue d'assurer une meilleure gouvernance s'impose. Si c'était la seule tâche qui nous incombait, elle représenterait déjà tout un défi. Mais si nous ajoutons le problème du VIH-sida, nous voilà confrontés à une véritable crise. Il n'est nullement exagéré d'affirmer que, de nos jours, le sida représente la plus grande menace au développement de l'Afrique.

Habituellement, le VIH-sida est présenté comme un problème à régler dans l'immédiat, ce qui est évidemment le cas. Mais je vous demanderais à vous, les décideurs, d'approfondir votre examen de la situation dans vos délibérations de l'année à venir et de voir cette maladie comme une entrave majeure au développement des capacités.

La Commission sur le VIH-sida et la gouvernance en Afrique, constituée par le secrétaire général Kofi Annan et que je préside, présentera son rapport en juillet. Nous avons mis deux ans à examiner les répercussions possibles de la pandémie, en essayant d'oublier l'épouvantable tragédie du moment présent, pour nous concentrer sur ce qui nous attend dans dix ou quinze ans. Nous devons trouver les moyens d'administrer des traitements qui aideront plus de gens à rester en vie, et ce, le plus longtemps possible.

Partout en Afrique, le VIH-sida gruge systématiquement les ressources humaines essentielles dans tous les secteurs et à tous les niveaux. Sans programmes de traitement complets, les gouvernements verront leurs revenus fiscaux, l'épargne et la productivité décliner, tandis que la demande en services de bien-être social et de santé ne fera que croître.

Par exemple, lorsque les employés deviennent gravement malades et quittent la fonction publique, toutes les connaissances, les compétences et la formation acquises sont perdues. Les contraintes actuelles à la prestation des services prendront de l'ampleur. La productivité et l'efficacité des organismes gouvernementaux, des entreprises privées et de la société civile s'en ressentiront.

L'épidémie compromet aussi l'éducation, la santé et d'autres réalisations en matière de développement des dernières décennies. Comme votre comité s'intéresse également aux questions de sécurité, permettez-moi de vous rappeler que le VIH-sida peut aussi avoir une incidence sur la sécurité nationale. Bien que les recherches à ce sujet ne soient pas encore complètes, il ressort

security forces themselves are made vulnerable by high infection rates, just as in the education and health sectors. All these trends will adversely affect capacity and governance in Africa.

Honourable senators, I have emphasized what I believe is a critical need for international financial support to build capacity for better governance. I have also stressed the need to keep those with HIV/AIDS alive in order to delay the loss of skilled personnel with all their experience and institutional memory.

Canada has already shown commitment in efforts to get antiretroviral treatment to ordinary Africans at affordable prices. African countries need all help they can get in planning how best to cope with the capacity deficits that AIDS is intensifying.

Let me also flag one other area where your support will pay dividends: In helping to develop Africa's private sector, an area where targeted intervention could reap multiple benefits. We do not have time to discuss this idea here today, but the United Nations Economic Commission for Africa, ECA, will be glad to supply you with background documents on this issue.

Ladies and gentlemen, Canada has shown great leadership over the years in helping to resolve Africa's aid, trade and debt issues. I sincerely hope that that leadership will be sustained as we enter this exciting period.

The Chairman: I was reading the other day about a retired British cabinet minister who has had HIV for 17 years and functioned as a minister. It came as a great surprise to me. I had not thought of it; maybe I should have.

Does this mean that now a person does not have to die quickly from HIV/AIDS if he or she gets proper treatment?

I was really amazed at that.

Is this what we are talking about when we talk about antiretroviral treatments? Is there a real possibility that a lot of people could live for quite a long time if the world did what it is supposed to do?

Mr. Amoako: Senator, you are very correct. Today, we have in Africa 25 million people who are infected by the HIV/AIDS pandemic. Already, we have as many as 19 million people who have died on the continent. It clearly shows that in Africa people are dying of this disease. However, we also know that there are medications to keep people alive. You just mentioned someone living for 17 years with HIV.

The Chairman: HIV/AIDS apparently did not interfere with a British cabinet minister's ability to perform his duties. He came out publicly with this the other day.

clairement que les conflits sont un terreau favorisant la propagation du virus. Les forces de sécurité elles-mêmes sont vulnérables, car elles connaissent un taux d'infection élevé, comme c'est d'ailleurs le cas dans les secteurs de la santé et de l'éducation. Tous ces éléments auront une incidence sur le développement des capacités et la gouvernance du continent africain.

Honorables sénateurs, j'ai souligné le besoin pressant d'obtenir l'aide financière de la communauté internationale pour assurer une meilleure gouvernance. J'ai également mis en relief la nécessité de garder en vie les personnes atteintes du VIH-sida afin de retarder la perte de personnes qualifiées, de leur expérience et de leur mémoire institutionnelle.

Le Canada a déjà manifesté son engagement envers les mesures prises pour offrir à prix raisonnable des traitements antirétroviraux aux Africains. Les pays de notre continent ont besoin de toute l'aide qu'ils peuvent obtenir pour faire face à la baisse de leurs capacités, que le sida ne fait qu'empirer.

Permettez-moi aussi de vous signaler un domaine où votre appui pourrait être bénéfique, soit l'expansion du secteur privé africain. Une intervention ciblée dans ce secteur pourrait être extrêmement profitable. Nous ne disposons pas du temps nécessaire pour discuter de cette idée aujourd'hui, mais la Commission économique pour l'Afrique sera heureuse de vous fournir des documents de fond à ce sujet.

Mesdames et messieurs, le Canada a été un chef de file au cours des dernières années pour aider l'Afrique à résoudre ses problèmes d'aide, de commerce et de dette. J'espère sincèrement que le Canada continuera de faire preuve de leadership au moment où nous entrons dans une période cruciale.

Le président : Je lisais l'autre jour un article sur un ministre britannique retraité qui est séropositif depuis 17 ans, ce qui ne l'a pas empêché d'être ministre. J'en ai été très surpris. Je n'aurais jamais imaginé une telle situation.

Cela signifie-t-il que le VIH/sida n'entraîne plus la mort à brève échéance si le patient est bien traité?

J'en ai été très étonné.

Est-ce de cela qu'il est question lorsqu'on parle de traitements antirétroviraux? Serait-il possible qu'un grand nombre de personnes atteintes survivent pendant très longtemps si le monde faisait ce qu'il faut?

M. Amoako : Sénateur, vous avez tout à fait raison. Aujourd'hui, l'Afrique compte 25 millions de personnes qui ont contracté le VIH-sida. Déjà, 19 millions d'Africains en sont morts. Cela montre bien que la population africaine est en train de mourir de cette maladie. Pourtant, nous savons aussi qu'il existe des médicaments qui assurent la survie des personnes atteintes. Vous venez de parler de quelqu'un qui est séropositif depuis 17 ans.

Le président : Apparemment, le VIH-sida n'a pas empêché ce ministre britannique d'assumer ses fonctions. Il a déclaré publiquement sa maladie l'autre jour.

Mr. Amoako: A person can be productive if they get the treatment. For many Africans, we do not have the treatment. Not many Africans can afford to get treatment. The health system capacities are weak, even when the drugs are available, in their ability to provide the services. We need to upscale treatment to ensure that as many people as possible can get access to medication and that the health service delivery systems will have the capacity to provide these services.

Five or six years ago, the price was \$5,000 to \$6,000 per person per year. The price has dropped significantly since then.

The Chairman: What is the price now?

Mr. Amoako: Treatment for a year may cost about \$200, and with generic drugs the cost can be even lower. However, the issue is to scale it up and also for African countries to have the ability to produce some of these medicines themselves. These are the issues that are very much on the agenda for medication and treatment.

Senator Andreychuk: Thank you for coming and sharing your thoughts with us. I hope that we will be able to get the African governance report because that information will be very helpful.

You said that six key areas stand out in your report, one being that parliaments need to be strengthened with training and resources to improve the quality and effectiveness of legislation.

From my own experience of working with parliamentarians in Africa, I think that training is taking place. I think that Canada and many other countries have played a role in that training. We have many associations, including the Francophonie and the Commonwealth, as well as bilateral associations, to work on training parliamentarians.

What I see as lacking is the training of parliamentarians in oversight. When NEPAD was set up, we all lauded that this was an African initiative. Yet, many of my colleagues in Africa were not aware of NEPAD and did not understand the peer evaluation and their role. In other words, it was government leaders in Africa putting this together and there was no role for parliamentarians.

When the IMF and the World Bank negotiate loans or credit, they negotiate with the governments. Parliamentarians in one African country said that they found notice of what was agreed to with their country in their mail slots. It was a fait accompli and they had to sign the legislation.

It seems to me that we have much yet to do with parliamentarians in Canada and Africa working together to strengthen the oversight role of parliamentarians to legitimize parliaments as part of governance.

M. Amoako : Une personne infectée peut être productive si elle suit un traitement. Malheureusement, un grand nombre d'Africains n'ont aucun traitement. Rares sont les Africains qui ont de quoi s'en procurer un. Et même lorsque les médicaments sont disponibles, les systèmes de santé ne sont pas en mesure d'assurer tous les services nécessaires. Il faut améliorer les traitements pour faire en sorte que les médicaments soient accessibles au plus grand nombre et que les systèmes de santé disposent des capacités nécessaires pour assurer ces services.

Il y a cinq ou six ans, un traitement coûtait de 5 à 6 000 \$ par personne et par an. Les prix ont considérablement diminué depuis lors.

Le président : Quel en est le prix actuel?

M. Amoako : Le traitement pour une année coûte environ 200 \$, et il peut même coûter moins cher avec des médicaments génériques. Il faudrait cependant améliorer les traitements et permettre aux pays d'Afrique de produire eux-mêmes certains médicaments. Voilà les questions à l'ordre du jour en ce qui concerne les médicaments et les traitements.

Le sénateur Andreychuk : Merci d'être venu nous faire part de vos réflexions. J'espère que nous réussirons à produire un rapport sur la gouvernance en Afrique, car cette information va être très utile.

Vous avez dit que six besoins ressortent dans votre rapport : il faudrait notamment offrir de la formation et des ressources aux parlementaires afin d'améliorer la qualité et l'efficacité des lois.

D'après mon expérience auprès des parlementaires africains, je crois que cette formation existe. Le Canada et de nombreux autres pays ont joué un rôle essentiel pour assurer cette formation. Nous avons des associations, notamment la Francophonie et le Commonwealth, ainsi que des associations bilatérales, qui s'occupent de la formation des parlementaires.

Ce qui, à mon avis, fait défaut, c'est la formation des parlementaires en matière de surveillance. Lorsque le NEPAD a été constitué, nous l'avons tous applaudi comme étant une initiative africaine. Or, un certain nombre de mes collègues africains ignoraient l'existence du NEPAD et n'ont pas compris l'évaluation par les pairs, ni le rôle qu'ils pouvaient jouer à cet égard. Autrement dit, le NEPAD a été constitué par des chefs de gouvernement africains et ne laissait aucune place aux parlementaires.

Lorsque le FMI ou la Banque mondiale négocie un prêt ou un crédit, elle négocie avec les gouvernements. Des parlementaires d'un pays d'Afrique ont déclaré qu'ils avaient été informés par courrier de l'entente conclue avec leur pays. C'était un fait accompli et ils ont dû signer la loi correspondante.

Il me semble que les parlementaires canadiens et africains ont encore bien du chemin à faire ensemble pour renforcer le rôle de surveillant des parlementaires afin de légitimer les parlements dans le cadre de la gouvernance.

Mr. Amoako: Senator, I agree. I made the point in my presentation that we need to strengthen parliaments. We need to improve the quality and effectiveness of legislation and oversight. The oversight responsibility is very important.

In our governance study, we looked at the perceptions of citizens about the role of parliament and its constraints. In countries where we have more free elections, parliamentarians have been very vocal in trying to hold governments to account. Yet, we find that the oversight responsibility is quite weak. They do not have the resources or training to understand the in depth issues of government. These are the issues we are talking about.

I mentioned NEPAD and you mentioned the IMF programs. These are clearly areas in which parliamentarians should be trained and be given resources to get involved.

In Africa, one of the major processes that governments use these days is the poverty reduction strategy. It is important that parliaments and parliamentarians get more involved in the process of setting priorities of African governments. I agree with you very much on that point.

Senator Andreychuk: In fact, many of the parliaments do not have their own resources.

Mr. Amoako: They do not have libraries.

Senator Andreychuk: They get their resources from the president's office. How do they exercise any control over the executive when the executive is the body that provides or withholds the resources?

It takes a long time to train someone. We have to go through a lot of education to get to the position we are in, be it life experience or otherwise. I have seen in Africa the decimation of the next generations of leaders by AIDS. The people who could have taken on a governance role will not be there. Coupled with that, the population of under-15-year-olds is growing immensely, exacerbating the orphan problem.

Will you touch on that in your studies? How do you overcome the deficit of leadership resulting from the devastation of HIV?

Mr. Amoako: That is why I mentioned the commission on HIV and governance, which I chair and which will report in July to the Secretary-General of the UN. We have some very eminent men and women from the international sphere who are part of this exercise, including the head of the UNAIDS, Dr. Peter Piot; the head of the Global Fund to Fight Aids, Tuberculosis, and Malaria, Mr. Richard Feachem; and 17 commissioners.

I think that the dimension of the HIV/AIDS problem is not yet fully appreciated, including the impact of it on GDP, on government budget, on savings and on institutions. In the education sector, for example, we are losing teachers faster than we can train them.

M. Amoako : Sénateur, je suis d'accord avec vous. J'ai dit dans mon exposé qu'il fallait renforcer les parlements. Il faut améliorer la qualité et l'efficacité des lois et de la surveillance. La surveillance est une responsabilité très importante.

Dans notre étude sur la gouvernance, nous nous sommes intéressés à la façon dont les citoyens perçoivent le rôle des parlements et leurs limites. Dans les pays les plus démocratiques, les parlementaires s'expriment très librement et demandent des comptes au gouvernement. Cependant, on constate que la responsabilité de surveillance est très faible. Les parlementaires n'ont ni les ressources, ni la formation nécessaires pour approfondir les questions que pose la fonction gouvernementale. Ce sont ces questions qui nous intéressent.

J'ai parlé du NEPAD, vous avez parlé des programmes du FMI. Voilà des domaines auxquels les parlementaires devraient être formés et devraient recevoir les ressources nécessaires pour agir.

En Afrique, à l'heure actuelle, les stratégies de réduction de la pauvreté constituent l'un des principaux moyens d'action des gouvernements. Il est important que les parlements et les parlementaires interviennent davantage dans l'exposé des priorités des gouvernements africains. Je suis tout à fait d'accord avec vous sur ce point.

Le sénateur Andreychuk : En fait, de nombreux parlements ne disposent pas de ressources autonomes.

M. Amoako : Ils n'ont pas de bibliothèques.

Le sénateur Andreychuk : Ils obtiennent leurs ressources du bureau du président. Comment peuvent-ils exercer un contrôle sur l'exécutif lorsque c'est ce dernier qui leur accorde des ressources ou qui les en prive?

Il faut du temps pour former un parlementaire. Nous avons bien des choses à apprendre, que ce soit par l'expérience du quotidien ou autrement, pour parvenir au poste que nous occupons. En Afrique, j'ai vu la prochaine génération de dirigeants décimée par le sida. Ceux qui auraient pu assumer un rôle de gouvernance ne sont plus là. De surcroît, la population des moins de 15 ans est en forte croissance, ce qui ne fait qu'aggraver le problème des orphelins.

Allez-vous aborder ces sujets dans votre étude? Comment surmonter le déficit de leadership provoqué par les ravages du VIH?

M. Amoako : C'est précisément pour cela que j'ai évoqué la Commission sur le VIH et la gouvernance, que je préside et qui doit présenter son rapport en juillet au secrétaire général des Nations Unies. Des hommes et des femmes de premier plan sur la scène internationale participent à cet exercice, notamment le Dr Peter Piot, qui dirige l'ONUSIDA, M. Richard Feachem, qui dirige le Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme, ainsi que 17 autres commissaires.

Je pense qu'on ne mesure toujours pas parfaitement l'ampleur du problème du VIH-sida, notamment ses conséquences pour le PIB, les finances publiques, l'épargne et les institutions. Dans le secteur de l'éducation, par exemple, on perd des enseignants plus vite qu'on ne parvient à en former.

In some countries, they are losing some of their key people in key ministries like finance and planning. That is compounded across the board. When you look at the private sector in country after country, you begin to see the impact.

The question is twofold. First, what does this mean for societies in the long run? The chairperson of the HIV/AIDS organization said that people can live for 15 to 17 years with the right medication. We have to recognize that the HIV/AIDS crisis is going to be with us for a long time and we need to factor this into our planning, into our countries' strategies for poverty reduction and everything else.

The average life expectancy in sub-Saharan African countries is 47 years. In the absence of HIV/AIDS, the life expectancy would be 62 years. HIV/AIDS catches people in the prime of their lives, between the ages of 19 and 49 in particular, and that is where the next generation will come from.

The answer, therefore, is better prevention and education, but also keeping people alive so that we will not lose their skills, and the report we are preparing will address all these issues.

We are also trying to identify what we call "best practices," what is working where and how we can replicate some of these practices. The first dimension is to ensure that the magnitude of the issue and its repercussions are fully appreciated and understood by African policy-makers and our government partners.

Senator Corbin: How did you choose the 28 countries for your study on governance? Who is in; who is out and why?

Mr. Amoako: This process started two years ago. We first had to identify the methodological issues. We put a team together to identify the indicators and the approach. It was a very comprehensive, objective study. We conducted surveys in 28 African countries.

In each of these countries, we interviewed about 2,000 people. We brought in experts in various areas, so it was a very thorough study in terms of the countries that we picked. We picked countries from western Africa, central Africa, northern Africa and southern Africa. The idea was to cover all 53 African countries, or as many of them as possible. This was just the first phase of the interviews.

We have completed the work for 28 countries. We will soon start work on another 12 countries. We hope that by the end of next year we will have covered as many as 40 countries. The intention is to cover as many countries as possible in this exercise.

Senator Corbin: I made good note of the comments you made about preconceived ideas about Africa. You seem quite optimistic in your approach with us today that the situation is nuanced and it is not as bad as perceived or as projected to us by the media.

Certains pays perdent leurs principaux dirigeants qui occupent des ministères clés comme ceux des finances et de la planification. C'est un problème généralisé. Lorsqu'on considère le secteur privé de tous les pays d'Afrique, on commence à prendre conscience des conséquences du problème.

C'est une question à deux volets. Tout d'abord, qu'est-ce que cela signifie à long terme pour les sociétés? Le président de l'ONUSIDA dit qu'on peut vivre de 15 à 17 ans à condition de suivre un bon traitement. Il faut admettre que la crise du VIH-sida ne va pas disparaître avant longtemps, et qu'il faut donc en tenir compte dans notre planification, dans les stratégies de lutte contre la pauvreté et dans tout le reste.

Au Sahel, l'espérance de vie est de 47 ans. Sans le VIH-sida, elle serait de 62 ans. Le VIH/sida frappe ses victimes au printemps de leur âge, en particulier entre 19 et 49 ans, et c'est de ce groupe d'âge qu'est censée venir la génération suivante.

C'est donc dans une meilleure prévention et dans l'éducation qu'il faut chercher la réponse, mais il faut aussi maintenir les gens en vie afin de ne pas perdre leurs compétences, et le rapport que nous préparons abordera toutes ces questions.

Nous essayons également d'identifier des pratiques exemplaires, de voir ce qui donne les meilleurs résultats, pour essayer de faire la même chose ailleurs. En premier lieu, il s'agit de faire en sorte que l'ampleur du problème et ses repercussions soient bien mesurées et comprises par les décideurs africains et par nos partenaires gouvernementaux.

Le sénateur Corbin : Comment avez-vous choisi les 28 pays qui font l'objet de votre étude sur la gouvernance? Qui en fait partie, qui en est exclu et pourquoi?

M. Amoako : Nous avons amorcé cette démarche il y a deux ans. Tout d'abord, il a fallu régler les questions de méthodologie. Nous avons constitué une équipe qui a choisi les indicateurs et la méthode. C'est une étude objective et très complète. Nous avons fait des sondages dans 28 pays africains.

Dans chacun de ces pays, nous avons interviewé environ 2 000 personnes. Nous avons fait appel à des experts dans différents domaines et l'étude est très représentative quant aux pays qui ont été choisis. Nous avons retenu des pays de l'Afrique de l'ouest, du centre, du nord et du sud. Notre objectif initial était d'y inclure les 53 pays d'Afrique ou du moins le plus grand nombre d'entre eux. Il s'agissait de la première phase d'entrevues.

Nous avons terminé le travail dans 28 pays. Nous allons bientôt commencer dans 12 autres pays et nous espérons qu'à la fin de l'année prochaine, nous en aurons étudié une quarantaine. Notre objectif est d'inclure le plus grand nombre de pays dans cet exercice.

Le sénateur Corbin : J'ai pris bonne note de ce que vous avez dit sur les préjugés concernant l'Afrique. Vous êtes bien optimiste lorsque vous nous dites que la situation est plus nuancée et qu'elle n'est pas aussi désastreuse que le laissent entendre les médias.

In this first batch of 28 countries, could I be so bold as to inquire if you have some of the worst situations as well as some of the best?

Mr. Amoako: Senator, it is a very thorough study. We actually did ranking using various categories. We did not only study countries, but compared countries. There are countries that are very much at the top of certain issues and some on the bottom. For example, in the area of media and the role of the judiciary, at least in the perception of its citizens and also from the experts we interviewed, some countries are doing better than others. Some countries also consistently scored badly across a whole range of indicators.

Senator Di Nino: Mr. Amoako, yesterday we had a very interesting witness and a gentleman whom I sure you know, Lieutenant-General Roméo Dallaire. I would like to touch upon a couple of things that he discussed with us and then I would like to deal briefly with an economic question.

General Dallaire, in response to a question I asked him, seemed to be frustrated by the inability of the UN to play its role. I think we used the word “dysfunctional,” probably my word rather than his, to describe some of the problems that exist there.

Could you give us your thoughts on that subject?

Mr. Amoako: The UN is a very important organization. I have been in the system for 10 years now. Before I joined the UN, I worked for the World Bank for about 20 years, so I know something about the international system.

Over the past several years, the UN has systematically tried to introduce certain reforms in budgeting and planning. When the chairman introduced me, he indicated that I have been a reformer, trying to get my organization to be the best it can in terms of policy analysis and putting forth the development agenda for Africa. I think we have made some progress.

From my point of view, the organization that I represent today, over the last 10 years has come a long way. There are many parts of the system where you can see that, especially in the developmental area. A major effort has been made by the UN at the country level to bring better cohesion and coherence.

The United Nations Development Programme or UNDP and UNICEF are trying to work more. We have made quite a bit of progress in specific areas. Having said that, I think the UN, as we all know, is a sum total of the member states, 198 countries. Making decisions and agreeing by consensus are things that are sometimes very difficult.

The recent scandals that we have faced such as oil for food, and certain peacekeepers raping women are terrible issues. The spotlight is on the UN right now in that context. As the chief of staff of the Secretary General recognized, we are not looking

Puis-je me permettre de vous demander si, dans ce premier groupe de 28 pays, vous avez trouvé certaines des situations les plus désastreuses ou les plus encourageantes?

M. Amoako : Sénateur, c'est une étude très complète. Nous avons établi un classement à partir de plusieurs catégories. Nous avons non seulement étudié les pays, mais nous avons fait également une étude comparative. Nous avons trouvé des pays qui se classent très bien dans certains domaines, et d'autres qui sont parmi les derniers. Par exemple, en ce qui concerne les médias et le rôle de l'ordre judiciaire, du moins en ce qui concerne l'idée que s'en font les citoyens et les experts que nous avons interviewés, certains pays réussissent mieux que d'autres. Certains pays obtiennent uniformément de mauvaises notes d'après toute une gamme d'indicateurs.

Le sénateur Di Nino : Monsieur Amoako, nous avons accueilli hier un témoin très intéressant, quelqu'un que vous connaissez certainement, le lieutenant-général Roméo Dallaire. J'aimerais aborder certains sujets dont il nous a parlé, puis je vous soumettrai brièvement une question d'ordre économique.

En réponse à la question que je lui posais, le général Dallaire a semblé très contrarié de voir que les Nations Unies étaient incapables de jouer leur rôle. Nous avons utilisé, je crois, le mot « dysfonctionnelle », à mon initiative plutôt qu'à la sienne, pour décrire la situation.

Pouvez-vous nous dire ce que vous en pensez?

M. Amoako : L'ONU est une organisation très importante. J'en fais partie depuis dix ans. Avant d'y accéder, j'ai travaillé pour la Banque mondiale pendant une vingtaine d'années, et je connais donc assez bien le monde des organisations internationales.

Depuis plusieurs années, l'ONU essaie systématiquement d'imposer certaines réformes dans son processus budgétaire et dans sa planification. Lorsque le président du comité m'a présenté, il a signalé que je suis un réformateur, que j'essaie d'amener mon organisme au plus haut niveau en matière d'analyse des politiques et de préparation d'un programme de développement pour l'Afrique. Je crois que nous avons réalisé certains progrès.

De mon point de vue, l'organisme que je représente est en net progrès depuis dix ans. On peut le constater dans de nombreux domaines, en particulier dans celui du développement. Les Nations Unies ont fait un effort considérable au niveau des pays pour atteindre un degré plus élevé de cohésion et de cohérence.

Le Programme des Nations Unies pour le développement, ou PNUD, et l'UNICEF s'appliquent à mieux collaborer. Nous avons beaucoup progressé dans certains domaines. Cela étant dit, les Nations Unies, comme nous le savons tous, réunissent au total 198 États membres. Il est parfois très difficile de prendre des décisions et de se mettre d'accord par voie de consensus.

Nous avons récemment connu de terribles scandales, comme dans le programme Pétrole contre nourriture et avec les femmes qui ont été violées par des Casques bleus. C'est dans ce contexte que les projecteurs se braquent actuellement sur les Nations

very good right now, however, the UN response of humanitarian assistance to the tsunami victims has done much to balance the perception of the UN. There is the good, the bad and the ugly. It depends where you sit. The Secretary-General recognizes that we need to do a lot more on the reform agenda.

Senator Di Nino: General Dallaire acknowledged that there are problems, but that is a normal situation in life we have to deal with regularly. My impression was that he felt that individual nations were maybe using the UN as a political football, as opposed to the original mandate of the UN. Would you agree with that?

Mr. Amoako: I would not want to comment on that.

Senator Di Nino: Another point that General Dallaire made rather strongly, I believe, is that the future of Africa, to a large degree, depends on two things: The role that women will play, and educating the young.

Could you comment on those two points?

Mr. Amoako: I agree 100 per cent with both of those points.

At the Economic Commission for Africa, I have tried to put the issue of women on the agenda. We have created a full division of professional staff working on the links between gender issues and development.

The 40th anniversary of the ECA several years ago was on the theme of women and economic development. We have come up with several indices to measure African governance performance toward gender equality. We have created something called the African Gender and Government Index that tries to rank African countries by their sensitivities to the gender dimension.

You are talking to somebody who is very committed and who believes very much that we as economists also need to bring the gender dimension into that subject.

There are other things we need to do as economists and as policy makers. For example, we need to ensure that we have better gender segregated data so that in terms of policy decisions we can better trace the impact on women and on gender in general. That area is very important.

One of the things that came out of the African governance report was that we tried to track in these 28 countries issues of gender, to determine which countries are doing better in terms of representation of women in government, parliament, education, all of that. Some countries are doing better at this than others. We need to ensure that we can move in that direction.

With respect to the youth, one of the senators just mentioned that the proportion of the African population under age 15 is very large. In some countries, the average is as high as between

Unies. Comme l'a reconnu le chef de cabinet du secrétaire général, le profil actuel des Nations Unies n'est pas très avantageux, mais leur réaction sous forme d'aide humanitaire aux victimes du tsunami a partiellement contrebalancé l'image qu'elles projettent. On y trouve le bon, la brute et le truand. Tout dépend de l'endroit où on se trouve. Le secrétaire général reconnaît qu'il reste encore bien du travail à faire en matière de réforme.

Le sénateur Di Nino : Le général Dallaire a reconnu qu'il y avait des problèmes, comme il y en a dans toutes les situations normales que nous rencontrons quotidiennement. Il semble considérer que les pays se servent des Nations Unies comme d'un ballon de football politique, sans tenir compte de leur mandat initial. Est-ce aussi votre avis?

M. Amoako : Je ne souhaite pas me prononcer sur ce point.

Le sénateur Di Nino : Le général Dallaire a également affirmé que l'avenir de l'Afrique dépend essentiellement de deux choses : du rôle que joueront les femmes, et de l'éducation des jeunes.

Qu'en pensez-vous?

M. Amoako : Je suis tout à fait d'accord avec lui.

À la Commission économique pour l'Afrique, j'ai essayé d'inscrire la question des femmes à l'ordre du jour. Nous avons créé toute une division de professionnels qui travaillent sur le rapport entre la problématique homme-femme et le développement.

Il y a quelques années, on a axé le quarantième anniversaire de la CEA autour du thème des femmes et du développement économique. Nous avons institué plusieurs indices permettant de mesurer le rendement de la gouvernance africaine du point de vue du progrès vers l'égalité entre les sexes. Nous avons créé un organisme appelé African Gender and Government Index, qui s'efforce de classer les pays africains en fonction de leur réceptivité à la problématique homme-femme.

Je suis moi-même tout à fait convaincu de la nécessité, pour les économistes, de prendre en compte la problématique homme-femme.

Mais il y a d'autres éléments que les économistes et les décisionnaires politiques doivent prendre en compte. Par exemple, il faut veiller à disposer de données distinctes entre les hommes et les femmes, de façon à avoir une meilleure image des conséquences des décisions politiques pour les femmes. Cette question est très importante.

Dans le rapport sur la gouvernance en Afrique, nous avons étudié la problématique homme-femme dans les 28 pays, pour déterminer les pays qui obtiennent de meilleurs résultats en matière de représentation des femmes au gouvernement, au Parlement, dans l'enseignement, et ainsi de suite. Certains pays se placent mieux que d'autres. Il faut veiller à progresser dans cette direction.

En ce qui concerne les jeunes, l'un des sénateurs vient de signaler qu'une très forte proportion de la population africaine correspond à des jeunes de moins de 15 ans. Dans certains pays,

45 per cent and 55 per cent. We have a very youthful population. That youthful population and the demographics are moving in such a direction that we will see that figure grow more and more.

The situation today is education, which is important, of course. There is the employment challenge, and youth unemployment is a major issue. In some countries in Africa, 40 per cent or 50 per cent of the youth are unemployed in the cities. Even those that are employed are underemployed, and we are not creating jobs fast enough.

If you take Egypt, and I am using this in our studies today, Egypt needs to create 600,000 jobs every year to keep the unemployment situation from worsening, or to absorb the labour force.

I happen to share those sentiments; the youth and gender are the future of this continent.

Senator Robichaud: Sir, you mentioned your greatest challenge was HIV/AIDS. You mentioned the very comprehensive report that indicates the impact of AIDS on people and countries.

In that report are you going to look at the effectiveness of the programs that deal with HIV?

You say your greatest challenge is HIV because of the people who do not become productive, or have a very short time to be productive. Is the report going to look at the present panorama of programs that are going there and then concentrate on HIV?

Mr. Amoako: What we are looking at is the impact to better understand the long-term impact. We are also looking at what are the most effective responses that we need to address this issue, both in terms of the economy and the institutions. However, in doing so, you have to look at all the other aspects — prevention, treatment and care. What programs are working well? What lessons have we learned? Some countries and some interventions have been more effective than others, and how can we scale up these types of interventions?

We are looking especially into the treatment of AIDS. Right now, we have a lot of efforts being made. There is a global AIDS fund; there is President Bush's initiative; the World Bank has some programs for treatment. The World Health Organization has come up with this program that they call 3 by 5; which means to increase the number of people who are treated by 3 million by 2005, which is sort of now. The question therefore is how best can we push and scale up? We are looking at all these dimensions.

I think the question you asked, if I understood you correctly senator, is do we divert resources and effort from other areas in order to address this problem?

I do not think it is an either or, senator. I think it is the greatest leadership challenge. If you look at the dimensions of it, poverty exacerbates HIV, so you must deal with issues of poverty and with issues of access to education and health while at the same time dealing with the issue of HIV/AIDS.

ils représentent en moyenne de 45 à 55 p. 100 de la population. Nous avons une population très jeune, et la démographie évolue de telle sorte que la proportion des jeunes est encore appelée à augmenter.

L'éducation pose aujourd'hui un problème important. Il faut relever le défi du chômage des jeunes. Dans certains pays d'Afrique, 40 ou 50 p. 100 des jeunes citoyens sont au chômage. Ceux qui ont un emploi sont sous-employés et la création d'emplois n'est jamais assez rapide.

Si l'on prend le cas de l'Égypte, dont je me sers dans nos études aujourd'hui, elle a besoin de créer 600 000 emplois chaque année pour éviter que le chômage ne s'aggrave, ou pour absorber la main-d'oeuvre active.

Je suis pleinement de votre avis : la jeunesse et les femmes sont le futur du continent.

Le sénateur Robichaud : Monsieur, vous avez dit que votre plus grand défi était le VIH-sida. Vous avez mentionné le rapport très détaillé qui montre l'impact du sida sur les gens et les pays.

Dans ce rapport, avez-vous l'intention d'étudier l'efficacité des programmes qui traitent du VIH?

Vous dites que votre plus grand défi est le VIH parce que les gens n'ont pas le temps de devenir productifs ou ne sont productifs que brièvement. Le rapport va-t-il envisager l'éventail de programmes qui sont en place et ensuite se concentrer sur le VIH?

M. Amoako : Nous comptons mesurer l'impact, pour mieux comprendre l'impact à long terme. Nous nous efforçons également de déterminer quelles sont les mesures les plus efficaces à adopter pour faire face au problème, tant sur le plan de l'économie que des institutions. Ce faisant, il est néanmoins nécessaire d'envisager tous les autres aspects : la prévention, le traitement et les soins. Quels sont les programmes qui fonctionnent bien? Quelles leçons avons-nous apprises? Certains pays et certaines interventions ont été plus efficaces que d'autres; comment donner une ampleur accrue à ce type d'interventions?

Nous nous intéressons spécialement au traitement du sida. Les efforts déployés actuellement sont considérables. Il existe un fonds global de lutte contre le sida; il y a l'initiative du président Bush; et la Banque mondiale a des programmes de traitement. Quant à l'Organisation mondiale de la santé, elle a mis sur pied un programme intitulé Trois d'ici 2005 : traiter trois millions de personnes d'ici 2005, c'est-à-dire essentiellement maintenant. La question est donc de savoir comment intensifier et décupler les efforts. Nous nous penchons sur toutes les facettes du problème.

Si j'ai bien compris votre question, sénateur, vous voulez savoir si nous comptons retirer des ressources et des mesures d'autres domaines afin de faire face au problème?

Il ne s'agit pas d'avoir soit une chose soit l'autre, à mon sens. C'est d'ailleurs le plus grand défi en matière de leadership. Si on approfondit la question, on constate que la pauvreté exacerbe le problème du VIH, si bien qu'il faut faire face au problème de pauvreté et au problème d'accès à l'éducation et à la santé, tout en traitant de la pandémie de VIH-sida.

HIV has a gender dimension; as I mentioned, it has a woman's face. More women are getting infected than men. The issue that the senator raised about the gender perspective is very important. We need to look at the more comprehensive picture. Poverty reduction and the links are all related. Having said that, the government needs to prioritize and to create linkages with all these issues.

Senator Robichaud: One more question. What about the FAO? What is their role in Africa in helping with the production of food and the development of agriculture?

Mr. Amoako: Well, I think it is an important institution. It has a network in all African countries. It has a mandate to research, extension, input supply — it works on forestry issues. I think the challenge for FAO is how to coordinate its efforts with other organizations, with the World Bank. Agriculture is not just about the FAO. The agricultural sector in African countries needs a lot of push because most of the people are involved in agriculture. The jobs have to be created within agriculture; our productivity has to increase. Agriculture has to build the linkages because a lot of the export potential is in agriculture.

Unfortunately, in the last 15-20 years, both African governments and the development partners have not emphasized agriculture. We used to put a lot of resources into agriculture in the 1970s; then the pendulum shifted to the social sector, to our infrastructure. Now we are beginning to rediscover it. The World Bank, for example, is beginning to make a big push once again in agriculture.

The FAO has a key role to play in that context, and especially in areas like water resource management, where there are small-scale irrigation programs. These are the areas where the FAO can be particularly important and effective. It is a bigger job for all of us; it is not just for the FAO, but for the whole development partners to our agriculture back at the centre of the development debate.

Senator Carney: Sir, the challenges you outline are really enormous, and I realize they cannot be dealt with here in an hour appearance before this committee. There is one area that you flag in your list of issues, and that is the role that Canada can play in developing Africa's private sector. I know that would be close to your heart because of your economic commission.

We are aware of the WTO efforts on subsidies, and the impact the tariffs have on you. I think you can assume that we are aware of a lot of your problems in that area. What else can Canada specifically do as you said in your presentation:

Le VIH a un impact différent sur les hommes et sur les femmes; comme je l'ai dit, il a un visage féminin. Plus de femmes que d'hommes sont infectées. C'est pourquoi la question du sénateur sur la problématique homme-femme est très importante. Il nous faut considérer le tableau dans son ensemble. La réduction de la pauvreté et les liens ne font qu'un tout. Cela dit, le gouvernement doit établir des priorités et créer des liens entre tous ces problèmes.

Le sénateur Robichaud : J'ai encore une question. Et la FAO? Quel est son rôle en Afrique pour améliorer la production alimentaire et développer l'agriculture?

M. Amoako : Eh bien, je pense que c'est une institution importante. Elle dispose d'un réseau qui s'étend dans tous les pays africains. Elle a un mandat axé sur la recherche, l'extension, l'approvisionnement en intrants; elle travaille sur les questions de foresterie. La difficulté pour la FAO est de coordonner ses efforts avec d'autres organisations, avec la Banque mondiale. Car l'agriculture ne concerne pas seulement la FAO. Le secteur agricole des pays africains nécessite une forte impulsion, parce que la majorité de la population pratique l'agriculture. C'est dans l'agriculture qu'il faut créer des emplois; il faut que notre productivité augmente et que nous créions des liens, une bonne part du potentiel d'exportation reposant sur l'agriculture.

Hélas, au cours des 15 ou 20 dernières années, tant les gouvernements africains que leurs partenaires en faveur du développement n'ont pas mis l'accent sur l'agriculture. Dans les années 70, on consacrait beaucoup de ressources à l'agriculture; puis il y a eu un retour de balancier vers le secteur social, vers l'infrastructure. Maintenant, on commence à s'intéresser à nouveau à l'agriculture. La Banque mondiale, par exemple, commence à nouveau à militer fortement dans le domaine de l'agriculture.

La FAO a un rôle clé à jouer dans ce contexte, notamment dans des domaines comme la gestion des ressources en eau, où il existe des programmes d'irrigation à petite échelle. Ce sont des domaines où la FAO peut être particulièrement importante, particulièrement efficace. Remettre l'agriculture au centre du débat sur le développement est une entreprise majeure qui ne dépend pas seulement de la FAO mais de tous les partenaires du développement.

Le sénateur Carney : Monsieur, les défis dont vous parlez sont colossaux. Manifestement, on ne peut traiter de tout dans le cadre de votre témoignage d'une heure devant le comité. Mais il y a un domaine sur lequel vous insistez particulièrement dans votre liste de questions : le rôle que le Canada peut jouer dans le développement du secteur privé en Afrique. Vu le rôle de votre commission économique, j'imagine que c'est un sujet qui vous tient à coeur.

Nous avons conscience des efforts de l'OMC en matière de subventions et de l'impact des tarifs sur vous. Dans ce domaine, nous avons conscience d'une bonne part des problèmes qui existent, vous pouvez y compter. Qu'est-ce que le Canada peut faire d'autre, spécifiquement, pour, comme vous l'avez dit dans votre présentation :

to develop Africa's private sector, an area where targeted intervention could reap multiple benefits.

Could you expand on that for the benefit of the international trade officials that are here today?

Mr. Amoako: I had discussions yesterday with the Minister for International Development, and I met also with the Minister of Finance today. On Monday, very early in the morning, I met with the Canadian Council on Africa, which is also a group of private sector people who are interested in Africa. We exchanged a lot of ideas.

In October, I had a meeting in Addis Ababa, where I brought some key African finance and planning ministers together with development cooperation ministers. I also brought in some major private sector personalities, both from Africa and outside of Africa, for a two-day discussion to talk about the private sector.

Why did I do that? I did that because I strongly think that we in the development community should put more emphasis on the private sector. Right now, we talk about meeting the millennium development goals; we talk about doubling aid. We never talk about the level of investment that is needed by the private sector in order to push the growth. In terms of the growth agenda, in terms of the poverty reduction agenda, in terms of the employment agenda, I think the private sector is the key.

Having said that, what do we do? I think what we try to do in this meeting is move systematically. Your Prime Minister was a co-chair or member of this commission that produced the UN report on the private sector, so there are a lot of ideas there that resonate well with all of us. In removing constraints on the private sector, African governments themselves will have to play the lead role in creating stability, a framework, dealing with infrastructure constraints — a whole range of issues, including getting the investment climate right.

In the meetings in Addis Ababa we put special focus on the small- and medium-sized enterprise sectors in terms of where the jobs will be created, where the bulk of the potential is and how to scale up. We have prepared the framework document for the small- and medium-sized enterprise sectors in Africa. I will share the framework recommendations with the two ministers I have met, and see how best to work with Canada to move on this agenda.

Senator Carney: It is relatively recently that women have played an important role in small businesses such as co-ops and stores and have been working together. Do you include women in your framework?

Mr. Amoako: We do. I do not know all the details but we have set up women's enterprise development centres for African women, and we have two centres as pilots. One of them is in

l'expansion du secteur privé africain. Une intervention ciblée dans ce secteur pourrait être extrêmement profitable.

Pourriez-vous développer cette idée, à l'intention des représentants du commerce international qui sont des nôtres aujourd'hui?

M. Amoako : J'ai eu des discussions hier avec le ministre du Développement international et je me suis entretenu aujourd'hui avec le ministre des Finances. Lundi, très tôt le matin, j'ai rencontré des représentants du Conseil canadien pour l'Afrique, un groupe du secteur privé qui s'intéresse à l'Afrique. Nous avons eu un excellent échange d'idées.

En octobre, lors d'une réunion à Addis Ababa, j'ai pu réunir des ministres africains clés, tant dans le domaine des finances et de la planification que dans celui du développement et de la coopération. S'ajoutaient à ces personnes des personnalités en vue du secteur privé, tant de l'Afrique que d'ailleurs, ce qui a permis une discussion de deux jours au sujet du secteur privé.

Pourquoi ai-je pris cette initiative? Parce que je suis persuadé de la nécessité d'accorder une plus grande part au secteur privé, dans le milieu du développement. On parle en ce moment d'atteindre les buts du développement pour le millénaire et de doubler l'aide octroyée. Mais on ne parle jamais du niveau d'investissement requis par le secteur privé pour promouvoir la croissance. Dans le domaine de la croissance, dans celui de la réduction de la pauvreté et dans celui de la création d'emplois, j'estime que le secteur privé est la clé.

Cela étant, comment procéder? Je pense que ce que nous nous efforçons de faire dans le cadre de cette réunion est d'avancer systématiquement. Votre premier ministre a été coprésident ou membre de la commission qui a produit le rapport des Nations Unies sur le secteur privé, si bien qu'on y trouve de nombreuses idées auxquelles nous sommes tous favorables. Ce sont les gouvernements africains eux-mêmes qui devront donner l'impulsion voulue à l'élimination des entraves au développement du secteur privé, en créant une stabilité, un cadre, en relevant le défi de l'infrastructure — toute une gamme de problèmes, y compris la création d'un climat propice à l'investissement.

Lors des réunions d'Addis Ababa, nous nous sommes particulièrement intéressés à la petite et moyenne entreprise pour savoir où créer des emplois, où trouver le meilleur potentiel de croissance et comment l'accroître. Nous avons préparé le document cadre pour les secteurs de la petite et moyenne entreprise en Afrique. Nous ferons part des recommandations formulées dans ce cadre aux deux ministres que j'ai rencontrés, afin de déterminer quelles sont les meilleures modalités de coopération avec le Canada dans ce domaine.

Le sénateur Carney : C'est depuis peu seulement que les femmes jouent un rôle important dans des petites entreprises comme les coopératives ou les magasins, depuis peu de temps qu'elles travaillent ensemble. Les femmes font-elles partie de votre cadre?

M. Amoako : Oui. Sans connaître tous les détails, je peux vous dire que nous avons établi des centres de développement de l'entreprise pour les Africaines et que nous avons deux centres

Uganda. These are networks of women entrepreneurs who can then share their experiences. We can provide training for them and link them to the Internet, for example, so they can explore the roles of women in the entrepreneurial sector. In Ghana, women are the key to micro enterprise. In that context, the role of women is very important.

Senator Carney: We tend to think of Africa as one, huge group of countries such as Europe or Asia. We are aware that there are incredible differences between all the various countries in Africa and in their governance and economic opportunities.

Given the challenges you face, what do you offer the private sector, if you compare Africa to India, Southeast Asia or China?

When you are talking to private sector people, what should we be aware of given that the mosaic of Africa has many different levels of opportunities?

What do you think the private sector is missing?

Mr. Amoako: One of the conclusions we came to is that country specificity is important. You have to look at each country individually. By and large we can agree, broadly speaking, on some of the key parameters one needs to deal with across the board. The severity of the constraints may differ from country to country.

The private sector is not homogenous. In every African country there are different levels or clusters of small- to medium-sized enterprise sectors. One sector produces for the domestic market, one sector is export oriented, and there is also the micro enterprise sector. The constraints that they all face are varied and we need to take that into account when designing interventions.

There are some general constraints: market instability is important; reducing budget deficits and bringing inflation under control; and access to credit is critical. Many, especially in the small enterprise sector, do not have access to long-term credit so in the financial sector many of the African countries are not able to provide the services for bank loans, collateral and the whole issue of property rights. In many cases, you cannot accept land as collateral. There is a whole range of bureaucratic impediments as well.

Senator Carney: We know about that.

Mr. Amoako: We need to address that issue. There is a study each year called *Doing Business*, in which they try to rank countries. It may take five days to obtain a licence in one country and take 60 days in another country. Removing the bureaucratic impediments is as important as the infrastructure constraints that loom large for both the small-enterprise sector as well as the big entrepreneurs, especially in the export industries where it is an immediate issue.

comme projets pilotes. L'un d'eux se trouve en Ouganda. Ce sont des réseaux de femmes entrepreneurs qui sont ensuite en mesure de partager leurs expériences. Nous pouvons les former et les mettre en contact avec Internet, par exemple, afin de leur permettre d'explorer le rôle des femmes dans le secteur de l'entrepreneuriat. Au Ghana, les femmes jouent un rôle clé dans la micro-entreprise. C'est un domaine où le rôle des femmes est très important.

Le sénateur Carney : Nous avons tendance à penser à l'Afrique en bloc, comme on pense à l'Europe ou à l'Asie. Mais nous avons conscience aussi des différences très marquées qui existent entre les divers pays d'Afrique, en matière de gouvernance et de possibilités économiques.

Compte tenu des défis auxquels vous faites face, qu'est-ce que vous offrez au secteur privé, si vous comparez l'Afrique à l'Inde, à l'Asie du Sud-Est ou à la Chine?

Lors de discussions avec des gens du secteur privé, que conviendrait-il de garder à l'esprit, vu la mosaïque de l'Afrique et la nature très diverse des occasions à saisir?

À votre sens, qu'est-ce qui fait défaut au secteur privé?

M. Amoako : L'une de nos conclusions est que la spécificité d'un pays est importante. Il convient d'envisager chaque pays individuellement. On peut s'entendre, au sens large, sur certains facteurs clés quand il faut se préoccuper d'un bout à l'autre de l'échiquier. Mais la gravité des entraves peut différer d'un pays à l'autre.

Le secteur privé n'est pas homogène. Il y a, dans chaque pays africain, différents niveaux, différentes grappes de secteurs de petites et moyennes entreprises. Dans certains cas, on produit pour le marché intérieur; dans d'autres, on vise l'exportation; et n'oublions pas non plus le secteur de la micro-entreprise. Dans chaque cas, les entraves sont diverses et il convient d'en tenir compte lorsqu'on envisage une intervention.

Il existe des entraves générales : notamment l'instabilité du marché; la réduction du déficit budgétaire et le contrôle de l'inflation; et toujours l'accès au crédit. Le secteur de la petite entreprise n'a généralement pas accès à un crédit à long terme. Il y a des services financiers que bien des pays africains ne sont pas en mesure de fournir : prêts bancaires, garanties, et toute la question des droits de propriété. Dans bien des cas, il n'est pas possible d'accepter un terrain en garantie. Il existe aussi toute une série d'entraves bureaucratiques.

Le sénateur Carney : Nous sommes au courant.

M. Amoako : C'est un problème sur lequel il faut se pencher. Il existe une publication annuelle, *Doing Business*, qui s'efforce de classer les pays. Dans certains pays, il faut cinq jours pour obtenir un permis, dans d'autres, 60. L'élimination des obstacles bureaucratiques est aussi importante que celle des entraves liées à l'infrastructure, problèmes majeurs auxquels doivent faire face tant le secteur de la petite entreprise que les grandes sociétés, notamment dans le secteur de l'exportation.

We have the government's own policies and the ability of governments to dialogue so that the private sector has an interest in, or can gain a perspective on, policy making. It is important to develop mechanisms that allow the private sector to understand policy. These are the broad challenges that we need to address.

Senator Carney: It is interesting, Mr. Chairman, that the witness has identified so many problems and issues that Africa countries have to address. We cannot assist with all of these things and it is interesting to know that you have that perspective.

Mr. Amoako: May I comment on that? I have emphasized what African countries need to do, but it is also a matter of partnership. Even in the private sector, there is much that government can do and in terms of capacity building and training. At the enterprise level, government can do something in the area of investments and technology.

Africa must take the lead but that does not mean that private sector development strategy and support from Canada and other countries are not needed as well.

Senator Di Nino: A witness talked about the Africa governance report that was published this year. Mr. Chairman, I would hope that you would ask him to send us a copy of that report. I did not get the name when you spoke to Senator Carney about another report dealing with business that you were preparing.

Mr. Amoako: That is the World Bank report.

Senator Di Nino: I am thinking if the report that you were preparing, as well as the "Doing Business in 2005: Removing Obstacles to Growth" report of the World Bank. I thought you had said, "assessing some opportunities." That report would be a useful tool for the deliberations of the committee.

Mr. Chairman, I am going to suggest that as we plan our visit to Africa later this year, and it would be useful if we could lean on Mr. Amoako to help us with part of that visit in terms of regions and geography.

The Chairman: The committee staff is actively engaged in making inquiries as to where we might visit.

Senator Corbin: It is well known that governments do not move much unless they are pushed by their electorate. I am one who has observed the media over the years. At one time I was a practicing journalist, but that was a long time ago.

One of the greatest obstacles in getting the rest of the world interested in helping Africa is the lack of news coming out of Africa. I am not talking about wars but about Africa helping itself. It seems that we hear more soccer news out of Africa than anything else on some networks.

Would you care to comment on that?

Il y a d'une part les politiques proprement dites du gouvernement, de l'autre la capacité d'un gouvernement à établir un dialogue, afin que, en matière d'élaboration de politiques, le secteur privé ait son mot à dire ou au moins une idée de ce qui se passe. Il est important d'élaborer des mécanismes permettant au secteur privé de comprendre les politiques. Ce sont là des défis d'ordre général qu'il convient de relever.

Le sénateur Carney : Je suis frappée par la façon dont le témoin a identifié tant de problèmes et de défis que doivent affronter les pays africains — des domaines où nous ne pouvons pas toujours apporter de l'assistance. Savoir que vous envisagez les choses ainsi est intéressant.

M. Amoako : Puis-je me permettre de réagir à ce que vous venez de dire? J'ai mis l'accent sur ce que doivent faire les pays africains, mais c'est aussi une question de partenariat. Même quand on envisage le secteur privé, un gouvernement peut jouer un rôle important; il y a aussi le renforcement des capacités et la formation. Au niveau de l'entreprise, le gouvernement peut jouer un rôle dans le domaine des investissements et de la technologie.

L'Afrique doit prendre l'initiative. Mais cela ne veut pas dire qu'elle puisse se passer d'une stratégie de développement du secteur privé ou du soutien du Canada.

Le sénateur Di Nino : Un témoin a parlé du rapport sur la gouvernance en Afrique publié cette année. J'espère, monsieur le président, que vous lui demanderez de nous en envoyer un exemplaire. Et je n'ai pas pu noter le nom du rapport sur les affaires que vous préparez; vous l'avez mentionné en parlant au sénateur Carney.

M. Amoako : C'est le rapport de la Banque mondiale.

Le sénateur Di Nino : Je pensais au rapport que vous prépariez, en plus du rapport de la Banque mondiale « Doing Business in 2005 : Removing Obstacles to Growth. » Vous aviez parlé, je crois, d'évaluer certaines occasions à saisir. C'est un rapport qui serait utile lors des délibérations du comité.

Pour la visite que nous prévoyons de faire en Afrique plus tard cette année, je vais suggérer, monsieur le président, qu'il serait utile de pouvoir compter sur l'aide de M. Amoako, pour les questions de régions et de géographie.

Le président : Le personnel du comité s'occupe activement de la question et se renseigne pour savoir où nous devrions nous rendre.

Le sénateur Corbin : Il est de notoriété publique que les gouvernements ne font pas grand-chose à moins d'y être poussés par leur électeurat. Quant à moi, j'observe les médias depuis des années. Car j'étais autrefois, il y a longtemps, journaliste.

L'absence de nouvelles d'Afrique est l'un des obstacles majeurs à ce que le reste du monde aide le continent. Je ne parle pas là de guerres, mais de nouvelles sur l'Afrique qui s'aide elle-même. Il y a des réseaux qui accordent plus de place au soccer africain qu'à toute autre nouvelle.

Pourrais-je avoir votre sentiment sur ce point?

It seems that this could be part of an important public relations exercise that you ought to think about.

Mr. Amoako: Thank you, senator. That is an important point.

I have sitting behind me one of my top media experts, my communications specialist and adviser who used to work for BBC and who is now working for www.ourafrika.com, which will soon be online. We believe very much in communication for development.

One of the news media comes out strongly in favour of African governance support. The full report will be completed in two months or so. We produced a synopsis in October so we can make that available to you; it summarizes some of the report. We will ensure that you receive the other two reports as well.

One conclusion in my report is on the growth of civil society, the media and the vibrancy of media in many African countries, which is some of the good news that we have found. In Ghana and Nigeria ten years ago there would be only one state-owned radio station or television station and two or three newspapers, all run by the state. Now it is entirely different and we have seen that change.

The point you tried to make is on reporting and how the Africa story comes to the rest of the world. That area needs a great deal of work on our part. We need to train our journalists to report our news in better ways. We do quite a bit on the Economic Commission for Africa, and every year we bring African reporters to our media events and take them through the issues on HIV/AIDS, on development and on governance, so they can report more effectively. We need to ensure that we have a better partnership between the African media and the international media. The website allafrica.com is a powerful way to communicate.

The more African-based news coverage we have, with Africans reporting and with access to the international system, the more our message will get out. We need an African voice to relay the African perspective; and that is not happening fast enough.

Senator Di Nino: When I was in Lagos and Ghana, I recall seeing the market women who basically controlled the traders. We have not talked about the traders. Russia is another country with such markets but the kiosk people eventually wind up owning the shops and becoming major commercial enterprises.

Has that happened in West Africa where the women traders have been such an important and influential factor for quite some time?

Do they grow beyond their role as market traders?

Il me semble que ce serait là une facette importante d'une opération de relations publiques que vous devriez envisager.

M. Amoako : Je vous remercie, sénateur. C'est effectivement une remarque importante.

J'ai derrière moi un de mes meilleurs experts en matière de média, mon spécialiste et conseiller en communication, qui travaillait autrefois pour la BBC et qui travaille maintenant pour www.ourafrika.com, qui paraîtra bientôt en ligne. Nous croyons fermement à la communication comme outil de développement.

L'un des médias se prononce sans équivoque en faveur d'un soutien à la gouvernance en Afrique. Le rapport complet paraîtra dans deux mois environ. Mais nous avons produit, en octobre, un sommaire que nous nous ferons un plaisir de vous transmettre et qui présente les grandes lignes du rapport. Nous veillerons aussi à ce que vous receviez les deux autres rapports.

L'une des conclusions de mon rapport a trait à la croissance de la société civile, des médias et à l'extraordinaire vitalité des médias dans de nombreux pays d'Afrique, ce qui est une des bonnes nouvelles de notre étude. Au Ghana et au Nigeria, il y a dix ans, existaient seulement une station de radio ou une chaîne de télévision et deux ou trois journaux, tous sous la houlette de l'État. Les choses sont à présent bien différentes, changement que nous avons constaté.

La question que vous avez soulevée porte spécifiquement sur les reportages et sur la façon dont l'Afrique est présentée au reste du monde. C'est un domaine où nous avons encore énormément de chemin à parcourir. Il nous faut former nos journalistes, pour qu'ils produisent un meilleur reportage. La Commission économique pour l'Afrique oeuvre activement dans ce domaine : chaque année, nous faisons venir des reporters africains à nos conférences de presse et nous les initiions aux questions du VIH-sida, du développement et de la gouvernance, afin de leur permettre de produire des reportages plus efficaces. Il nous faut assurer un partenariat plus étroit entre les médias africains et les médias internationaux. Le site Web ourafrika.com est un outil de communication puissant.

Plus nous serons en mesure de couvrir nous-mêmes les nouvelles africaines, avec des reportages africains et un accès au système international, plus nous serons en mesure de faire entendre notre message. Il nous faut une voix africaine pour exprimer la perspective africaine; or, elle se fait attendre.

Le sénateur Di Nino : Quand j'étais à Lagos et au Ghana, je me souviens avoir vu les vendeuses du marché contrôler essentiellement les commerçants. Nous n'avons pas parlé des commerçants. La Russie est un autre pays où existent de tels marchés; les personnes qui ont des étals deviennent un jour ou l'autre propriétaires de magasins, puis lancent des entreprises commerciales d'envergure.

Est-ce un phénomène que l'on constate en Afrique de l'Ouest, où les commerçantes jouent un rôle si important et si influent depuis longtemps déjà?

Vont-elles plus loin que leur rôle de commerçantes?

What happens to them?

Mr. Amoako: Some have moved on but perhaps not enough of them. The whole point of the discussion is about the role of moving up to the small-scale enterprise level and then on to a medium-sized enterprise. These people must have the links in the chains in order to make those moves.

I talked about property rights and removing the financial constraints, and about the need for training and education. Unfortunately, it has not happened fast enough and we need to do more in these areas in order to unleash the potential of the private sector and of African women in general.

The Chairman: Mr. Amoako, on behalf of the committee, I thank you for your testimony.

Ms. Wood, welcome. Would you like to lead off?

Ms. Alexandra Wood, Deputy Director and Trade Commissioner, International Financing Division, Business Support Unit, International Trade Canada: I hope you have received the handouts we have prepared for you; they are available in both official languages.

In my presentation I will discuss the Canadian private sector involvement in Africa that is supported by International Financial Institution Funding, IFI funding, and my focus will be on Canada's trade and investment in Africa.

In our investigations concerning our trade with Africa we became aware that we have a negative merchandise trade balance that has a lot to do with our imports of oil from Africa. I will not go into great detail here because we will never get through my presentation.

The Chairman: We are talking primarily oil, is that it?

Ms. Wood: Yes, and on the export side of things where our main export markets are Algeria, South Africa, Morocco, and Tunisia, it seems to be in a variety of sectors. We have a surplus trade balance in services; that is where our strength is. Maybe some of the services are the in the areas that support our outward direct investment. We have \$2.4 billion of outward investment in Africa, mainly in South Africa and Ghana. I do not have all the details of those numbers, as many of them are confidential.

This leads me to a draft report published by the U.K. Commission for Africa that explains that African trade has lagged behind trade in the rest of the world, not because of trade barriers per se, but from supply-side factors that include governance issues, the investment climate in Africa, and infrastructure and skills development. The report cited problems and this leads me to focus on IFI funding.

Que deviennent-elles?

M. Amoako : Certaines vont plus loin, mais peut-être pas en nombre suffisant. C'est bien la question sur laquelle porte la discussion : passer au niveau d'une entreprise de petite envergure, puis à celui d'une entreprise de taille moyenne. Il faut que les maillons de la chaîne soient présents pour que les gens puissent effectuer ces passages.

J'ai parlé des droits de propriété et de l'élimination des contraintes financières, ainsi que du besoin en formation et en éducation. Hélas, les choses ne vont pas assez vite et il nous faut multiplier les efforts dans ces domaines si l'on veut donner au secteur privé et aux Africaines en général la possibilité de réaliser pleinement leur potentiel.

Le président : Monsieur Amoako, au nom du comité, je vous remercie de votre témoignage.

Madame Wood, bienvenue parmi nous. Voulez-vous commencer?

Mme Alexandra Wood, directrice adjointe et déléguée commerciale, Direction du financement international, Section d'appui aux affaires, Commerce international Canada : J'espère que vous avez reçu les dossiers que nous avons préparés pour vous; ils sont disponibles dans les deux langues officielles.

Dans ma présentation, je parlerai de la participation du secteur privé canadien en Afrique, avec le soutien du financement des institutions financières internationales ou IFI, et m'attacherai particulièrement au commerce et à l'investissement du Canada en Afrique.

Lorsque nous nous sommes renseignés sur notre commerce avec l'Afrique, nous avons constaté que nous avons une balance commerciale déficitaire, attribuable en bonne part à nos importations de pétrole d'Afrique. Je ne vais pas m'attarder sur la question, car je n'arriverai jamais au bout de ma présentation.

Le président : Il s'agit essentiellement de pétrole, n'est-ce pas?

Mme Wood : C'est exact. À l'exportation, nos principaux marchés sont l'Algérie, l'Afrique du Sud, le Maroc et la Tunisie, dans toute une gamme de secteurs. Nous avons un surplus commercial pour nos transactions de services; c'est là que réside notre force. Il est possible que certains des services étaient nos investissements directs. Nous avons plus de 2,4 milliards d'investissements en Afrique, notamment en Afrique du Sud et au Ghana. Je n'ai pas les détails des chiffres, une bonne part de ces transactions étant confidentielles.

Cela m'amène à un rapport provisoire publié par la Commission pour l'Afrique du Royaume-Uni, qui explique que, si le commerce africain est à la traîne du commerce dans le reste du monde, ce n'est pas à cause d'obstacles au commerce proprement dits, mais plutôt à cause de facteurs liés à l'offre, dont des problèmes de gouvernance, un climat peu propice à l'investissement, ainsi que la nécessité de développer les compétences et l'infrastructure. Les problèmes mentionnés dans ce rapport m'amènent à parler à présent du financement des institutions financières internationales.

The key role of IFI funding is to lend and to provide loans to governments to do all sorts of things. Please open your handout to appendix A, and observe the graph showing the World Bank, which is the largest lender in Africa with U.S. \$4.2 billion in 2003. The Africa Development Bank also is a big lender with U.S. \$2.2 billion in the same year. The focus of the loans from both of these institutions is in infrastructure, poverty reduction, human development, and sustainable development.

We have provided some fact sheets on the World Bank and the Africa Development Bank that show Canadian businesses how to get information on procurement. You can see the importance of Africa in their lending portfolio; about 20 per cent in the case of the World Bank.

As to other sources of procurement in Africa, many of these projects are co-financed, which means organizations, such as CIDA, and DFID, the British equivalent, co-finance these projects. These are increasingly becoming sources of funding open to Canadian companies.

As some of you may know, as of 2001, the OECD's Development Assistance Committee recommended the untying of aid to lesser developed countries. We have examples of Canadian firms that have succeeded in winning contracts funded, for example, by DFID. I have provided as your next attachment a fact sheet on the Department of International Development.

The Chairman: Excuse me, Madam.

Senator Corbin: Ms. Wood, please avoid acronyms with which we are unfamiliar.

Ms. Wood: The Department for International Development, DFID, and the U.K. Bilateral Development Agency. As you will notice, 48 per cent of their funding goes to Africa, so this is an important one for us, and their procurement has been untied to a large extent. As I indicated, we have had some success in that Canadian companies have obtained some co-financed contracting work.

Other organizations that provide funding that contributes to Africa's development are the numerous Arab funds and banks. I do not have a listing here, but we certainly have that information. Many of you have probably heard of the Islamic Development Bank, and the Kuwaiti Funds. We have a guide on that, but your handout would have been much thicker if I provided all the material we have.

Finally, the UN agencies do about U.S. \$7 billion of procurement a year. I do not know how much in Africa, but it is certainly a lot. I have provided you with just one fact sheet of

Le financement des IFI joue un rôle clé : avancer des fonds et consentir des prêts aux gouvernements pour leur permettre de faire toutes sortes de choses. Veuillez regarder l'Annexe A, dans le dossier que nous vous avons remis. Vous y trouverez un graphique montrant que la Banque mondiale est le plus gros prêteur en Afrique, à hauteur de 4,2 milliards de dollars américains. Elle est suivie par la Banque africaine de développement, qui a prêté 2,2 milliards de dollars américains la même année. Ce sont deux institutions dont les prêts financent en priorité des améliorations de l'infrastructure, une réduction de la pauvreté, le développement humain et le développement durable.

Nous avons inclus des fiches d'information de la Banque mondiale et de la Banque africaine de développement qui montrent aux entreprises canadiennes comment se renseigner en matière d'approvisionnement. Vous pouvez constater la place qu'occupe l'Afrique dans leur portefeuille de prêts : environ 20 p. 100 dans le cas de la Banque mondiale.

Il existe d'autres sources d'approvisionnement en Afrique, une bonne part des projets en question étant cofinancés par des organismes tels que l'ACDI ou son équivalent britannique, le DFID. Les entreprises canadiennes peuvent de plus en plus avoir accès à ces sources de financement.

Comme certains d'entre vous le savent sans doute, en 2001, le Comité d'aide au développement de l'OCDE a recommandé l'élimination des conditions liées à l'assistance aux pays moins développés. Nous avons ainsi l'exemple d'entreprises canadiennes ayant obtenu des contrats financés, par exemple, par le DFID. Vous trouverez à l'Annexe A une fiche d'information sur le Department for International Development.

Le président : Excusez-moi, madame.

Le sénateur Corbin : Madame Wood, veuillez avoir l'obligeance d'éviter d'employer des sigles avec lesquels nous ne sommes pas familiers.

Mme Wood : Le Department for International Development ou DFID et la Bilateral Development Agency relèvent tous deux du Royaume-Uni. Comme vous le constaterez, 48 p. 100 de leur financement profitent à l'Afrique. C'est une source de financement importante pour nous, dans la mesure où les conditions liées à l'approvisionnement ont été éliminées, dans la plupart des cas. Comme je l'ai déjà dit, nous avons ainsi enregistré un certain succès, des entreprises canadiennes ayant obtenu des contrats cofinancés.

Citons parmi les organisations apportant un financement qui contribue au développement en Afrique une multiplicité de fonds et de banques arabes. Je n'en ai pas une liste ici, mais ce sont des renseignements dont nous disposons. J'en citerai deux, dont vous avez sans doute entendu parler : la Banque islamique de développement et les Fonds koweïtiens. Nous avons un guide sur la question, mais nous nous sommes abstenus de le joindre aux dossiers que nous vous avons remis, pour ne pas vous ensevelir sous un déluge de renseignements.

Mentionnons enfin que les agences des Nations Unies effectuent environ 7 milliards de dollars américains d'approvisionnement par an. Le chiffre est considérable, même

several buying organizations within the U.S. system. This one is UNDP, United Nations Development Program. It is present in most African countries, and it is often the UN organization that coordinates UN activities within the country.

It is very important to realize that IFI funding also contributes to the private sector development of local countries. What I mean by that is not only does it provide public procurement opportunities, but also offers funding in the form of loans, debt, and guarantees to companies, such as Canadian companies, interested in investing in African countries. This is a new trend that started a few years ago and I have provided here an example of a fact sheet that we have developed for Kenya.

The example found on the page entitled "Sources of Project Financing in Kenya," indicates that many organizations are involved in funding projects in countries like Africa and all over the world. We at International Trade Canada have developed these for 21 African countries, so that you can see the sources of project finance. These, of course, include the private sector windows of the International Finance Corporation of the World Bank Group, the Multilateral Investment Guarantee Agency of the World Bank Group, as well as the African Development Bank's private sector window. This is a new trend.

We recently worked with CIDA to bring to Canada a delegation from the private sector window of the African Development Bank. We brought them to meet with Canadian companies in Montreal and Toronto to tell them that we need their help in infrastructure development and financial intermediaries to build up our continent in the energy and mining sector, where Canada has great strengths.

You will notice also in this project financing fact sheet that we have included development finance institutions of other countries, such as the United States Overseas Private Investment Corporation and the European Investment Bank. We have included all of these because once it is a private-sector-originated project, it is open to Canadians. It is all a question of leveraging financing, but often our Canadian companies do not realize that.

In preparing this one page, we, through our trade commissioner service, also obtained local information because there are myriad of local development banks, equity funds, and local commercial banks that can provide more assistance on a country-specific basis. Please refer to the example for Kenya. We also provide foreign investment regulations. This is relevant because it is a new trend, and we are talking about private sector development in the development of countries in Africa.

There is a catch, though. If a company is interested in working with and obtaining financing from these institutions, there are rules, but they are positive rules. They are the rules of corporate and social responsibility and environmental sustainability, so that

si j'ignore quel pourcentage est consacré à l'Afrique. Il existe au sein du système des Nations Unies toute une série d'organisations effectuant des achats. Je vous ai fourni une fiche d'information sur le PNUD, le Programme des Nations Unies pour le développement. Présent dans la plupart des pays africains, le PNUD est souvent l'organisation qui coordonne diverses activités des Nations Unies dans un pays.

Il ne faut pas oublier que le financement des IFI contribue également à l'essor du secteur privé dans les pays qui en bénéficient. Ces occasions d'approvisionnement public s'accompagnent de financement (prêts, dette et garanties) pour des sociétés souhaitant investir dans les pays africains, dont des sociétés canadiennes. C'est une tendance qui s'est amorcée il y a quelques années; à titre d'exemple, j'ai inclus dans votre dossier une fiche que nous avons élaborée pour le Kenya.

L'exemple figurant à la page intitulée « Sources de financement des projets au Kenya » montre que de nombreuses organisations participent à des projets de financement dans des pays d'Afrique et ailleurs dans le monde. Commerce international Canada a élaboré des fiches d'information pour 21 pays africains, afin de montrer quelles sources de financement sont disponibles pour un projet. Y figurent, bien sûr, les guichets pour le secteur privé du Groupe de la Banque mondiale (Société financière internationale et Agence multilatérale de garantie des investissements) et la Banque africaine de développement. C'est une nouvelle tendance.

Récemment, nous avons collaboré avec l'ACDI pour faire venir au Canada une délégation du guichet pour le secteur privé de la Banque africaine de développement. Nous avons organisé des réunions avec des entreprises canadiennes à Montréal et Toronto et avons indiqué que nous avions besoin de leur aide pour développer des infrastructures et mettre en place des intermédiaires financiers nous permettant d'accroître notre engagement dans le secteur de l'énergie et des mines, où le Canada dispose d'atouts indiscutables.

En parcourant la fiche sur les sources de financement, vous constaterez que nous y avons inclus des institutions financières d'autres pays, comme la Overseas Private Investment Corporation des États-Unis et la Banque européenne d'investissement. Nous les avons incluses parce que, dès qu'il s'agit d'un projet lancé par le secteur privé, il est ouvert aux Canadiens. Il s'agit souvent d'exploiter un financement pour en obtenir un autre, ce qui échappe parfois à nos sociétés canadiennes.

Avec l'aide de notre Service des délégués commerciaux, nous avons pu réunir des renseignements sur des banques de développement locales, des fonds privés de capitaux propres et des banques commerciales locales susceptibles de fournir plus d'aide dans un pays donné. Nous précisons aussi quelle est la réglementation sur l'investissement étranger. C'est important, dans la mesure où la participation du secteur privé au développement des pays africains est une nouvelle tendance.

Il y a un hic cependant. Une société souhaitant collaborer avec ces institutions et profiter de leur financement doit respecter certaines règles. Elles sont positives. Il s'agit de responsabiliser les sociétés dans le domaine social et environnemental, ce qui est une

is a good thing for the local countries who will be the recipients of this investment. Essentially, these institutions can help mitigate the non-commercial risks of investing in their countries.

The trade commissioner service is part of International Trade Canada. In Africa, 1,300 Canadian companies are targeting African countries, 147 of which are active. It might not sound like much, but these are serious companies with which our trade commissions are working. We are present in 21 countries, with a combination of locally engaged staff and Canada based staff and we have two liaison officers. IFI business is challenging in terms of yes, you will get paid, but the question is when. We need support, and we can get that support through our direct contacts within the banks.

The unit I represent offers advice, information and support, and we have a dedicated website, IFInet. We have supplied you with our flyer that explains the six core services of our commission service.

I would like to quickly go over the contracts that had been awarded to Canadian companies over the last number of years; you will find this information in appendix B and appendix C. Please keep in mind that we have obtained these numbers from the banks, and they have probably underestimated the reality because not all contracts are reviewed. The contracting is done in the country by local governments. The numbers indicate that Africa is number two after Asia. In terms of the contracts we are winning, we are doing well. We tend to win between 2 per cent and 3 per cent of all procurement in those areas.

One positive thing to keep in mind is that more and more locals are winning these contracts thereby creating competition for us. That is good in a sense because there is more local capability, but that means that our companies have to change their business model; they have to partner and establish a local presence. Local competition is from countries like South Africa and Tunisia. Even Burkina Faso is winning a lot of these contracts. As far as international competitions, you can imagine the usual suspects: France, China, Germany and Italy.

Regarding success stories, we feel it is important for Canadian companies to realize what successful Canadian companies working in Africa with IFI funding and CIDA funding have been able to accomplish. The main success is in the area of services, infrastructure development, and governance, all the things that the banks are supporting to help African countries develop.

We are not alone. We work very closely with CIDA Inc., and we deliver their program in the field. In appendix C you can see the statistics on the CIDA Inc. program in Africa. Please note that the program is quite sizable. Another Canadian organization that works in Africa with some CIDA funding is the Trade Facilitation Office of Canada. TFOC is doing a great deal to help

bonne chose pour des pays où s'effectue l'investissement. Pour résumer, disons que ces institutions peuvent aider à réduire les risques non commerciaux liés à l'investissement dans leurs pays.

Le Service des délégués commerciaux fait partie de Commerce international Canada. Le nombre des sociétés canadiennes ciblant des pays africains s'élève à 1 300, dont 147 déjà actives dans ces marchés. Cela peut paraître minime, mais ce sont des compagnies sérieuses qui collaborent avec nos délégations commerciales. Nous sommes présents dans 21 pays, où nous employons à la fois du personnel recruté sur place et des personnes basées au Canada; s'y ajoutent deux agents de liaison. Faire affaires avec des institutions de financement internationales présente un défi particulier : on est sûr d'être payés, mais on ne sait pas quand. C'est pourquoi il nous faut un soutien, que nous pouvons obtenir grâce à nos contacts directs au sein des banques.

Le service que je représente offre conseils, renseignements et soutien. Nous avons un site web spécialisé, IFInet. Vous trouverez dans le dossier que nous vous avons remis la brochure détaillant les six services de base de notre délégation commerciale.

J'aimerais aborder rapidement les contrats qui ont été accordés à des entreprises canadiennes au cours des dernières années; vous trouverez cette information aux annexes B et C. N'oubliez pas que nous avons obtenu ces chiffres des banques et qu'elles ont probablement sous-estimé la réalité parce que certains contrats ne sont pas revus. Ce sont les gouvernements locaux du pays qui s'occupent de l'octroi de contrats. Les chiffres indiquent que l'Afrique arrive en deuxième place après l'Asie. Pour ce qui est des contrats que nous obtenons, nous nous débrouillons bien. Nous avons tendance à obtenir entre 2 et 3 p. 100 de tous les marchés dans ces régions.

Un aspect positif à ne pas perdre de vue, c'est que de plus en plus d'entreprises locales obtiennent ces contrats, ce qui crée de la concurrence pour nous. C'est une bonne chose dans une certaine mesure parce que cela signifie l'existence d'une capacité locale accrue, mais aussi que nos entreprises doivent modifier leur modèle de gestion; elles doivent travailler en partenariat et établir une présence locale. La concurrence locale provient de pays comme l'Afrique du Sud et la Tunisie. Même le Burkina Faso obtient un grand nombre de ces contrats. Pour ce qui est de la concurrence internationale, comme vous vous en doutez, ce sont les pays habituels : la France, la Chine, l'Allemagne et l'Italie.

En ce qui concerne les cas de réussite, nous considérons important que les entreprises canadiennes se rendent compte de ce que les entreprises canadiennes florissantes qui travaillent en Afrique grâce au financement des IFI et de l'ACDI ont été en mesure d'accomplir. Les principales réalisations se situent dans le domaine des services, du développement des infrastructures et de la gouvernance, autant d'initiatives que les banques appuient pour aider les pays africains à se développer.

Nous ne sommes pas seuls. Nous travaillons très étroitement avec le programme de coopération industrielle de l'ACDI et nous exécutons leur programme sur le terrain. L'Annexe C indique les statistiques sur le programme de coopération industrielle de l'ACDI en Afrique. Vous constaterez que le programme est assez important. Une autre organisation canadienne qui travaille en

build capacity in Africa so that African countries can then export back to Canada. CIDA's Consultant Trust Funds is another mechanism that has been useful to help our companies provide services to improve the governance of, for example, the African Development Bank.

Canada's executive director's offices at IFI are incredibly important for us because, even though there has been much improvement in the area of transparency and procurement at the World Bank, the African Development Bank and the UN agencies, one runs into problems. The Canadian executive directors provide a troubleshooting service, and we work very closely with them.

A new network has been created; the private sector liaison network of the World Bank. This is yet another effort on the part of the World Bank to get Canada more involved in working with the banks. One of the officers from that network is organizing a March 15 event in Fredericton that will focus on Africa.

At International Trade Canada we are working closely in partnership with all these players, both in Canada and in the field, to help support and protect Canadian private sector involvement in Africa via IFI funding, which in turn, we hope, will contribute to Africa's development.

Senator Carney: You have provided us with a very impressive and helpful dossier that gives us the broader picture of all the sources of funds that are available.

What has the division of International Trade Canada from Foreign Affairs meant in the actual delivery of these programs?

Foreign Affairs and International Trade were merged at great expense and effort so that everyone served the same clients on an integrated basis. Some of us are puzzled about how it will work if you take the Canadian trade service out of Foreign Affairs.

What will happen in the field?

What changes will there be in the reporting relationships?

How will you know whether what you are doing in the trade service complements the political objectives of Canada and vice versa?

Ms. Wood: Things have not yet changed a lot in the field. We are still collocated. We have not yet moved in Ottawa. As of this Monday, we have a new assistant deputy minister of world markets in International Trade Canada, so this is extremely new.

Afrique avec une certaine aide financière de l'ACDI est le Bureau de promotion du commerce du Canada. Ce bureau effectue un travail important pour contribuer à renforcer les capacités en Afrique afin que les pays africains puissent par la suite exporter au Canada. Les Fonds fiduciaires des consultants canadiens de l'ACDI est un autre mécanisme qui a permis d'aider nos entreprises à offrir des services pour améliorer la gouvernance, par exemple, de la Banque africaine de développement.

Les bureaux des directeurs exécutifs canadiens aux IFI sont d'une très grande importance pour nous parce que même si de grandes améliorations ont été apportées au niveau de la transparence et des marchés à la Banque mondiale, à la Banque africaine de développement et aux organismes des Nations Unies, il arrive que l'on se heurte à des problèmes. Les directeurs exécutifs canadiens offrent un service de dépannage, et nous travaillons en très étroite collaboration avec eux.

Un nouveau réseau a été créé : le réseau d'agents de liaison du secteur privé de la Banque mondiale. Il s'agit d'une initiative supplémentaire de la part de la Banque mondiale pour inciter le Canada à travailler de plus près avec les banques. L'un des membres de ce réseau est en train d'organiser un événement le 15 mars à Fredericton qui mettra l'accent sur l'Afrique.

À Commerce international Canada, nous travaillons en étroite partenariat avec tous ces intervenants, tant au Canada que sur le terrain, afin d'aider à appuyer et à protéger la participation du secteur privé canadien en Afrique grâce au financement des IFI, lequel contribuera à son tour, du moins nous l'espérons, au développement de l'Afrique.

Le sénateur Carney : Vous nous avez fourni un dossier très impressionnant et utile qui nous brosse le tableau général de toutes les sources de financement disponibles.

Comment la séparation de Commerce international Canada des Affaires étrangères a-t-elle influé sur l'exécution de ces programmes?

Les Affaires étrangères et le Commerce international ont été fusionnés suite à d'importantes dépenses et de grands efforts pour que tout le monde serve les mêmes clients d'une façon intégrée. Certains d'entre nous se demandent comment les choses fonctionneront dorénavant si on retire le service commercial canadien des Affaires étrangères.

Que se passera-t-il sur le terrain?

Quels changements seront apportés aux liens hiérarchiques?

Comment saurez-vous si les mesures que vous prenez en matière commerciale complètent les objectifs politiques du Canada et vice versa?

Mme Wood : Les choses n'ont pas encore beaucoup bougé sur le terrain. Nous sommes toujours dans les mêmes locaux. Nous n'avons pas encore déménagé à Ottawa. Depuis lundi, nous avons un nouveau sous-ministre adjoint pour les marchés mondiaux à

As you may recall, the current geographic divisions are joint divisions, including both political and trade. The trade officers will be relocated, in the same building, probably by April 1.

We are living in transition phase but, as I said, as of Monday we will have a new ADM world markets who, I imagine, will announce who the lower-level geographic director generals will be.

I understand that there will be some amalgamation of certain bureaus, both on the foreign affairs side and the international trade side. It will be a bit more condensed and will have a big focus on the United States and on emerging markets.

Senator Carney: That is not responsive to my question.

If you are doing debt reduction in Africa in foreign affairs and you are physically moving the trade officers elsewhere and they report to a deputy minister world markets, how do you have a cohesive delivery of a foreign policy trade service?

It must be very hard for the trade commissioners.

Can you explain how these people are supposed to work in the field in that way?

Ms. Wood: I do not think that has yet been worked out. It is still early days, I am afraid.

The Chairman: I think the answer, Senator Carney, is that they do not yet know.

Mr. Bruce Rayfuse, Director, International Finance and Development Division, Department of Finance Canada: Thank you for the invitation to appear before you today. The Department of Finance is most directly involved in policy toward Africa as a result of the minister's governorship of the International Monetary Fund and the World Bank, as well as his participation in the G7 finance ministers' process. Moreover, this year, Minister Goodale is serving on the Commission for Africa set up by British Prime Minister Blair. The department also leads Canada's participation in the Paris Club of creditor nations. Therefore, most of our involvement has been on the question of the treatment of debts of African countries and my remarks will focus on this issue.

We have provided two documents that cover most of the material I will refer to in my remarks. The first, "Helping the Poorest: An Update on Canada's Debt Relief Efforts," outlines what Canada has done on its own and as part of broader international debt efforts. The second, "Canada Proposes 100 Per Cent Debt Relief for the World's Poorest Countries" is the press release and two background pieces relating to Minister

Commerce international Canada, donc c'est tout nouveau. Comme vous vous en souvenez probablement, les directions géographiques actuelles sont des directions mixtes qui regroupent à la fois l'élément politique et l'élément commercial. Les agents commerciaux vont être relocalisés dans le même immeuble, probablement d'ici le 1^{er} avril.

Nous sommes en phase de transition mais, comme je vous le disais, depuis lundi nous avons un nouveau SMA aux marchés mondiaux qui va, j'imagine, nous annoncer qui seront les directeurs généraux pour les zones géographiques secondaires.

Je crois qu'il va y avoir une certaine fusion de certains bureaux du côté des Affaires étrangères aussi bien que du côté du Commerce international. Il y aura un certain resserrement et une plus grande concentration sur les États-Unis et les marchés émergents.

Le sénateur Carney : Vous ne répondez pas à ma question.

Si vous vous occupez de réduire la dette des pays africains aux Affaires étrangères mais que vous transférez les agents commerciaux ailleurs et qu'ils relèvent désormais d'un sous-ministre chargé des marchés mondiaux, comment voulez-vous que le service commercial applique de façon cohérente la politique étrangère?

Cela doit être très difficile pour ces délégués commerciaux.

Expliquez-nous comment ils sont censés travailler sur le terrain.

Mme Wood : Je pense que ce n'est pas encore bien défini. Nous n'en sommes qu'au tout début.

Le président : Je pense que la réponse, sénateur Carney, c'est qu'ils ne le savent pas encore.

M. Bruce Rayfuse, directeur, Division des finances internationales et du développement, ministère des Finances Canada : Merci de m'avoir invité à comparaître aujourd'hui. Le ministère des Finances s'occupe directement de la politique à l'égard de l'Afrique du fait de la participation du ministre au conseil des gouverneurs du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale ainsi qu'au groupe des ministres des Finances du G-7. De plus, le ministre Goodale participe cette année à la Commission pour l'Afrique constituée par le premier ministre britannique, M. Blair. Le ministère représente aussi le Canada au sein des pays bailleurs de fonds du Club de Paris. Par conséquent, notre participation a surtout concerné le traitement de la dette des pays africains et c'est sur ce sujet que je concentrerai mes remarques.

Nous vous avons remis deux documents qui couvrent l'essentiel du contenu de mes remarques. Le premier, « Venir en aide aux pays les plus pauvres : Le point sur les efforts du Canada en matière d'allègement de la dette, » donne un aperçu de ce que le Canada a fait individuellement et dans le cadre des efforts internationaux d'allègement de la dette. Le second, « Le Canada annonce de nouvelles mesures d'allègement intégral de la dette des

Goodale's announcement on February 2 of a Canadian proposal to pay off a significant portion of the outstanding debt of poor countries toward the international financial institutions.

I will briefly do three things in my remarks today. I will first give an outline of the international strategy toward poor country debt and Canada's role in the development of that strategy. I will describe the measures that Canada has taken on its own to go beyond the international strategy. I will close with a mention of outstanding issues and future directions of the international strategy.

The principal international mechanism to address the debt problems of the poorest countries is the Heavily Indebted Poor Countries, or HIPC, initiative. The initiative arose out of an increasing recognition through the late 1980s and early 1990s that some of the poorest countries were so deeply in debt that they would never be able to repay their debts, or that they would only be able to repay at unacceptably high costs to their own societies. The bilateral or country creditors, operating through the Paris Club, evolved over the years a series of terms or treatments that involve increasing levels of debt forgiveness of this bilateral debt.

By the time of the Halifax G7 summit in 1995, however, it was apparent that a bolder approach was needed, one that involved deeper debt reduction not only by the bilateral creditors but also by the international financial institutions such as the IMF, the World Bank and the regional development banks.

At the Halifax summit, leaders called upon the IMF and the World Bank to develop a comprehensive approach to assist countries with multilateral debt problems, and in the fall of 1996, the HIPC initiative was rolled out. It, for the first time, involved the international financial institutions in granting debt reduction. At the Cologne G8 summit in 1999, an enhanced version of this initiative was designed. It was implemented in September of that year.

I will not go into the workings of the HIPC initiative right now. There is some explanation of how it works in the "Helping the Poorest" document we have provided. In the question period we can answer any questions on how it works. I will say just a little about what it will achieve and what Canada's role has been in making the HIPC initiative work.

To date, 27 countries have entered the HIPC process and 15 have completed it and, therefore, received irrevocable debt reduction. According to the calculations of the IMF and the World Bank, those 27 countries will see their debt burdens reduced by an average of 60 per cent as a result of the HIPC

pays les plus pauvres de la planète, » est un communiqué de presse avec deux articles de fond concernant l'annonce par le ministre Goodale, le 2 février, d'une proposition canadienne visant à alléger considérablement le fardeau de la dette des pays pauvres auprès des institutions financières internationales.

Je vais rapidement faire trois choses dans mes remarques. Je vais tout d'abord vous donner un aperçu de la stratégie internationale à l'égard de la dette des pays pauvres et du rôle du Canada dans l'élaboration de cette stratégie. Je vais ensuite vous décrire les mesures que le Canada a prises de son côté pour aller au-delà de cette stratégie internationale, et je terminerai en mentionnant certaines questions en suspens et en abordant les orientations futures de la stratégie internationale.

Le principal mécanisme international d'intervention sur la dette des pays les plus pauvres est l'Initiative d'aide aux pays pauvres très endettés, ou Initiative PPTE. Cette initiative a été mise sur pied lorsqu'on s'est rendu compte vers la fin des années 80 et le début des années 90 que certains des pays les plus pauvres étaient tellement endettés qu'ils ne pourraient jamais rembourser leurs dettes ou qu'ils ne pourraient le faire qu'en imposant des sacrifices inacceptables à leurs sociétés. Les organismes ou les pays prêteurs ont élaboré au fil des ans, dans le cadre du Club de Paris, une série de dispositions d'allègement croissant du fardeau de cette dette bilatérale.

Toutefois, au moment du sommet du G7 à Halifax en 1995, il était devenu clair qu'il fallait une formule plus brutale, une formule qui ouvrirait sur une réduction de la dette beaucoup plus marquée, non seulement de la part des créanciers bilatéraux, mais aussi de celle des institutions financières internationales comme le FMI, la Banque mondiale et les banques régionales de développement.

Lors du sommet de Halifax, les chefs d'État et de gouvernement ont appelé le FMI et la Banque mondiale à préparer un plan complet qui permettrait d'aider les pays en proie à des problèmes d'endettement multilatéral, ce qui déboucha, pendant le courant de l'automne 1996, sur l'apparition de l'Initiative des PPTE. Pour la première fois, ce plan faisait intervenir les institutions financières internationales en leur demandant de consentir à une réduction de la dette de ces pays. Lors du sommet du G8 qui s'est tenu à Cologne en 1999, on produisit une version améliorée de cette initiative, laquelle allait être mise à exécution dès septembre de cette année.

Je ne veux pas pour l'instant entrer dans le détail de cette initiative destinée aux PPTE; son fonctionnement est d'ailleurs expliqué en partie dans le document « Aider les plus pauvres » que nous vous avons fait parvenir. Pendant les questions, vous pourrez d'ailleurs nous interroger sur le mode de fonctionnement de cette initiative. Je me contenterai pour l'instant de vous dire un mot au sujet des résultats qu'elle produira et du rôle que le Canada a joué dans la réussite de cette initiative.

Pour l'instant, 27 pays ont adhéré au processus PPTE et 15 l'ont déjà terminé, de sorte qu'ils ont pu bénéficier d'une réduction irrévocable de leur dette. Selon les calculs du FMI et de la Banque mondiale, ces 27 pays verront leur endettement réduit en moyenne de 60 p. 100 suite à l'Initiative des PPTE. Le fardeau

initiative. Their debt servicing burdens, as measured by the ratio of debt payments to exports, will be reduced by more than one-half by 2006. As a result of this reduction, spending on education, health and rural development in HIPCs as a share of GDP has increased by 30 per cent since the late 1990s and is now four times what is spent on debt service. One of the key aims of the HIPC initiative was to encourage improvements in governance, both to promote development and to prevent a recurrence of debt problems.

Indications are that governance, as measured by indicators of democratic and civil rights, has been improving. Through its membership in the G7 and G8, as well as the IMF and World Bank, Canada has been actively involved in the development and ongoing evolution of the HIPC initiative. Canada has also provided financial support for the initiative, along with other donors.

A key element of the HIPC initiative is the various trust funds that help finance the participation of the international financial institutions. To date, Canada has contributed \$312 million to the various HIPC trust funds.

While supporting the HIPC initiative, Canada has also been a leader in its willingness to go further on its own. Since 1986, Canada's aid has been exclusively in the form of grants as opposed to loans. In March 1999, Canada became the first country to declare that it would provide 100 per cent bilateral debt reduction for the poorest of the HIPCs, rather than the 80 per cent that was then required for participation in the HIPC initiative.

In the February 2000 budget, Canada became the first country to provide 100 per cent bilateral debt reduction for all HIPCs that completed the initiative. In the last year under this initiative, we have completely written off the debts of Guyana, Ethiopia, Senegal, Ghana and Madagascar. Before that, we had done the same for a number of other countries as well.

In September 2000, Canada was the first country to suggest an immediate payments moratorium for all countries that were making sincere efforts to improve governance and human rights, and in January 2001 we implemented this moratorium for 11 of the 16 countries that at that point owed money to Canada.

In the budget of last March, two more countries, Rwanda and the Democratic Republic of Congo, were added to this moratorium.

On its own and as part of the HIPC initiative, Canada has forgiven about \$600 million in poor country debt and has about \$600 million in remaining claims.

Other countries have followed at least parts of these Canadian leadership examples and introduced their own additional bilateral assistance packages. When you include this additional bilateral

que représente le service de la dette exprimé par le ratio entre le paiement de la dette et les exportations sera réduit de plus de la moitié d'ici 2006. Suite à cette réduction, les dépenses consacrées à l'éducation, à la santé et au développement rural dans les PPTE ont, par rapport au PIB, augmenté de 30 p. 100 depuis la fin des années 90 et représentent actuellement quatre fois plus que ce que ces pays consacrent au service de la dette publique. L'un des objectifs principaux de l'initiative était d'inciter ces pays à améliorer leur gouvernance, à la fois pour pouvoir promouvoir le développement mais aussi pour empêcher une récurrence de l'endettement public.

D'après ce que nous pouvons voir, la gouvernance, qu'on peut mesurer par une série d'indicateurs des droits démocratiques et des droits civils, s'est effectivement améliorée. En faisant partie du G7 et du G8, mais également du FMI et de la Banque mondiale, le Canada a pris une part active à l'élaboration et à l'évolution continues de l'initiative. Le Canada, comme d'autres bailleurs de fonds, a également offert son concours financier à cette initiative.

L'initiative destinée aux PPTE comporte un élément clé : ce sont les différentes fiducies qui servent à financer la participation des institutions financières internationales. À ce jour, le Canada a déjà versé 312 millions de dollars à ces différentes fiducies qui interviennent dans le cadre de l'initiative.

Tout en apportant son concours à cette initiative, le Canada a également montré l'exemple par sa volonté d'en faire davantage de son côté. Depuis 1986, l'aide offerte par le Canada revêt exclusivement la forme de subventions et non pas de prêts. En mars 1999, le Canada est devenu le premier pays à déclarer qu'il offrirait une réduction de 100 p. 100 de la dette bilatérale des plus pauvres des PPTE au lieu des 80 p. 100 qui étaient alors exigés des pays désireux de participer à l'initiative.

Dans le budget de février 2000, le Canada est devenu le premier pays à offrir une radiation complète de leur dette bilatérale à tous les PPTE ayant bouclé l'initiative. Pendant la dernière année de l'initiative, nous avons ainsi complètement effacé les dettes de la Guyane, de l'Éthiopie, du Sénégal, du Ghana et de Madagascar. Avant cela, nous en avons fait de même pour plusieurs autres pays également.

En septembre 2000, le Canada a été le premier pays à préconiser un moratoire immédiat sur les paiements exigés de tous les pays qui faisaient sincèrement un effort pour améliorer leur gouvernance et la situation des droits humains et, en janvier 2001, nous avons mis en œuvre ce moratoire pour 11 des 16 pays qui, à l'époque, devaient de l'argent au Canada.

Dans le budget de mars dernier, deux nouveaux pays, le Rwanda et la République démocratique du Congo, ont été ajoutés à ce moratoire.

Ainsi, agissant indépendamment mais également dans le cadre de l'initiative destinée aux PPTE, le Canada a ainsi effacé environ 600 millions de dettes contractées par des pays pauvres, et il lui reste environ 600 millions de dollars de créances encore actives.

D'autres pays ont suivi, tout du moins en partie, l'exemple du Canada et adopté des programmes d'assistance bilatérale complémentaires. Si vous ajoutez cette assistance bilatérale

assistance in the overall HIPC debt initiative, then the amount of debt reduction rises from the 60 per cent number I gave you a few minutes ago to 68 per cent, so more than two thirds of the debts of HIPC countries will be written off.

While the HIPC and Canadian debt initiatives have accomplished a great deal, no one would claim that they have dealt with the issue of poor country debt for all time. Let me wrap up with a few words of what there is left to do with the HIPC initiative and what happens after HIPC.

There are a number of issues that remain to be dealt with before the HIPC initiative can be said to have delivered as promised. In the first place, all creditors must participate. At present, a significant number of non-Paris Club creditors and private sector creditors have not been participating. Some of these creditors have even gone so far as to sue for payment. The initiative still has to be fully financed. The HIPC trust funds are not full to where they need to be. Creditors must agree on when additional debt relief is required due to economic shocks such as drops in commodity prices or changes in exchange rates. The HIPC initiative seems to have been plagued by overly optimistic economic forecasts. IMF and World Bank work shows, for example, that of the 15 countries who have reached their completion points of the HIPC initiative, 12 of those did with debt export ratios well above what was forecast for them. As a result, it would appear that we will have to consider even greater debt cancellation to be sure of achieving debt sustainability.

This was some of the thinking behind Canada's February 2 proposal that donors should contribute toward forgiving the debt of poor countries toward the three major multilateral creditors, the International Monetary Fund, the World Bank and the African Development Bank.

The treatment of international financial institutions' claims was a major issue at the recent G7 Finance Ministers' meeting in London and will likely continue to be for the rest of the British presidency of the G7, G8.

There is the issue of preventing poor countries from going into debt excessively in the future. This is the post-HIPC initiative work to which I referred. This is the task that the staffs at the IMF and World Bank have been working on for some time. There are two recent outcomes in this regard. They have produced a new debt sustainability framework that has been adopted in the International Development Association negotiations; this is a branch of the World Bank that does lending to the poor countries. The framework assesses debt sustainability in large part on the basis of the institutional and administrative strength of the recipient country. Coming out of this exercise is a willingness on the part of donors to see the International Development

complémentaire à l'initiative de réduction de la dette pour les pays pauvres très endettés, la réduction globale passe du chiffre de 60 p. 100 que je vous ai donné il y a quelques minutes à 68 p. 100 si bien que deux tiers de la dette des PPTE finiront par être radiés.

Même si les initiatives canadiennes et l'Initiative des PPTE ont permis de beaucoup accomplir, nous sommes loin d'avoir réglé définitivement le problème de l'endettement des pays pauvres. Permettez-moi de conclure par quelques mots sur ce qu'il reste encore à faire dans le contexte de l'Initiative des PPTE et ce qui se passera après.

Il y a encore un certain nombre de questions à régler avant qu'on puisse dire que cette initiative pour les PPTE a rempli ses promesses. Pour commencer, il faut que tous les créanciers participent. À l'heure actuelle, un nombre important de créanciers n'appartenant pas au Club de Paris et de créanciers du secteur privé ne participent pas. Certains de ces créanciers ont même été jusqu'à entamer des poursuites pour être payés. Cette initiative n'est donc toujours pas totalement financée. Les fonds fiduciaires n'ont pas encore atteint le seuil nécessaire. Il faut que les créanciers se mettent d'accord sur les radiations de dettes supplémentaires nécessaires lorsque les crises économiques font chuter le prix de certaines denrées ou font, par exemple, fluctuer les taux de change. L'initiative de réduction de la dette des PPTE semble souffrir de prévisions économiques exagérément optimistes. Les travaux du FMI et de la Banque mondiale montrent, par exemple, que sur les 15 pays qui ont atteint l'objectif fixé par l'initiative de réduction d'endettement, 12 sont arrivés avec des ratios dette-sur-l'exportation largement supérieurs à ce qui avait été prévu. Il semblerait en conséquence qu'il nous faudra envisager une annulation de la dette encore plus importante pour garantir le succès de cette initiative.

C'est une des raisons qui a incité le Canada à proposer le 2 février que les pays donateurs contribuent à l'annulation de la dette des pays pauvres contractée envers les trois principaux créanciers multilatéraux, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale et la Banque africaine de développement.

Le traitement des dettes contractées auprès des institutions financières internationales a été une des questions majeures à l'ordre du jour de la dernière réunion des ministres des Finances du G7 à Londres et continuera vraisemblablement à l'être pendant le restant de la présidence britannique du G7, du G8.

Il faut aussi trouver le moyen d'empêcher les pays pauvres de s'endetter de manière excessive. C'est le travail qui doit suivre cette initiative de réduction de la dette des PPTE dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est une tâche sur laquelle les bureaucrates du FMI et de la Banque mondiale se penchent depuis un certain temps. Ils ont fait dernièrement deux propositions. Ils ont proposé un nouveau cadre de soutenabilité de la dette qui a été adopté lors des négociations de l'Association internationale de développement. C'est le service de la Banque mondiale chargé des prêts aux pays pauvres. Ce cadre permet d'évaluer la soutenabilité de la dette en grande partie sur la base des atouts institutionnels et administratifs des pays bénéficiaires. Il ressort de

Association and the African Development Fund give more of their assistance in the form of grants, particularly to countries that are at risk of debt trouble.

I will stop there and let you ask questions.

The Chairman: In regard to debt reduction, you cannot get blood out of a stone and there is no point ruining people to get money that is not forthcoming. When you say "debt reduction," I presume that when money was loaned to somebody for something that there was an assessment made. They do not just come up with a suitcase and say, "Here is the money." Presumably, there was a proposal and responsible people looked at it and made an assessment. This bothers me with development, in general. They made an assessment and they turned out to be spectacularly wrong.

I do not have a problem with that, but was somebody not spectacularly wrong in assessing what these projects were that have not worked and cannot be paid for?

Mr. Rayfuse: The international financial institutions were very wrong in some of their projections.

There have also been economic shocks such as commodity price shocks that have created difficulties for countries. There has been failure in governance in some countries and in some cases the countries have fallen into civil or international conflict. There has been a series of events that happened over the years that have made many of these loans unsustainable.

The Chairman: I understand. That begs the question: Will these decisions be any better in the future?

Mr. Rayfuse: There has been recognition in the past that these decisions have not worked well. That is why we have gotten more into grant financing as opposed to loan financing.

The Chairman: They just give them the money because there seems to be such an ineptitude in making a judgment that in order to cover your error, they say, "Okay, here, you can have the money, we will not bother with the loan because I am not certain of my ability to do the assessment because I have been so wrong in the past. Therefore, we are just going to give you the money." That is how that sounds to me.

Mr. Rayfuse: You are lending into very difficult environments here. I have talked about the international financial institutions. You must remember that about one-half of HIPC debt is export credit agencies. These are agencies that are created to take risks that commercial banks do not make. They go in and purposely lend in risky environments. It has turned out that these environments were even more risky than they had supposed.

cet exercice une volonté de la part des donateurs de voir l'Association internationale de développement et le Fonds africain de développement accorder une plus grande assistance sous forme de subventions, en particulier pour les pays courant le risque d'avoir de graves problèmes d'endettement.

Je m'arrêterai là pour répondre à vos questions.

Le président : C'est bien gentil de réduire leur dette, mais cela revient à les ruiner pour les désendetter. Quand vous parlez de réduction de l'endettement, je suppose que quand cet argent a été prêté, une évaluation a été faite. On ne leur a pas simplement apporté une valise pleine de billets en leur disant : servez-vous. Il est à supposer qu'une proposition a été faite et que des responsables l'ont étudiée et l'ont évaluée. C'est l'aspect qui me gêne le plus, d'une manière générale, dans le domaine du développement. Ils ont fait une évaluation et de toute évidence ils se sont trompés dans les grandes largeurs.

Cela ne me trouble pas outre mesure, mais quelqu'un, quelque part, ne s'est-il pas trompé dans les grandes largeurs en évaluant les chances de succès de ces projets et donc de leur remboursement?

M. Rayfuse : Les institutions financières internationales se sont largement trompées dans certaines de leurs projections.

Il y a aussi eu des problèmes économiques provoqués par l'effondrement du prix de certaines denrées créant d'énormes difficultés pour ces pays. Il y a aussi eu des défaillances gouvernementales dans certains de ces pays les plongeant parfois dans des conflits civils ou internationaux. Il y a eu toute une série d'événements au cours de toutes ces années qui ont rendu nombre de ces prêts insoutenables.

Le président : Je comprends. La question se pose de savoir si ces décisions seront désormais mieux prises.

M. Rayfuse : Il est admis qu'il y a eu des problèmes. C'est la raison pour laquelle nous optons de plus en plus pour le financement sous forme de contribution par opposition au financement sous forme de prêt.

Le président : Ils leur donneront le même argent en leur disant : « Tenez, nous vous le donnons. Ne parlons plus de prêt puisque nous nous sommes tellement trompés dans nos évaluations dans le passé. Nous vous donnons l'argent, un point c'est tout. » C'est comme ça que je le comprends.

M. Rayfuse : Ces prêts sont accordés dans des environnements très difficiles. Je vous ai cité l'exemple des institutions financières internationales. Il ne faut pas oublier qu'environ la moitié de l'endettement des PPTTE est auprès d'agences de crédit à l'exportation. Ce sont des agences qui ont été créées pour prendre des risques que les banques commerciales ne prennent pas. Elles ne prêtent que dans des environnements à risque. Il s'est avéré que ces environnements étaient encore plus à risque que ces agences ne l'avaient supposé.

Senator Andreychuk: I wish to set aside the critics of HIPC who say that you are rewarding those who have not done well, and those who are struggling and have done the governance, and so forth, are not benefiting to the same extent. That has been a frequent topic of discussion in the development field.

One of the dilemmas is that you are concentrating on debt relief. As we have found in our own country, you do not escape poverty by easing your debt load; you must have some means of trade investment. If we do not do something in tandem on the trade in the WTO to allow them to have the same market shares, to have the same kind of access to technologies, and so forth, all of this HIPC and debt relief keeps them still at a subsistence level. I have yet to hear the whole scheme.

While we go into help one country and we allow some exports into Canada at a different rate than from other African countries, we provide an imbalance between neighbouring regional countries.

I was recently in Africa. We have taken some trade initiatives with Tanzania, which the Kenyans say creates an imbalance for them and some of their businesses are moving from Kenya into Tanzania, which was not what we were starting out to do.

How are you addressing all of these imbalances?

We saw this competition in London as to which plan will work for debt relief as opposed to how we get these countries functioning and able to catch up to a world market.

Mr. Rayfuse: You are exactly right; debt reduction is only one element of the development package. All debt reduction can do is free up resources. Provisions have been made in the HIPC initiative to try to ensure that those resources go to poverty-reducing expenditures and investments. However, that is only one element. Much more important is policy that will stimulate growth, and trade in particular.

I think the G7 finance ministers have been quite supportive of the Doha round of the WTO negotiations. As well, I mentioned that Minister Goodale is participating in the Commission for Africa. Trade will be a very key element of the package of measures that the Commission for Africa recommends.

No one has ever claimed, and we certainly do not claim, that HIPC, or an initiative like the Canadian debt initiative, is the answer. It is only one element of a total package that you have to have.

Senator Andreychuk: I do not see where the coordination comes from. We have had these initiatives of HIPC, and they come from the Canadian government, or the British government, and then we have the Doha round that has had many false starts and some initiatives. Where is this coordination? It cannot come from within the country unless you have all the governance and all of the issues, and have room at the table with the rest, and they

Le sénateur Andreychuk : J'aimerais oublier un instant ceux qui disent que cette initiative pour les PPTE récompense les mauvais élèves alors que les bons qui se battent, qui respectent les principes de bonne gouvernance, et cetera, n'en profitent pas autant. C'est un sujet de débat fréquent dans le domaine du développement.

Une des dilemmes est que la priorité est donnée à l'allègement de la dette. Comme nous avons pu le constater dans notre propre pays, ce n'est pas en allégeant l'endettement qu'on échappe à la pauvreté; il faut aussi avoir des moyens d'investissements commerciaux. Si l'OMC ne prend pas simultanément des mesures leur permettant d'accéder aux mêmes parts de marché, d'accéder aux mêmes genres de technologies, et cetera, cette initiative et cet allègement de la dette ne feront que les maintenir au niveau de subsistance. C'est le programme complet qui m'intéresse et je ne le connais toujours pas.

Quand nous aidons un pays en autorisant l'entrée de certains de ses produits au Canada à un taux différent de celui que nous faisons payer à d'autres pays africains, nous créons un déséquilibre entre des pays voisins d'une même région.

Je me suis rendue récemment en Afrique. Nous avons conclu quelques initiatives commerciales avec la Tanzanie que le Kenya dénonce car cela crée un déséquilibre qui incite certaines de ses entreprises à déménager en Tanzanie, ce qui n'était pas le but de l'opération.

Que faites-vous pour éviter ces déséquilibres?

Le débat à Londres a vu les plans d'allègement de la dette et les plans d'intégration de ces pays au marché mondial mis en concurrence.

M. Rayfuse : Vous avez parfaitement raison; la réduction de la dette n'est qu'un des éléments du programme de développement. La réduction de la dette ne peut que libérer les ressources. Des dispositions de l'initiative pour les PPTE veillent à ce que ces ressources financent les dépenses qui réduisent la pauvreté et les investissements. Toutefois, ce n'est qu'un élément. Beaucoup plus importantes sont les politiques de stimulation de la croissance, et des échanges commerciaux en particulier.

J'estime que les ministres des Finances du G7 ont bien soutenu la ronde de négociations de l'OMC de Doha. Je vous ai également dit que notre ministre, M. Goodale, participe aux travaux de la Commission pour l'Afrique. Les échanges commerciaux seront un élément clé du train de mesures que recommandera la Commission pour l'Afrique.

Personne n'a jamais prétendu — et nous ne prétendons pas non plus — que l'initiative d'aide aux pays pauvres très endettés ou toute autre initiative canadienne semblable soit la réponse. Ce n'est qu'un élément d'un train de mesures nécessaire.

Le sénateur Andreychuk : Je ne vois pas où se fait la coordination. Il y a ces initiatives pour les PPTE venant du gouvernement du Canada ou de celui de la Grande-Bretagne puis il y a eu les faux départs et certaines mesures prises au cycle de Doha. Où se fait la coordination? Pas dans le pays récipiendaire à moins que les questions de gouvernance et autres soient réglées et qu'il soit à la table de négociation avec les autres, ce qui n'est pas

do not have it. You are asking an impossible task of the governments, and I do not think we are maximizing the dollars we are spending.

Mr. Rayfuse: Again, it would be better if you had a more liberalized international trade system. As you know, trade negotiations move along at their own speed, or not. I do not think you can delay a solution or assistance on the debt side to wait for a success on the trade side.

The HIPC initiative puts money in the coffers of these governments that they can use right now to undertake certain desirable investments. It would be better, yes, if trade could expand at the same time, but I do not think a lack of motion or success on the trade side should cause us to delay granting debt reduction.

Senator Andreychuk: A final question; it was some 15 years ago that the president of one of the countries said to me, do not give me your aid, give me your trade. At that time, I recall there was some amusement because of that comment. I think we are coming to the conclusion that these initiatives are stopgap measures. I think that if we do not address a rebalancing of the entire trade system we are going to find Africa in this position 50 years from now.

Mr. Rayfuse: As I say, I do not wish to understate or to limit the importance of trade, because I think you are absolutely right. That said, the HIPC initiative is working now, and socially productive investments are being made now that, in the future, if and when trade is liberalized, may pay off.

For example, I do not know if you saw Stephanie Nolan's article in *The Globe and Mail* on January 29, as a result of the HIPC initiative in Tanzania, the government was able to abolish school fees. As a result, 1.6 million children are attending school for the first time. This is an investment that, in the future, will pay off. If and when trade is liberalized, that investment will help.

Senator Downe: I am curious as to the level of debt relief we are giving in Africa compared to the rest of the world.

Are we currently doing any debt relief anywhere else in the world outside Africa, and if so, how much?

Mr. Rayfuse: The HIPC initiative applies to heavily indebted countries wherever they may be. There is a list of 42 potentially eligible countries that has been drawn up. Most of them are in Africa, but I think five or six are outside of Africa.

Senator Downe: What I am trying to focus on, a few weeks ago we had the CIDA minister here, who informed this committee that Africa was the priority. When we look further, we realize that Africa may have been the priority, but more funds were going to Afghanistan than to any African country.

What is the ratio of debt relief to African countries compared to the rest of the world, and how does that compare to 20 years ago?

le cas. Vous demandez des gouvernements une tâche impossible et je ne crois pas que l'on emploie au mieux les sommes que nous dépensons.

M. Rayfuse : Encore une fois, il serait préférable que le système mondial des échanges soit libéralisé. Comme vous le savez, les négociations commerciales progressent à leur propre rythme, si elles progressent. On ne peut pas retarder l'application d'une solution ou l'allègement de la dette dans l'attente d'un déblocage du côté du commerce.

L'Initiative des PPTE donne à ces gouvernements des sommes qu'ils peuvent investir sur-le-champ là où ils en ont besoin. Oui, il serait bon que les échanges commerciaux se multiplient dans le même temps, mais il ne faut pas que le blocage du dossier commercial serve de prétexte pour retarder l'allègement de la dette.

Le sénateur Andreychuk : Ce sera ma dernière question. Il y a une quinzaine d'années, le président d'un de ces pays m'a dit : « Ne me donnez pas votre aide; laissez-moi commercer avec vous ». À l'époque, cela avait fait sourire. On commence à se rendre compte que ces initiatives sont des palliatifs. Si l'on ne réforme pas tout le système des échanges, l'Afrique va se retrouver dans cette situation dans 50 ans.

M. Rayfuse : Comme je l'ai dit, je ne sous-estime pas l'importance du commerce parce que vous avez tout à fait raison. Cela dit, l'Initiative des PPTE donne aujourd'hui des résultats et permet de faire des investissements socialement productifs qui, dans l'avenir, pourront rapporter le jour où le commerce sera libéralisé, s'il l'est jamais.

Par exemple, je ne sais pas si vous avez vu l'article de Stephanie Nolan dans le *Globe and Mail* du 29 janvier. Grâce à l'Initiative des PPTE, le gouvernement de la Tanzanie a pu abolir les frais de scolarité. Du coup, 1,6 million d'enfants peuvent désormais aller à l'école pour la première fois. Voilà un investissement qui, dans l'avenir, va rapporter. Le jour où le commerce sera libéralisé, cet investissement aura servi.

Le sénateur Downe : Concernant l'allègement de la dette que nous accordons à l'Afrique, je suis curieux de savoir en quoi il se compare à celui accordé dans d'autres pays.

En accorde-t-on ailleurs? De quel ordre?

M. Rayfuse : L'initiative s'adresse aux pays pauvres très endettés où qu'ils soient. Quarante-deux pays sont admissibles. La plupart d'entre eux se trouvent en Afrique, mais il y en a cinq ou six ailleurs.

Le sénateur Downe : Voici où je veux en venir. Il y a quelques semaines, le ministre chargé de l'ACDI nous a dit ici que la priorité, c'est l'Afrique. À y regarder de plus près, on s'aperçoit que l'Afrique est peut-être la priorité mais plus de fonds sont accordés à l'Afghanistan qu'à tout autre pays d'Afrique.

Quel est le ratio de l'allègement de la dette accordé aux pays africains par rapport au reste du monde, et comment cela se compare-t-il à la situation d'il y a 20 ans?

Are we doing more in Africa as a percentage or less?

Mr. Rayfuse: In terms of just the HIPC initiative 22 of the 27 countries that are receiving assistance are African.

Senator Downe: Do you have a dollar value?

Mr. Rayfuse: I can find that for you in a few minutes, or one of my colleagues can. In the Canadian debt initiative, of the \$600 million that we have granted so far, \$580 million has been to Africa.

Outside of HIPC initiative, through the Paris Club, there have been some other cases of debt reduction. Back in 1991, I think, we did fairly substantial debt reduction for Egypt and Poland; and just this past year, the Paris Club negotiated a pretty substantial reduction for Iraq.

Senator Downe: I wonder if you could provide the committee with those comparisons. I am interested in the dollar figures.

Our commitment to Africa has been very vocal, and I wonder if the dollars are following that commitment through the Paris Club and other areas.

Are we giving more to other areas, and have we given more in the past than we are currently giving to Africa?

Mr. Rayfuse: I can get you the exact number. However, I can tell you that for Iraq, for example, our debt reduction is about \$580 million. It is a very large case; just because its exposure was very much larger than most of the African countries, the amount of debt forgiven will be very large.

Senator Downe: The last question, Mr. Chairman, is to Madam Wood. I am not clear on your presentation. The direct investment of \$2.4 billion, is that just for the year 2003, or is that total as of 2003?

Ms. Wood: That is cumulative stock of outward investment.

Senator Downe: Thank you.

Senator Di Nino: I wonder if we can get some idea of all of the money that we make available to the world, either through CIDA, through the World Bank, through IMF, through HIPC, and through the Paris Club.

I think it would be interesting to see how much of that in total, not picking up a program here or there, goes to different continents.

I am particularly interested, as Senator Downe apparently is, in comparing how much money we are giving to China today versus Africa today, through all of the programs that we have.

I am not sure that you can supply that information to us, but I am going to ask the chair, through our people, if we can get that information because I think that information may very useful thing for us to have.

En pourcentage, faisons-nous plus pour l'Afrique ou moins?

M. Rayfuse : Pour la seule initiative des PPTE, 22 des 27 pays bénéficiaires sont en Afrique.

Le sénateur Downe : Avez-vous un montant?

M. Rayfuse : Un de mes collègues ou moi-même pourrions vous trouver le chiffre dans quelques instants. Sur les 600 millions de dollars de l'initiative canadienne d'allègement de la dette, jusqu'à présent, 580 millions sont allés à l'Afrique.

À l'extérieur de l'Initiative des PPTE, au Club de Paris, d'autres mesures d'allègement de la dette ont été accordées. En 1991, je crois, nous avons considérablement réduit la dette de l'Égypte et de la Pologne; cette année, le Club de Paris a négocié une réduction considérable de la dette de l'Irak.

Le sénateur Downe : Je me demande si vous pourriez donner au comité ces chiffres comparés; ce sont les montants qui m'intéressent.

Nous avons claironné les promesses que nous avons faites à l'Afrique et je suis curieux de savoir si les montants sont à l'avenant au Club de Paris et ailleurs.

Donnons-nous davantage à d'autres régions et avons-nous donné plus par le passé que nous n'en donnons actuellement à l'Afrique?

M. Rayfuse : Je peux vous trouver le chiffre exact. Toutefois, je peux vous dire que dans le cas de l'Irak, par exemple, la réduction de la dette est d'environ 580 millions de dollars. C'est une très grosse somme parce que son endettement était beaucoup plus lourd que la plupart des pays africains et c'est pourquoi le montant de la dette à annuler sera très élevé.

Le sénateur Downe : Ma dernière question, monsieur le président, s'adresse à Mme Wood. J'ai mal compris ce que vous avez dit. Les investissements directs de 2,4 milliards, est-ce pour la seule année 2003 ou s'agit-il d'un cumulatif jusqu'en 2003?

Mme Wood : C'est un cumulatif.

Le sénateur Downe : Merci.

Le sénateur Di Nino : Est-il possible d'avoir une idée de toutes les sommes que nous versons au reste du monde, que cela soit par l'intermédiaire de l'ACDI, de la Banque mondiale, du FMI, de l'Initiative des PPTE ou du Club de Paris.

Il serait intéressant de voir combien en tout va à chaque continent au lieu de prendre un programme ici ou là.

Comme c'est le cas du sénateur Downe, semble-t-il, je souhaite tout particulièrement comparer ce que nous donnons à la Chine plutôt qu'à l'Afrique aujourd'hui, au moyen de tous les programmes qui existent.

Je ne sais pas si vous pouvez nous fournir le renseignement, mais je vais demander au président, grâce aux bons soins de nos attachés de recherche, de nous obtenir le renseignement car il pourrait nous être très utile.

Let me first of all say that General Dallaire, our witness yesterday, made a very strong statement about the rage that eventually come from Africa, if the world does not start paying attention. I am not quoting him directly but he suggested that terrorism may not be only based around religion, or other factors. I will use that as a way to ask some questions because I happen to agree with him. People are hungry and they do not have much control over how they behave.

Ms. Wood, I am frustrated in attempts to understand why Africa has been ignored while Asia has received a great deal of attention, particularly in the area of foreign direct investment and imports.

Prime Minister Chrétien's visits to Asia were incredibly successful in creating jobs in Asia. Our trade imbalance, particularly with China, has sky-rocketed but that is not my focus.

Why can we not do the same with Africa?

Ms. Wood: Yes, I understand your point, senator. A couple of years ago Mr. Pettigrew led a business mission to Nigeria and Senegal, I believe, and probably another country. He was not the Prime Minister but he was our Minister of International Trade. There was an effort to determine what was out there and what other Canadian government programs, such as EDC and CIDA, could provide in those markets. We then looked at other sources of financing for our enterprises in those markets. We tried.

Senator Di Nino: Why did we not succeed?

Ms. Wood: As you know, we are importing more from Africa than we are exporting.

The Chairman: You can buy Kenyan coffee in the cafeteria.

Ms. Wood: I learned today as I was preparing for the committee that the Canadian Least Developed Countries Market Access Initiative was launched in January 2003. Basically, 34 of the 48 least developed countries are in Africa. That means they have duty free access to Canada for all goods except supply managed agricultural products.

Senator Di Nino: That is another issue. I am talking about the large retailers in Canada. I will not mention names because then I would have to say "Chinese Tire," which I should not say. On the shelves of retailers, it is difficult to find a product that is not made in China.

Why have we not succeeded in doing that with Africa?

I am not suggesting we should not do it in Asia but perhaps it should be more equitable. You deal with this every day.

What are the impediments?

Je voudrais ensuite dire que le général Dallaire, notre témoin d'hier, nous a parlé en termes très vigoureux de la fureur qui balaiera un jour l'Afrique si la communauté internationale continue de l'ignorer. Je ne le cite pas textuellement, mais il a laissé entendre que le terrorisme peut ne pas découler uniquement de la religion ou d'autres facteurs. Ce sera le point de départ de certaines questions que je vais poser parce qu'il se trouve que je suis d'accord avec lui. Les gens ont faim et ne peuvent pas se retenir.

Madame Wood, j'ai peine à comprendre pourquoi l'Afrique a été ignorée alors que l'Asie a bénéficié de beaucoup d'attention, surtout sous forme d'investissements directs à l'étranger et d'importations.

Le premier ministre Chrétien a magnifiquement réussi à créer des emplois en Asie lorsqu'il s'y est rendu. Le déséquilibre de notre balance commerciale, surtout avec la Chine, s'est nettement accusé, mais là n'est pas mon propos.

Pourquoi ne peut-on pas en faire autant avec l'Afrique?

Mme Wood : Je comprends votre argument, sénateur. Il y a quelques années, M. Pettigrew a mené une mission commerciale au Nigeria et au Sénégal, je crois, et sans doute aussi dans un autre pays. Il n'était pas premier ministre mais bien ministre du Commerce international. On a fait des efforts pour déterminer ce qui se faisait là-bas et ce que d'autres programmes du gouvernement canadien, comme la SEE et l'ACDI, pouvaient offrir sur ces marchés. Nous avons ensuite examiné d'autres sources de financement pour nos entreprises sur ces marchés. Nous avons essayé.

Le sénateur Di Nino : Pourquoi n'avons-nous pas réussi?

Mme Wood : Comme vous le savez, nous importons davantage de produits de l'Afrique que nous en exportons.

Le président : On peut acheter du café kényan à la cafétéria.

Mme Wood : Aujourd'hui, pendant que je préparais mon témoignage devant ce comité, j'ai appris que l'initiative Accès aux marchés accordé aux pays les moins développés a été mise sur pied en janvier 2003. Trente-quatre des 48 pays les moins développés se trouvent en Afrique. Cela signifie que ces pays ont un accès exempt de droits à tous les produits provenant du Canada, à l'exception des produits agricoles soumis à la gestion de l'offre.

Le sénateur Di Nino : Ça, c'est une autre paire de manches. Moi je parle plutôt des gros détaillants au Canada. Je ne vais pas préciser les détaillants dont il s'agit, car je serais obligé de parler de « Chinese Tire », ce que je ne devrais pas dire. Or, sur les rayons des détaillants, il est difficile de trouver des produits qui ne sont pas fabriqués en Chine.

Pourquoi n'avons-nous pas aussi bien réussi par rapport au marché africain?

Je ne laisse pas entendre pour autant que nous ne devrions pas faire de même en Asie, mais peut-être que cela devrait être plus équitable. Vous traitez de cela tous les jours.

Quels sont les obstacles?

You listed skill development but we can deal with that over five-to-ten years. We can teach people how to use some of the equipment that makes T-shirts, shoes, et cetera. Most of it is simply technology.

Are we talking about corruption? Are we talking about no energy? I do not know.

Ms. Wood: It is probably a little of each reason you mentioned. I find it interesting that the Chinese have a strong presence in Africa, everywhere. I mentioned that they are one of our key competitors, together with France and Germany, in Africa. They are investing in developing processes.

Indeed, corruption is an issue, as well as low wages, health, education. Part of the role of the international financial institutions is to try to improve those conditions both through public procurement and through helping the private sector to develop.

Senator Di Nino: Your answer is not what I had hoped to hear.

Is there a level playing field when we are dealing with those two different regions of the world?

Do we apply more pressure in one region than in the other?

Ms. Wood: International Trade Canada has trade commissioners in 21 of those countries, and our services are available to Canadian companies. Government programs are there to help but we can only facilitate because that is our role. We provide information and context but we cannot do more than that. It is up to the Canadian private sector to decide whether they want to take that risk and do business in African countries.

Senator Di Nino: Mr. Chairman, we should hear from some Canadian private sector investment experts.

This fundamental problem exists. If we do not lead the way in resolving some of the trade and economic issues, the others will not be solved.

The Chairman: Honourable senators have mentioned the private sector and we will have representatives here to speak to us. This is a complicated issue, but it is not a complete disaster; we get coffee from Kenya, wine from South Africa, and so on.

Honourable senators, on behalf of the committee, I thank the witnesses for their testimony.

The committee adjourned.

Vous avez parlé du développement des compétences, mais cette question peut être réglée sur un horizon de cinq à dix ans. Nous pouvons former des gens afin qu'ils puissent se servir d'équipement pour fabriquer des T-shirts, des chaussures, et cetera. Il s'agit simplement de technologie.

Parlons-nous de corruption? N'y a-t-il pas d'énergie? Je ne sais pas.

Mme Wood : Toutes les raisons que vous avez soulevées sont probablement valables. Ce que je trouve intéressant, c'est que les Chinois ont une présence forte en Afrique, partout. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les Chinois sont l'un de nos concurrents clés en Afrique, tout comme les Français et les Allemands. Ils investissent dans l'élaboration de processus.

En effet, la corruption pose un problème, tout comme les bas salaires, la santé et l'éducation. Les institutions financières internationales doivent, selon leur mandat, tâcher d'améliorer ces conditions grâce à la fois à l'approvisionnement public et à l'aide apportée au secteur privé pour sa mise en valeur.

Le sénateur Di Nino : Votre réponse n'est pas celle que j'espérais entendre.

Les mêmes règles du jeu s'appliquent-elles pour ces deux différentes régions du monde?

Mettons-nous davantage de pression sur une région plutôt que l'autre?

Mme Wood : Commerce international Canada a affecté des délégués commerciaux dans 21 de ces pays. Nos services sont également disponibles aux entreprises canadiennes. Les programmes gouvernementaux sont destinés à aider ces entreprises, mais notre contribution doit s'arrêter là. Nous fournissons des renseignements et un contexte, mais nous ne pouvons pas faire plus. C'est au secteur privé canadien de décider s'il veut prendre le risque de faire des affaires dans les pays africains.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, il y aura lieu de faire comparaître certains experts sur l'investissement provenant du secteur privé.

Il existe un problème fondamental. Si nous ne donnons pas le ton en matière de résolution de certaines questions économiques et commerciales, les autres questions ne seront pas réglées.

Le président : Les honorables sénateurs ont parlé du secteur privé, alors nous allons inviter des représentants à témoigner devant nous. Il s'agit d'une question compliquée, mais il ne s'agit pas pour autant d'une catastrophe totale; nous obtenons du café du Kenya, du vin de l'Afrique du Sud, et cetera.

Honorables sénateurs, au nom du comité, je tiens à remercier les témoins de leur comparution devant nous aujourd'hui.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday, February 16, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 3:30 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa. TOPIC: Canadian foreign policy towards Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I see a quorum. We can start the proceedings at any time. I call the meeting to order.

This morning, I read in one of the newspapers that we are a subcommittee on Africa. We are definitely not a subcommittee on Africa. This is the main committee. We are not just having three meetings; we are having three meetings this week. I want to correct any impression that we are here for the short time; we are definitely here to do this properly.

I know that we are all seeing some of the same faces, and we appreciate the time that this must be taking out of our witnesses' schedules.

I would like to remind people of our February approach, which is to hear as much background as we can during this month. I know that some of it can be repetitive but it is for the benefit of our members to get as much background as we can before we break for a week. When we come back we will deal with other elements of this enormous issue. There is a method to our madness, and with that, I will call on our witnesses.

Senator Di Nino and others have talked about the private sector and we are certainly working on having witnesses here to bring us up-to-date on that sector.

Today, we will hear from witnesses concerning Canadian foreign policy towards Africa. There will be some subtle overlap today because we have already heard about some of the aspects of African policy from other witnesses.

We will hear from witnesses from Foreign Affairs Canada, the Canadian International Development Agency, and from the Department of National Defence.

Ms. Bourcier, if you would like to begin, may I suggest that because we have heard some of what you are about to say, that you are brief; not so brief that you cannot express yourself, but brief enough that we can go to questions as quickly as possible. We gain a great deal of our information from our questions. One more reminder, our staff does take notes. Your testimony is important to us because it goes on the record and we will be using it when we make our report.

OTTAWA, le mercredi 16 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères s'est réuni ce jour à 15 h 30 pour son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Nous avons le quorum. Nous pouvons commencer. La séance est ouverte.

Ce matin, j'ai lu dans un des journaux que nous sommes un sous-comité qui étudie l'Afrique. Nous ne sommes certainement pas un sous-comité. C'est le comité principal. Nous n'avons pas simplement trois séances; nous avons trois séances cette semaine. Je ne voudrais surtout pas que l'on croit que nous sommes là à court terme. Nous sommes là pour faire cette étude convenablement.

Je sais que nous voyons certains visages connus et nous remercions nos témoins du temps qu'ils nous consacrent.

Je rappelle qu'en février, nous nous efforçons d'obtenir autant d'information générale que possible. Cela peut paraître un peu répétitif mais nous voulons obtenir le maximum de renseignements avant la semaine de relâche. À notre retour, nous aborderons d'autres éléments de cet énorme problème. Nous avons de la méthode dans notre folie et, sur ce, j'invite maintenant nos témoins à prendre la parole.

Le sénateur Di Nino et d'autres ont parlé du secteur privé et nous nous efforçons d'obtenir des témoins pour venir nous parler de ce secteur.

Aujourd'hui, nos témoins nous parleront de la politique étrangère canadienne envers l'Afrique. Il y aura certain chevauchement parce que nous avons déjà entendu parler de certains aspects de la politique africaine par d'autres témoins.

Nous recevrons les témoignages des représentants des Affaires étrangères Canada, de l'Agence canadienne de développement international et du ministère de la Défense nationale.

Madame Bourcier, si vous voulez commencer, étant donné que nous avons déjà entendu une partie de ce que vous allez dire, je vous suggérerais d'être brève; pas au point où vous ne puissiez rien dire, mais suffisamment brève pour que nous puissions passer aux questions aussi vite que possible. Nous tirons beaucoup d'information de nos questions. Un autre rappel, notre personnel prend des notes. Votre témoignage est important parce qu'il est consigné au procès-verbal et que nous nous en servons lorsque nous préparons notre rapport.

[Translation]

Ms. Anne-Marie Bourcier, Director General, Africa Bureau, Foreign Affairs Canada: Thank you, Mr. Chair. We were asked to talk about Canada's foreign policy and commitment with respect to Africa today. Canada's commitment to Africa attests to the importance of this continent in the eyes of Canadians.

In two successive polls conducted in 2002 and 2003 for the Department of Foreign Affairs and International Trade, as it was called at the time, Canadians picked Ottawa as the second most important region behind the Americas. Canadians of African origin are becoming more and more numerous and politically active. Canadians, parliamentarians, and the media have kept a close eye on African files such as the situation in Darfur, the tenth anniversary of the Rwandan genocide and the HIV/AIDS pandemic. The Canadian business community has become more active in several African countries or key sectors.

Canada's foreign policy objectives bear witness to our commitment to Africa. We have affirmed our top priorities, which include sound economic and political governance, the promotion of democratic development, human rights and safety, the rule of law, dealing with failed or failing states and threats to international security. To a large extent, these aspects of Canada's international policy mirror most of the major challenges Africa faces today.

Two Canadian interests underpin these international policy objectives. Firstly, they represent fundamental Canadian values. In this regard, we have the capacity and the determination to help the downtrodden and disadvantaged. These objectives also have a negative characteristic: costs. In the absence of a solid response to the African challenge, there will be further and substantial damage to the already weak social and economic fabric of African society. The international community, including Canada, will pay the price.

[English]

Africa's interconnected and complex problem will only be resolved by multidisciplinary approaches that involve all parts of the Canadian government. All departments work closely together on African issues to achieve a current, effective and efficient response. This whole of government approach applies more broadly as well. We need to support the participation of Canadians, the NGOs, the business and other associations, and the rest of the international community. Last but not least, we need the Africans themselves to be involved, especially at the level of civil society, as well as at the level of its institutions.

[Français]

Mme Anne-Marie Bourcier, directrice générale, Direction générale de l'Afrique, Affaires étrangères Canada : Merci monsieur le président, on nous a demandé de parler de politique étrangère et d'engagement du Canada à l'égard de l'Afrique aujourd'hui. L'engagement du Canada à l'égard de l'Afrique témoigne de l'importance que les Canadiens attachent à ce continent.

Dans deux sondages successifs réalisés en 2002 et 2003 pour le ministère des Affaires étrangères et du commerce international, tel qu'il existait à cette époque, les Canadiens ont désigné l'Afrique en tant que deuxième région en importance derrière les Amériques. Les Canadiens d'origine africaine sont de plus en plus nombreux et deviennent de plus en plus actifs au plan politique. La population, les parlementaires, les médias ont suivi de très près les dossiers africains comme la situation au Darfour, le dixième anniversaire du génocide au Rwanda et la pandémie de VIH/sida. Le monde des affaires canadiennes est devenu plus actif dans plusieurs pays ou secteurs clés.

L'engagement du Canada à l'égard de l'Afrique se reflète dans les objectifs de notre politique internationale. Nous avons confirmé les priorités élevées que sont la bonne gouvernance politique et économique, la promotion du développement démocratique, les droits de l'homme et la sécurité humaine, la primauté du droit, l'aide à apporter aux États délinquants ou en voie de le devenir et les dispositions à prendre pour parer aux menaces pesant sur la sécurité internationale. Dans une large mesure, ces aspects de la politique internationale du Canada vont de pair avec la plupart des grands défis auxquels l'Afrique fait face.

Deux intérêts canadiens sous-tendent ces objectifs de la politique internationale. Tout d'abord ces objectifs correspondent à des valeurs canadiennes fondamentales. Nous avons à cet égard la capacité et la détermination pour aider les plus défavorisés. Ces objectifs ont également un aspect plus négatif, celui des coûts. L'absence de progrès dans la réponse au défi africain entraînera d'autres dommages considérables au tissu social et économique déjà très affaibli de la société africaine. La communauté internationale, dont le Canada, en payera le prix.

[Traduction]

Les problèmes complexes et interreliés de l'Afrique ne seront réglés que grâce à des approches pluridisciplinaires faisant intervenir tous les éléments du gouvernement canadien. Tous les ministères collaborent étroitement au dossier africain afin d'assurer une intervention cohérente et efficace. Cette approche pangouvernementale s'applique aussi de façon plus large : nous avons besoin de l'appui et de la participation des Canadiens, des ONG, des entreprises et d'autres associations, ainsi que du reste de la communauté internationale. Enfin et surtout, il faut que les Africains eux-mêmes, particulièrement au niveau de la société civile et de toutes ces institutions, participent.

You had the opportunity yesterday to engage in a discussion with the Executive Secretary of the United Nations Economic Commission for Africa, Mr. Amoako, who represents an institution that is engaged in the development of Africa as a response to NEPAD.

I would like to repeat that it is important to strike a balance that is often missing in reviewing the state of Africa. To overlook progress is unbalanced and undermines progressive African leadership and the successful work of countless Africans and others. We must consolidate, build, and shine the spotlight on this recent progress, however, the progress achieved is not enough. Complacency must not be allowed to substitute for continued focussed attention.

For the 2005 Gleneagles summit Prime Minister Blair designated Africa as one of the two principal agenda items; the other is climate change. Canada agrees with the U.K. decision to keep an African focus for, in spite of the progress, there is clearly a need for more effort.

We have been talking throughout the hearings of the role of Canada. We will be working hard with the G8 and our African partners to further advance the G8 and the international agenda in support of NEPAD. We have been talking as well of the participation of Minister Goodale, and I understand that colleagues from the Department of Finance were here earlier this week.

[Translation]

In order to achieve our international policy objectives sound economic and political governance, the promotion of democratic development, human rights and safety, the rule of law, dealing with failed or failing states and threats to international security, are central to reversing Africa's marginalization from the world.

And on an equally important matter, it is absolutely essential that we tackle the challenges that Africa faces in order to meet our own international objectives, not only on the African continent, but globally. It is Africa, with its burgeoning population, that is home to the majority of the problems facing humanity today. Our success or our failure in Africa will, to a large extent, determine how successful or unsuccessful we are from a global perspective.

[English]

Ms. Nadia Kostiuik, Director General, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Africa and Middle East Branch, Canadian International Development Agency: It is a pleasure to be

Vous avez hier eu un échange avec le secrétaire général de la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique, M. Amoako, qui représente une institution engagée dans le développement de l'Afrique dans le cadre du NEPAD.

J'aimerais brièvement répéter ce qu'on nommait trop souvent de faire dans l'examen de la situation en Afrique. Oublier de tenir compte des progrès réalisés reviendrait à présenter une vision déformée de la réalité et à sous-estimer le mérite de dirigeants africains réformateurs et le travail fructueux d'innombrables Africains, entre autre. Nous devons nous attacher à encourager et mettre en vedette la poursuite de ce progrès récent. Toutefois, et en dépit du progrès réalisé, il faut faire davantage. On ne peut pas permettre la complaisance de nous détourner d'une action visée et constante.

Pour le sommet de Gleneagles en 2005, le premier ministre Blair a fait savoir que l'Afrique serait l'un des deux principaux sujets à l'ordre du jour, l'autre étant le changement climatique. Le Canada appuie fortement cette décision du Royaume-Uni de continuer de mettre l'Afrique au centre des préoccupations, car, en dépit des progrès réalisés, il est manifestement nécessaire d'accentuer les efforts en ce sens.

Nous parlons constamment du rôle du Canada. Le Canada collaborera activement avec les autres membres du G8 et ses partenaires africains pour amener le G8 et la communauté internationale à soutenir encore davantage le NEPAD. Nous avons aussi parlé de la participation du ministre Goodale et je crois que les collègues du ministère des Finances ont comparu devant vous cette semaine.

[Français]

Pour réaliser les objectifs de notre politique étrangère, la bonne gouvernance politique et économique, la promotion du développement démocratique, les droits de l'homme et la sécurité humaine, la primauté du droit, l'aide aux États délinquants ou en voie de le devenir et la prise de mesure pour parer aux menaces pesant sur la sécurité internationale constituent une approche essentielle si on veut inverser la marginalisation de l'Afrique par rapport au reste du monde.

Fait tout aussi important, il nous apparaît essentiel de relever les défis auxquels est confronté l'Afrique pour pouvoir atteindre nos objectifs internationaux, non seulement en Afrique mais aussi à l'échelle mondiale. C'est en Afrique, avec sa population en pleine expansion, que réside la majeure partie des problèmes qui confrontent l'humanité. Notre réussite ou notre échec en Afrique déterminera dans une large mesure notre réussite ou notre échec à l'échelle mondiale.

[Traduction]

Mme Nadia Kostiuik, directrice générale, Politiques, planification stratégique et services techniques, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient, Agence canadienne de développement

here with you again. I want to speak generally about how CIDA operates and how the broader instruments of Canadian development assistance work together with regard to Africa.

An easy starting point is funding. There have been budget increases to Africa. The 2003 and 2004 budgets increased the international assistance envelope by 8 per cent annually in support of the objective of doubling the assistance budget by 2010, with one-half or more of these increases earmarked for Africa. You have heard about Mr. Goodale's role. We have also had discussions about some of the trade measures that are being taken. You heard yesterday about debt relief. We have also mentioned HIV/AIDS as a global issue. We have made considerable progress in terms of investing in the fight against that scourge. Dr. Amoako mentioned last night the 3 by 5 initiative of the World Health Organization. CIDA committed, in May of 2004, to contribute \$100 million to that initiative, which, as you may recall, is aimed at getting 3 million people suffering from AIDS in developing countries into treatment by the end of 2005.

The international consensus around aid effectiveness principles indicates that aid must be targeted at very poor countries that are committed to their own development. We have a policy on strengthening aid effectiveness that we are implementing to intensify the geographic and sectoral concentration as well as working jointly with all development partners, and we are increasingly moving away from stand-alone projects toward joint programming. Part of this also involves more untying of our aid as it is delivered to Africa.

On page 2 of our presentation is a representation of the international assistance envelope that was created in February 1991. Just over 95 per cent of it is official development assistance as defined by the development assistance committee of the OECD. The other 3.5 per cent goes to countries in transition. That was a little pot established for the countries of Central and Eastern Europe. It counts as official assistance, not as official development assistance.

CIDA plays a coordinating role with regard to all partners in development assistance and is directly responsible for administering almost 85 per cent of the envelope. We work with a range of Canadian and international partners to deliver these cooperation programs. In Canada, as you probably know, our partners include private sector firms and voluntary sector organizations, including NGOs, unions, cooperatives, professional associations, and educational institutions, as well as federal government departments. Of those departments, Finance Canada and Foreign Affairs Canada are the key participants, as well as National Defence, Industry Canada, the Department of Justice, the RCMP, and the International Development Research Centre.

international : C'est avec plaisir que je vous retrouve pour parler en général de la façon dont l'ACDI fonctionne et des grands instruments d'assistance canadienne au développement qui entrent en jeu pour aider l'Afrique.

Je commencerai par les questions d'argent. Il y a eu un accroissement du budget consacré à l'Afrique. Les budgets de 2003 et 2004 ont accru de 8 p. 100 par an l'enveloppe de l'aide internationale du Canada, soutenant ainsi l'objectif du doublement, d'ici 2010, du budget d'aide, et l'Afrique profite au minimum de la moitié de ces augmentations. Vous avez entendu parler du rôle de M. Goodale. Vous avez eu aussi des discussions au sujet de certaines des mesures commerciales qui ont été prises. Vous avez entendu parler hier de l'allègement de la dette. Nous avons aussi mentionné le VIH-sida dans le contexte mondial. Nous avons réalisé des progrès considérables dans les investissements que nous faisons dans la lutte contre ce fléau. M. Amoako a signalé hier soir l'initiative 3 X 5 de l'Organisation mondiale de la santé. En mai 2004, l'ACDI s'est engagée à verser 100 millions de dollars à l'initiative qui, vous vous en souvenez sans doute, vise à assurer, d'ici à la fin de 2005, un traitement à trois millions de personnes souffrant du sida dans les pays en développement.

Selon le consensus international relatif aux principes d'efficacité, cette aide est la plus efficace quand elle vise des pays très pauvres qui se sont engagés à travailler à leur propre développement. Nous avons pour politique une aide internationale plus efficace et nos programmes intensifient leur concentration géographique et sectorielle et leurs efforts en vue de travailler conjointement avec tous les partenaires au développement, essentiellement au moyen d'approches-programmes. Cela entraîne aussi de délier le plus possible l'aide publique au développement en faveur de l'Afrique.

À la page 2 de notre texte, vous trouverez une image de l'enveloppe de l'aide internationale du Canada qui a été créée en février 1991. Un peu plus de 95 p. 100 de cette enveloppe est l'aide publique au développement telle que définie par le Comité d'assistance au développement de l'OCDE. Les 3,5 p. 100 restants sont affectés aux programmes des pays en transition. Il s'agit d'une petite réserve créée pour les pays d'Europe centrale et de l'Est. Cela compte comme aide publique mais non pas comme aide publique au développement.

L'ACDI est chargée de coordonner les efforts de tous les partenaires du programme d'APD et est directement responsable de l'administration de près de 85 p. 100 de l'enveloppe de l'aide internationale. Nous travaillons avec divers partenaires canadiens et internationaux pour administrer ces programmes de coopération. Au Canada, comme vous le savez probablement, nos partenaires comprennent des entreprises du secteur privé, des organismes du secteur bénévole, des organisations non gouvernementales notamment, des agences de coopération bénévoles, des coopératives, des syndicats, des associations professionnelles et des établissements d'enseignement ainsi que d'autres ministères fédéraux. Parmi nos partenaires fédéraux figurent d'abord le ministère des Finances et celui des Affaires étrangères, puis la Défense nationale, Industrie Canada, Justice Canada, la GRC et le Centre de recherches pour le développement international.

On page 3 you see the multi-faceted range of instruments that are at our disposal. These are all institutions funded by the Government of Canada. There is the multilateral branch and the institutions it supports. My colleague can answer specific questions on that if you wish. There are multilateral organizations including the World Bank, the IMF, the African Development Bank, and other UN agencies such as UNICEF that involve themselves in long-term development matters. There are also other agencies that focus more specifically on emergencies. We heard about many of those agencies when the tsunami occurred, although there are some, like UNICEF, that operate in both the short-term and the long-term.

There are also global funds that focus on specific issues and are more sectorally oriented, an example of which is the Global Environment Facility. There are also funds like the Global Fund to Fight AIDS, Tuberculosis and Malaria that focus on improving services available to people with those illnesses.

We also work with the Canadian partners, and I have already mentioned the types of organizations that this encompasses. There is also the bilateral program, where I work, which is mostly based on relations directly with partner African governments, to a lesser extent with African civil society, and increasingly with important regional organizations such as the African Union and other entities.

The bilateral program gives us the opportunity to build long-term relationships and to undertake initiatives that take more than two-to-five years; we are in for the long haul. That does not mean we keep on doing the same things or necessarily doing them in the same way, but the relationships tend to be longer.

You have heard over the past week or two about strengthening aid effectiveness and how important that is for the developing countries that are working on their own development and the Western partners who support them.

Key principles of strengthening aid effectiveness are, again, greater local ownership, improvement in donor coordination, establishment of stronger partnerships, uses of results-based approaches and, of course, greater policy coherence between industrialized countries, and we are very much working on that.

You heard yesterday about poverty reduction strategies and the opportunities that they present to take some of the funds that were freed up by debt relief to invest in poverty and other key areas. Yesterday, you also heard mention of the Stephanie Nolen article in *The Globe and Mail* that specifically focused on what a country is able to do in regard to education when that country has more domestic funds at its disposal.

Three central factors on the effective use of aid investments in focusing for results are good governance, building capacity, and working with civil society. I found the discussion yesterday interesting about the role of parliamentarians in that process. I

À la page 3, vous voyez les facettes multiples des instruments à notre disposition. Il s'agit dans tous les cas d'institutions financées par le gouvernement canadien. Nous avons la direction générale des programmes multilatéraux et les institutions qu'elle soutient. Si vous le souhaitez, mes collègues pourront répondre à des questions plus précises. Il y a les organisations multilatérales dont la Banque mondiale, le FMI, la Banque africaine de développement et d'autres organismes des Nations Unies tels que l'UNICEF qui s'intéressent aux questions de développement à long terme. Il y a aussi d'autres organismes qui se concentrent davantage sur les questions urgentes. Nous avons entendu parler de beaucoup de ces organismes au moment du tsunami bien qu'il y en ait certains, comme l'UNICEF, qui fonctionnent à la fois à court terme et à long terme.

Il y a aussi des fonds mondiaux qui se concentrent sur des questions particulières et sont plus sectorielles comme le Fonds mondial pour l'environnement. Il y a aussi des fonds comme le Fonds mondial de lutte contre le SIDA, la tuberculose et la Malaria qui se concentrent sur l'amélioration des services offerts aux gens victimes de ces maladies.

Nous collaborons aussi avec des partenaires canadiens et j'ai déjà indiqué le genre d'organismes dont il est question. Il y a en outre le programme bilatéral, où je travaille, qui repose surtout sur les relations directes que l'on peut avoir avec des gouvernements africains partenaires, et dans une moins grande mesure avec la société civile africaine mais de plus en plus avec des organisations régionales importantes telles que l'Union africaine et d'autres entités.

Le programme bilatéral nous donne la possibilité d'établir des relations à long terme et d'entreprendre des initiatives qui nécessitent plus de deux à cinq ans; nous sommes là pour rester. Cela ne veut pas dire que nous faisons toujours la même chose ni que nous procédons toujours de la même façon mais que les relations ont tendance à durer.

Vous avez entendu parler ces deux dernières semaines de la nécessité de renforcer l'efficacité de l'aide et de l'importance que cela a pour les pays en développement qui travaillent à leur propre développement et pour les partenaires occidentaux qui les aident.

Les principes clés de ce renforcement de l'aide sont, je répète, une prise en charge locale accrue, l'amélioration de la coordination des donateurs, l'établissement de partenariats plus solides, l'utilisation d'une approche axée sur les résultats et la réalisation d'une plus grande cohérence politique entre les pays industrialisés, ce à quoi nous travaillons beaucoup.

On vous a parlé hier des stratégies de réduction de la pauvreté et des possibilités que cela présente pour utiliser certains fonds libérés du fait de l'allègement de la dette pour investir dans la pauvreté et d'autres secteurs clés. Hier, on a également fait allusion à l'article de Stephanie Nolen dans le *Globe and Mail* qui portait spécifiquement sur ce que peut faire un pays en matière d'éducation quand ce pays dispose de plus de moyens.

Les trois facteurs déterminants pour l'utilisation efficace des investissements dans l'aide sont la bonne gouvernance, le renforcement des capacités, la participation de la société civile. J'ai été très intéressé par la discussion d'hier sur le rôle des

am not sure you regard yourselves as civil society, but you certainly speak on society's behalf. There has also been a transition toward the increased use of programs as a way of engaging in development based on the principles of coordinated support for locally owned programs of development. The responsibility for results is increasingly with the partner governments, and these modalities have the potential to significantly improve public sector management capacities, good governance and accountability. It is back to the notion of the country being in the driver's seat and having more responsibility for what happens.

I will describe the tailoring that takes place specific to country conditions. On page 6 you will see that we have six countries of concentration. There are also countries of regional significance such as the major African powers of South Africa and Nigeria.

If you are involved in Nigeria you are involved with one-quarter of Africa's total population. We have some long-standing development partners in Malawi, Zambia and Kenya. We have long been active there and been with them through both good and bad times. Then there are the crisis or fragile states, such as the Democratic Republic of the Congo, Sudan, and Sierra Leone.

Paul Hunt mentioned the Nile Basin Initiative and just what that means in terms of countries being able to work together to manage a precious resource that has very significant implications to all of them.

If we take West Africa and look at the evolution of our programming over time and place, there are three countries of concentration: Mali, Senegal, and Ghana. We have been working with them for a long time. I started as a planning officer on the Ghana program 20 years ago. Ghana's political situation is quite different from what it is now; they had a series of not very nice military coups. Instead of pulling out completely we focused our programming on the north of the country, which is the poorest part, and we focused on the provision of basic services, primarily water.

We stayed away from the government. The message was clear that we were not all that happy with the political situation, but there was the important aspect of not making the people suffer. There is that concept of double jeopardy; you are already in a bad situation and then someone makes it worse for you. We stayed put, but adjusted our programming. I am personally, and also as a Canadian, happy to see how Ghana has turned around. They have had a series of democratic transitions, and their economy is doing better. It really is a very positive story and it is one of the first countries to be going through the peer review mechanism, which is quite a rigorous exercise.

I have mentioned that Nigeria is huge, it is important and it has a one-quarter of sub-Saharan Africa's population. We have worked hard there on the eradication of polio. We are also working in the areas of environment and agriculture in strategic targeted programming that keeps us engaged and working with an important partner.

parlementaires dans ce processus. Je ne sais pas si vous vous considérez comme faisant partie de la société civile mais vous êtes certainement des porte-parole de la société. On a également constaté une transition vers une utilisation accrue de l'appui aux programmes mis sur pied par les pays récipiendaires eux-mêmes, en fonction du principe de l'appui coordonné. En attribuant la responsabilité d'obtenir des résultats aux gouvernements des pays, ces modalités pourraient sensiblement améliorer les capacités de gestion du secteur public, de bonne gouvernance et de responsabilisation. Cela nous ramène à la notion de donner au pays lui-même la responsabilité de diriger ses affaires.

Je vais maintenant vous parler de l'ajustement des programmes en fonction des conditions des pays. À la page 7, vous verrez que nous avons six pays de concentration. Il y a aussi des pays d'importance régionale tels que les grandes puissances africaines d'Afrique du Sud et du Nigeria.

Quand on s'intéresse au Nigeria, on s'intéresse à un quart de la population totale de l'Afrique. Nous avons des partenaires au développement de longue date au Malawi, en Zambie et au Kenya. Nous sommes actifs là-bas depuis longtemps et avons été là pour le meilleur et pour le pire. Et puis il y a les États en crise, les États fragiles tels que la République démocratique du Congo, le Soudan et le Sierra Leone.

Paul Hunt a mentionné l'initiative du bassin du Nil et ce que cela signifie pour ces pays qui ont ainsi la possibilité de coopérer à la gestion d'une ressource précieuse qui a des implications très importantes pour tous.

Si nous considérons l'Afrique occidentale et l'évolution de nos programmes dans le temps et dans l'espace, nous avons trois pays de concentration : le Mali, le Sénégal et le Ghana. Nous travaillons avec eux depuis longtemps. J'ai commencé comme agent de planification au programme du Ghana il y a 20 ans. La situation politique au Ghana était tout à fait différente de ce qu'elle est aujourd'hui; ce pays a connu une série de coups d'État militaires peu glorieux. Plutôt que de nous retirer complètement, nous avons concentré notre programmation sur le nord du pays, la région la plus pauvre et sur les services essentiels tels que l'eau.

Nous avons évité le gouvernement. Nous avons dit très clairement que nous n'étions pas tellement satisfaits de la situation politique mais que nous tenions à ce que le peuple ne souffre pas plus qu'il ne fallait. C'est le concept de la double pénalisation; on se trouve déjà dans une situation difficile et quelqu'un vient encore empirer les choses. Nous sommes restés mais avons adapté nos programmes. Personnellement, et à titre de Canadienne, je suis satisfaite de voir la tournure qu'a pris le Ghana. Ce pays a connu une série de transitions démocratiques et son économie va mieux. C'est une évolution réellement positive et c'est un des premiers pays à se soumettre au mécanisme de l'examen par les pairs, qui est un exercice assez rigoureux.

J'ai insisté sur l'immensité du Nigeria, c'est un pays important qui abrite un quart de la population africaine subsaharienne. Nous avons travaillé là à l'élimination de la polio. Nous travaillons également dans les secteurs de l'environnement et de l'agriculture par une programmation stratégique qui nous permet de collaborer avec un partenaire important.

There are smaller programs in Burkina Faso. It has been a Canadian partner for a long time, and is committed to poverty reduction and doing its best to make progress and is working well with donors. In Burkina Faso we are focused on basic education and the development of local economies.

Then there are the fragile states. Sierra Leone was a country that, as the chair mentioned last week, was doing well for a while and certainly went through a very rough time. We have the capacity in that instance to provide some emergency assistance, when we can, and make sure they get food aid and other basic assistance. Then, as you also heard from our colleagues from DND, there was an opportunity to try to help with some of the longer-term security issues and Canada did that as well.

This graphic and the next one show that there was a commitment made in 2000 to invest in social development priorities, basic human needs, child protection, HIV/AIDS, basic education, and health and nutrition. We were able, with increases to the budget and also targeting priorities, to surpass the targets that we set for ourselves. We are very pleased that we were able to do that, but there is a great deal more to do. Those disbursements were 35 per cent of our budget in 2000-01, and went up to 51 per cent and we expect to be roughly in that area. We have listed some of the tangible results that have come out as a result of that increase.

I mentioned last week Mozambique education and how the statistics had improved on school enrolment. One thing I did not mention then, because we were not talking too specifically, was the fact that Canada is actually providing textbooks for Mozambique's very successful primary school program. One of the things that is really neat about that textbook program is that we are building in gender and HIV issues into the curriculum. Not only is it good in terms of educating these kids, but we are also helping them to be able to deal with challenges that are very fundamental to their future well-being as they grow up.

There are some priorities that are not necessarily socially oriented. I think pretty well all of us in the room would have some recollection of the Ethiopian famine of 1984 and how Canadians mobilized in response to that crisis. There was another famine in 2003, which was almost as severe. The good news is that the Ethiopian government was much better equipped to deal with the famine on its own, and also the broad international community was better prepared to coordinate and to make things happen.

While some people died, there were many less deaths than in 1984. Is that a success? I wish the famines did not happen at all but given Ethiopia's geography and a number of other facts that make it drought prone and therefore famine prone, at least we did learn that we are better equipped to deal with such disasters that do happen quite regularly. I have given you some examples that I hope you will take the time to read.

The issues ahead are mutual partnership and moving forward. As Ms. Bourcier has said, the challenges are huge and they do affect us all. We cannot just say it is over there and not worry

Il y a des programmes moins importants au Burkina Faso. Ce pays est partenaire du Canada depuis longtemps et s'est engagé à réduire la pauvreté et à faire de son mieux pour progresser et collaborer avec les donateurs. Nous concentrons notre attention sur l'éducation de base et le développement d'économies locales.

Restent les États fragiles. Le Sierra Leone est un pays qui, comme le disait le président la semaine dernière, s'en tirait bien pendant un certain temps et a connu une période extrêmement difficile. Nous avons la possibilité dans un tel cas d'apporter des secours d'urgence, si possible, et de nous assurer que ce pays reçoit de l'aide alimentaire et que l'on répond à d'autres besoins essentiels. Puis, comme vous l'ont dit nos collègues de la Défense, nous avons également eu l'occasion d'essayer d'aider à régler certains problèmes de sécurité à long terme.

Ce graphique et le suivant montrent qu'en 2000, le Canada s'est engagé à investir dans les priorités de développement social, les besoins humains élémentaires, la protection de l'enfance, le VIH-sida, l'éducation de base, la santé et la nutrition. Nous avons réussi avec les hausses de budget et en ciblant nos priorités, à surpasser les objectifs que nous nous étions fixés. Nous sommes très satisfaits de ce résultat mais il reste beaucoup à faire. Ces dépenses représentaient 35 p. 100 de notre budget en 2000-2001, et sont passées à 51 p. 100, ce que nous croyons être encore le cas. Nous avons indiqué certains des résultats tangibles de cette augmentation.

Je parlais la semaine dernière de l'éducation au Mozambique et de l'amélioration des taux de scolarisation. Une chose que j'ai omise, parce que nous n'en parlions pas spécifiquement, c'est le fait que le Canada fournit en fait des manuels scolaires pour un excellent programme d'école primaire au Mozambique. Une des choses qui est vraiment impressionnante à propos de ce programme de manuels scolaires est que nous insérons dans le programme les questions d'égalité entre les sexes et de VIH. Non seulement c'est utile pour l'éducation de ces enfants mais nous les aidons aussi à faire face à des défis tout à fait fondamentaux pour leur bien-être futur.

Il y a des priorités qui ne sont pas nécessairement sociales. Nous nous souvenons probablement tous de la famine de 1984 en Éthiopie et de la façon dont les Canadiens s'étaient mobilisés à ce sujet. Il y a eu une autre famine en 2003, presque aussi grave. La bonne nouvelle, c'est que le gouvernement éthiopien était beaucoup mieux préparé à faire face à cette famine lui-même et que la communauté internationale était également mieux préparée à coordonner les efforts.

Certains sont morts, certes, mais beaucoup moins qu'en 1984. Est-ce un succès? J'aimerais qu'il n'y ait jamais de famines mais étant donné la géographie de l'Éthiopie et un certain nombre d'autres réalités qui accroissent les risques de sécheresse et donc de famine, nous avons constaté que nous sommes mieux équipés pour faire face à de telles catastrophes qui se produisent assez régulièrement. Je vous ai donné quelques exemples que j'espère vous prendrez le temps de lire.

Pour l'avenir, il nous faut insister sur les partenariats et ce qu'il reste à faire. Comme l'a dit Mme Bourcier, les défis sont énormes et nous touchent tous. Nous ne pouvons pas dire que c'est loin et

about it. The first time I spoke here, I remarked that a lot of this sounds very bureaucratic, but it actually does make a difference in terms of the effectiveness of the delivery of development assistance.

This is an important year for Africa with the G8 summit, and with the high-level forum that will be looking at aid effectiveness. The spotlight will be on all of us in September when we look at what the accomplishments have been in the first five years of working toward the millennium development goals. We have a lot to do.

Mr. Andrew Rasiulis, Director, Military Training Assistance Program, National Defence: Honourable senators, it is a great pleasure for me to appear before you to brief you on MTAP, the Military Training Assistance Program, and its specific mission in Africa.

MTAP is Canada's primary tool for defence diplomacy and it is designed to enhance Canada's security. Through MTAP Canada has provided various developing, non-NATO countries with military training since the early 1960s.

With 65 member countries, MTAP has enabled Canada to establish a presence in Africa, the Caribbean, the Middle East, Southwest Asia, and Central and Eastern Europe. With a \$12-million budget, the program's objectives are to promote Canadian foreign and defence policy interests; target assistance to achieve influence in areas of strategic interest to Canada; raise Canada's international independent national profile as a valuable player in the international arena; promote Canadian bilateral defence relations; promote democratic principles, the rule of law, the protection of human rights and international stability; build peace support operations capacity amongst Canada's peacekeeping partners; and contribute to the global war against terrorism through selective assistance.

To achieve these objectives, the MTAP relies on three main pillars: language training; staff training and professional development; and peace support training.

The MTAP is a strategic instrument of policy and must be responsive to political direction. In order to remain effective the program must also have stability; hence, a three-year planning cycle has been introduced to facilitate these objectives. When extraordinary strategic situations arise, MTAP has the flexibility to meet these requirements with supplemental special projects, as we have seen before this in Afghanistan and in the Balkans.

In facilitating bilateral defence relations, MTAP is often the first or only formal contact that the Department of National Defence has in many developing countries around the world. Specifically relating MTAP in its mission to Africa, 19 African

que cela ne nous regarde pas. La première fois que j'ai pris la parole devant vous, j'ai dit qu'il y a des tas de choses qui peuvent sembler très bureaucratiques mais qui, en fait, sont très importantes pour l'efficacité de l'aide au développement.

C'est une année importante pour l'Afrique du fait du sommet du G8 et du forum de haut niveau sur l'efficacité de l'aide. En septembre, nous serons sous les feux de la rampe lorsque l'on examinera les réalisations des cinq premières années pour réaliser les objectifs de développement du millénaire. Nous avons beaucoup à faire.

M. Andrew Rasiulis, directeur, Programme d'aide à la formation militaire, Défense nationale : Honorables sénateurs, c'est avec grand plaisir que je comparais devant vous pour vous parler du Programme d'aide à l'instruction militaire (PAIM) et de sa mission spécifique en Afrique.

Le PAIM est le principal instrument de diplomatie du Canada en matière de défense et il est conçu pour renforcer la sécurité du Canada. Depuis le début des années 60, grâce au PAIM, le Canada offre une instruction militaire à des ressortissants de divers pays en voie de développement, qui ne font pas partie de l'OTAN.

Avec 65 pays membres, le PAIM a permis au Canada d'être présent en Afrique, dans les Antilles, au Moyen-Orient, en Asie du Sud-Ouest et en Europe centrale et orientale. Le programme a un budget de 12 millions de dollars et ses objectifs sont d'appuyer la politique étrangère et de défense du Canada; d'offrir une aide ciblée afin de permettre au Canada d'exercer une influence dans les zones qui présentent un intérêt stratégique; de mettre en évidence le rôle important que le Canada joue, en toute indépendance, sur la scène internationale; de promouvoir les relations bilatérales du Canada en matière de défense; de promouvoir la démocratie, la primauté du droit, les droits de la personne et la stabilité internationale; de renforcer la capacité des partenaires du Canada à mener des opérations de maintien de la paix; de contribuer à la guerre mondiale contre le terrorisme en offrant une aide sélective.

Pour atteindre ces objectifs, le PAIM s'appuie sur trois piliers : la formation linguistique; les cours d'état-major et de perfectionnement professionnel, et l'entraînement au maintien de la paix.

Le PAIM est un instrument de politique stratégique et, par conséquent, il doit évoluer en fonction de l'orientation politique du Canada. Cependant, pour demeurer efficace, le programme doit également avoir une certaine stabilité. C'est pourquoi un cycle de planification de trois ans a été adopté pour permettre au programme d'atteindre ces objectifs. Néanmoins, face à une situation stratégique exceptionnelle, le PAIM est suffisamment flexible pour répondre aux besoins grâce à des projets spéciaux, comme nous l'avons vu en Afghanistan et dans les Balkans.

Le PAIM facilite les relations bilatérales en matière de défense. Il est souvent le premier et même le seul contact officiel que le ministère de la Défense nationale entretient avec de nombreuses régions en voie de développement. Plus précisément, pour ce qui

countries are currently members of MTAP. In the current fiscal year, MTAP is forecast to spend an estimated \$1.2 million, or approximately 10 per cent of its budget, on training Africans.

In line with G8 initiatives, MTAP is working to build indigenous peace support capacity within Africa through its train the trainer plan. This directly supports the G8 plan to build up a substantial African peacekeeping capacity.

The train-the-trainer concept seeks to provide training and expertise to Africans in order to effectively equip them to assume a role in training their own forces with the knowledge they have acquired from their MTAP training. The MTAP toolbox offers staff training, peace support training, language training and other special projects to further this goal.

The MTAP toolbox, I might add, is uniquely Canadian. As a bilingual country, Canada is well positioned to provide both French- and English-language training to countries for interoperability among African countries. We have South Africans at St. Jean who are learning how to speak French so they can participate in peace operations in francophone West Africa. We have the capability to train francophone countries to operate in anglophone Africa. The Canadian cultural context is actually applicable in Africa, and we make good use of that through our program.

In line with Canada's multicultural values, MTAP works with Africans in-theatre to build indigenous peace support capacity. Some examples include a United Nations logistics course at the Karen peacekeeping training centre in Kenya; special projects such as training of South African chaplains to build their own chaplain school for their region of Africa to participate in peace operations; and a UN military observer course at the peacekeeping school in Mali.

As for the way ahead, while MTAP has a long-standing presence in Africa, it is looking to significantly expand this presence in the region under the auspices of the G8 action plan. DND is developing options for a supplementary train-the-trainer package that could more than double the training available to African militaries. Equipped with the tools of staff, peace support and language training, an enhanced MTAP will exponentially raise Canada's contribution to peace support capacity in Africa.

MTAP is a modest program with a broad, strategic Canadian international impact.

[Translation]

Senator Prud'homme: I will be uncharacteristically brief. First, I would like to state that I am indeed happy that the two bills that divided the Department of Foreign Affairs were defeated.

est du PAIM en Afrique, 19 pays africains sont membres du PAIM. Au cours de la présente année financière, le PAIM consacrera 1,2 million de dollars, soit environ 10 p. 100 de son budget, à la formation d'Africains.

Conformément aux initiatives du Canada et du G8, le PAIM s'efforce de développer des capacités de maintien de la paix en Afrique, grâce à son programme de « formation des formateurs ». Le PAIM appuie directement le plan du G8 qui vise à développer une capacité de maintien de la paix substantielle en Afrique.

Le concept de « formation des formateurs » vise à amener les Africains à jouer un rôle dans la formation de leurs propres forces armées, grâce aux connaissances et aux compétences acquises dans le cadre du PAIM. Le PAIM offre des cours d'état-major, un entraînement au maintien de la paix, une formation linguistique et des projets spéciaux qui appuient cet objectif.

J'ajouterais que le PAIM est spécifiquement canadien. En tant que pays bilingue, le Canada est bien placé pour fournir une formation linguistique en anglais et en français, de façon à améliorer l'interopérabilité entre les pays africains. Par exemple, des ressortissants de l'Afrique du Sud suivent actuellement des cours de français à la BFC Saint-Jean. Cette formation leur permettra de participer aux opérations de maintien de la paix dans les régions francophones de l'Afrique occidentale. Le contexte culturel canadien est en fait applicable en Afrique et nous nous en servons bien dans tout notre programme.

Conformément aux valeurs multiculturelles du Canada, le PAIM travaille avec les Africains sur place, pour les aider à développer leurs propres capacités de maintien de la paix. Mentionnons par exemple le cours de logistique de l'ONU offert par le Centre de formation au maintien de la paix de Karen, au Kenya; les projets spéciaux comme la formation des aumôniers sud-africains pour qu'ils puissent participer aux opérations de la paix et le cours d'observateur militaire de l'ONU qui sera offert à l'école de maintien de la paix de Koulikouro, au Mali.

Quant à la voie à suivre, le PAIM est présent depuis longtemps en Afrique et il a l'intention d'accroître considérablement sa présence dans la région, conformément au plan d'action du G8 pour l'Afrique. Le MDN est en train d'élaborer des options pour un nouveau programme de « formation des formateurs » qui pourrait multiplier par deux, au bas mot, le nombre de cours offerts aux militaires africains. Grâce à ces cours d'état-major, à son entraînement au maintien de la paix et à sa formation linguistique, le PAIM amélioré permettra au Canada d'augmenter exponentiellement sa contribution au développement des capacités de maintien de la paix en Afrique.

Le PAIM est un programme modeste dont l'impact stratégique est considérable à l'échelle internationale.

[Français]

Le sénateur Prud'homme : Contrairement à mon habitude, je serai très bref. J'aimerais d'abord affirmer que je suis heureux de la défaite de deux projets de loi qui divisaient le ministère des Affaires étrangères.

These matters were debated last night in the House of Commons, and again today in the Senate, and such debates shall continue. I would hope that the record will bear witness to my enthusiasm. I see you together and I hope that you remain so. I do not like this divisiveness which only serves to complicate the task incumbent upon the department, a task currently carried out with such gusto.

From what I understand, the Department of Foreign Affairs has a very broad mandate that also includes the Maghreb. Is there anything that you would like to add in particular about this part of Africa that is not included in the documents?

The Chairman: We will now hear from Mr. Sébastien Carrière, Political Affairs Desk Officer for Algeria, Libya and Morocco. I am sure you have the pertinent documents, Senator Prud'homme.

Senator Prud'homme: I will hear from Mr. Carrière later but I would once again like to say how happy I am to again have the opportunity to see the people that are working to ensure that the department remains united. I understand that you are not in a position to comment; this is unfortunate, but that is life.

The Chairman: Was is your question, Senator Prud'homme?

Senator Prud'homme: Could you describe the part of your mandate — which we know is very broad — relating to the Maghreb?

The Chairman: To whom is the question directed?

Senator Prud'homme: The question is, of course, directed to Mr. Carrière.

Mr. Sébastien Carrière, Desk Officer, Political Affairs (Algeria, Libya, Morocco), Maghreb and Arabian Peninsula Division, Foreign Affairs Canada: At the Department of Foreign Affairs, for strictly operational reasons, the Maghreb is part of the North Africa and Middle East Bureau, as distinct from the sub-Saharan Africa Bureau.

It goes without saying that a thorough study of Canada-Africa relations would not be complete without a Maghreb component. For the benefit of the committee, I will provide a general context which will illustrate how we perceive our relations with the Maghreb.

Due to its geostrategic position, the Maghreb is perceived as a crossroads of civilizations. Located on the very fringes of the Arab-Muslim world, the Maghreb plays a bridging role between Europe, with which its economic ties are growing, and sub-Saharan Africa, with which some Maghrebian countries have developed cooperative programs.

The Maghreb's demographic weight makes it a totally necessary partner for Canada. Canada's relations with Maghrebian countries have spanned more than four decades. Initially, relations were primarily based on cooperation. According to our colleagues from CIDA, hundreds of millions

Il y a eu des débats hier soir à la Chambre des Communes, il y en a eu aujourd'hui au Sénat, et ces débats vont se poursuivre. J'aimerais que le compte rendu reflète mon enthousiasme. Je vous vois ensemble et je veux que vous demeuriez ensemble. Je n'aime pas cette division qui ne peut que compliquer la tâche que le ministère accomplit avec brio.

Si j'ai bien compris, le mandat très large du ministère des Affaires étrangères inclut aussi l'Afrique du Nord. Y a-t-il quelque chose de particulier que vous aimeriez ajouter concernant cette partie de l'Afrique que je ne retrouve pas dans mes documents?

Le président : Nous allons entendre M. Sébastien Carrière, chef de pupitre des affaires politiques pour l'Algérie, la Libye et le Maroc. Vous avez certainement ces documents en main, sénateur Prud'homme.

Le sénateur Prud'homme : J'entendrai M. Carrière tout à l'heure, mais je vais manifester à nouveau ma joie de revoir ceux qui assurent l'unité du ministère. Je sais, vous ne pouvez pas commenter, c'est malheureux, mais les choses sont ainsi faites.

Le président : Quelle est votre question, sénateur Prud'homme?

Le sénateur Prud'homme : Quel est le volet de votre mandat — que vous connaissez et qui est très large — concernant l'Afrique du Nord?

Le président : À qui s'adresse la question?

Le sénateur Prud'homme : La question s'adresse bien sûr à M. Carrière.

M. Sébastien Carrière, chargé de dossiers, Affaires politiques (Algérie, Libye, Maroc), Direction du Maghreb et de la Péninsule arabe, Affaires étrangères Canada : Au ministère des Affaires étrangères, pour des raisons strictement opérationnelles, l'Afrique du Nord fait partie de la Direction générale de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, distincte de la Direction générale de l'Afrique subsaharienne.

Il va sans dire qu'une étude approfondie des relations du Canada avec l'Afrique ne serait pas complète sans qu'il y ait un volet sur l'Afrique du Nord. Pour le bénéfice du comité, je dresserai un portrait général qui illustre notre façon de percevoir les relations avec le Maghreb.

De par sa position géostratégique, l'Afrique du Nord est perçue comme étant un carrefour des civilisations. Située aux confins du monde arabo-musulman, elle joue un rôle de pont entre l'Europe, avec laquelle l'association économique va en grandissant, et l'Afrique subsaharienne, avec laquelle certains pays d'Afrique du Nord ont développé des programmes de coopération.

Le poids démographique de l'Afrique du Nord en fait un partenaire incontournable pour le Canada. Les relations du Canada avec les pays d'Afrique du Nord durent depuis plus de 40 ans. Au début, les relations étaient surtout fondées sur la coopération. Selon nos collègues de l'ACDI, les programmes de

of dollars have been spent since the sixties under the aegis of the cooperative programs in Algeria and Morocco. Today, relations are more trade-based.

Maghrebian countries are on their way up. They are becoming favoured Canadian trade partners. For example, Algeria is Canada's foremost trading partner in the whole Africa and Middle East region. Morocco, Libya and Tunisia are amongst Canada's top seven trading partners.

In the Maghreb, there are also a number of important political partners, especially in the United Nations and the francophonie. Currently, three of the five Maghrebian countries are part of the francophonie and a fourth should soon join their ranks. Let us talk about the human side of these trade relations. In Canada, it is estimated that the Maghrebian community is 100,000 strong. Most of these immigrants live in Quebec; however, there are some to be found throughout the entire country.

The Maghreb has also developed academic relations with Canada. About 3,000 Maghrebian students go to Canadian universities each year, including 300 to 600 new students and 300 to 600 graduating students.

This illustrates the fairly broad scope of our relations with the Maghreb. Should you have any specific questions, I would be pleased to answer them.

Senator Prud'homme: If we were to review our very broad mandate, would breaking it up into major components, including the Maghreb and West Africa, seem logical to you? Or perhaps at the end of our mandate, which will last at least a year, we will be able to draw conclusions, as best we can, about the regions, the one you oversee, among others. I am trying to fit your region with the rest of our mandate, which is Africa, and the two seem to fit together nicely.

Mr. Carrière: I do not want to define the committee's mandate. You can carry out your mandate, which focuses mainly on sub-Saharan Africa, bearing in mind that the Maghreb has a role to play. However, I will not venture to say whether or not your mandate should be broadened.

[English]

Senator Corbin: On a point of order, are we going to continually question the mandate of this committee? I thought we had settled that once and for all and people are forever questioning our decision and our mandate. Let us get on with it.

The Chairman: We will not change the mandate.

Senator Corbin: I am getting sick and tired of these comments.

The Chairman: Senator Corbin is correct, we have a mandate. We are sticking to the mandate. As I said to you Senator Prud'homme, we do have someone here from the department on Northern Africa.

coopération en Algérie et au Maroc ont dépensé des centaines de millions de dollars depuis les années 60. Aujourd'hui, les relations sont un peu plus axées vers le commerce.

Les pays d'Afrique du Nord sont en voie de graduation. Ils deviennent donc les partenaires commerciaux privilégiés du Canada. Par exemple, l'Algérie est le premier partenaire commercial du Canada dans toute la zone Afrique et Moyen-Orient. Suivent le Maroc, la Libye et la Tunisie, au rang des sept premiers partenaires commerciaux du Canada.

Au Maghreb, on retrouve également des partenaires politiques importants, notamment au sein des Nations Unies et de la Francophonie. Actuellement, trois des cinq pays maghrébins font partie de la Francophonie et un autre s'en approche de plus en plus. Mentionnons l'aspect humain de ces relations commerciales. Au Canada, on estime la communauté maghrébine à plus de 100 000 individus qui se trouvent principalement au Québec, bien qu'il y en ait un peu partout ailleurs au pays.

L'Afrique du Nord a également développé des relations académiques avec le Canada. Environ 3 000 étudiants maghrébins circulent chaque année dans les universités canadiennes, à raison de 300 à 600 nouveaux et de 300 à 600 qui graduent.

Tout cela vous illustre l'éventail assez large de nos relations avec l'Afrique du Nord. Si vous avez des questions spécifiques, je pourrais y répondre volontiers.

Le sénateur Prud'homme : Si nous avons à réviser notre mandat qui est très large, est-ce que cela vous apparaîtrait logique d'y aller par grandes sections, dont le Maghreb et ensuite l'Afrique de l'Ouest, ou si on peut réussir à la fin de notre mandat, qui va durer au moins un an, tirer le mieux que l'on peut des conclusions pour les régions, c'est-à-dire la vôtre et ceux et celles qui s'occupent de cette région. J'essaie d'intégrer votre région avec le reste de notre mandat qui est l'Afrique et cela se sépare très bien.

M. Carrière : Je ne veux pas définir le mandat du comité. Vous pouvez accomplir votre mandat, qui porte principalement sur l'Afrique subsaharienne, en gardant en tête que le Maghreb a un rôle à jouer dans cela. À savoir s'il faut élargir le mandat ou non, je ne me permettrai pas de commentaire à ce sujet.

[Traduction]

Le sénateur Corbin : J'invoque le Règlement, allons-nous continuer indéfiniment à contester le mandat de ce comité? Je croyais que nous avions réglé les choses une fois pour toutes et il semble que l'on revienne toujours là-dessus. Continuons donc!

Le président : Nous ne changerons pas le mandat.

Le sénateur Corbin : Je commence à en avoir par-dessus la tête de ce genre de commentaires.

Le président : Le sénateur Corbin a raison, nous avons un mandat. Nous nous en tenons à ce mandat. Comme je vous l'ai dit, sénateur Prud'homme, nous avons quelqu'un ici du ministère à propos de l'Afrique du Nord.

[Translation]

I know the Maghreb well, as you are well aware, I lived there. I spent three summers in the Sahara. I know the changes that have occurred between the Maghreb and sub-Saharan Africa. We have a mandate from the Senate.

[English]

Senator Di Nino: I wonder if any one of our panel saw the CBC program last night on refugees in the Sudan. Ms. Kostiuk is nodding.

Ms. Kostiuk: I saw some of it; I am not sure that I saw all of it.

Senator Di Nino: I bring up the program because we are talking about one area, one experience, one camp. The experience of watching the show left me quite discouraged. It was a pretty strong condemnation of that particular camp.

The Chairman: Where was the camp?

Senator Di Nino: The camp is in Chad and the program was about Sudanese refugees. It was a documentary with a gentleman filming the experience of a family that was looking for refuge. The program followed these people from their home and documented their experiences to the camp and during their stay at the camp. I thought it was a strong condemnation of how that camp was run.

This is a UN-run camp. Are we made aware of the problems that exist in these camps, and do we do anything with the information that we do or do not receive concerning the way in which they are run?

Mr. Mario Renaud, Director General, Policy, Planning and Management, Multilateral Programs Branch, Canadian International Level, Canadian International Development Agency: Thank you very much for your question.

Unfortunately, I did not watch the program on CBC, but I did hear about it. At the end of the program Mr. Mansbridge said that the family was all right; they had moved to a proper camp and they had all the proper identification to leave the Darfur area to get into Eastern Chad.

In Chad, the camps are under the mandate of the UNHCR, United Nations High Commissioner for Refugees. The UNHCR is professionally recognized all over the world. It is an organization of the UN family that deals with refugees that are living in camps. Dealing with the camps and the refugees is not always easy; often we have to deal with very tense political situations. UNHCR is a very good partner that Canada supports year after year.

Senator Di Nino: I support the UNHCR, and I support CIDA. I am not questioning that, my question relates to what we do when we discover these problems. We are talking about families that had not been fed for weeks; people were starving to death. People were dying. The program gave us the statistics of the death toll last week and of the number of children that are starving to death right now.

[Français]

Je connais bien l'Afrique du Nord, vous le savez très bien, j'ai vécu là-bas. J'ai passé trois étés au Sahara. Je connais les changements entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire. Nous avons un mandat du Sénat.

[Traduction]

Le sénateur Di Nino : Je me demande si quelqu'un parmi nos témoins a vu l'émission de la chaîne anglaise de Radio-Canada hier soir sur les réfugiés au Soudan. Mme Kostiuk semble l'avoir vue.

Mme Kostiuk : J'en ai vu une partie; je ne suis pas sûre d'avoir tout vu.

Le sénateur Di Nino : J'en parle parce que nous parlons d'une région, d'une expérience, d'un camp. Après cette émission, je dois dire que j'étais assez découragé. C'était une condamnation assez sévère de ce camp particulier.

Le président : Où était ce camp?

Le sénateur Di Nino : Au Tchad et l'émission portait sur les réfugiés soudanais. C'était un documentaire avec un monsieur qui filmait l'expérience d'une famille qui cherchait refuge. On suivait ces gens partis de chez eux ou pour aller au camp et relatait leurs expériences en route et une fois arrivés au camp. J'ai trouvé que c'était très critique de la façon dont le camp était dirigé.

Il s'agit d'un camp de l'ONU. Savons-nous les problèmes qui existent dans ces camps et faisons-nous quoi que ce soit avec les renseignements que nous avons ou n'avons pas quant à la façon dont ils sont dirigés?

M. Mario Renaud, directeur général, Politiques, planification et gestion, Direction générale des programmes multilatéraux, Niveau international canadien, Agence canadienne de développement international : Merci beaucoup de cette question.

Malheureusement, je n'ai pas regardé l'émission mais j'en ai entendu parler. À la fin, M. Mansbridge a dit que la famille allait bien; qu'elle avait déménagé dans un camp convenable et avait tous les papiers nécessaires pour quitter la région de Darfour pour se rendre dans l'Est du Tchad.

Au Tchad, les camps relèvent du Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCNUR). Le commissariat est reconnu dans le monde entier. C'est un organe des Nations Unies qui s'occupe des réfugiés qui vivent dans les camps. Il n'est pas toujours facile de s'occuper de camps et de réfugiés; on fait parfois face à des situations politiques très tendues. Le commissariat est un excellent partenaire qui appuie continuellement le Canada.

Le sénateur Di Nino : J'appuie le HCNUR et l'ACDI. Le problème n'est pas là, ma question porte sur ce que nous faisons lorsque nous découvrons de tels problèmes. Il s'agit de familles qui n'avaient pas été nourries depuis des semaines; de gens qui mourraient de faim. Les gens mourraient. L'émission donnait des chiffres sur le nombre de morts la semaine dernière et le nombre d'enfants qui meurent de faim en ce moment.

I do not question the value of the work that they are doing. I think they are trying to do the best they can, but obviously, it is not good enough.

Since we are partners, to use your word, what do we do about it?

Mr. Renaud: The information gets to us eventually. I did not watch the show myself, but I know that my colleagues in the humanitarian assistance division are looking at this information. They have been in contact with UNHCR to learn more about the situation. It is not easy to be a refugee. There are tremendously difficult situations that people have to go through while they are in this unfortunate position. It is difficult in Sudan.

What can we do right now? The journalist that produced the documentary has done something about it by bringing this information into our homes. At least we know about it, and we will follow up with the organization.

Senator Di Nino: Time is going to be a problem.

Mr. Chairman, may I ask that we have an answer to the question that I have asked, particularly when we are dealing with a situation where we have to wait for a journalist to go there and spend literally weeks travelling with this family and be part of what I thought was a shameful, awful treatment of human beings. It touched me greatly.

I think we should get some answers from our folks, and I do not necessarily mean you, Mr. Renaud, but somebody that knows how we deal with an issue such as this. We cannot let those people go on in those conditions.

The Chairman: I suppose Senator Di Nino what you are asking of the staff and myself, is to find a response time.

Senator Di Nino: I am asking the witnesses, if this is their responsibility.

Ms. Kostiuk: The problem is multifaceted; the responses are multifaceted. What we saw last night was the very bottom, and where you find the worst effects of the system. This is where there is a political imperative to put pressure on governments to change the political situations so that the people do not have to leave their homes in the first place.

The UN system works, and that is one camp. I do not know how many camps there are in the world. I do not know how people keep on working in those camps never mind living and dying in those camps. It is a very difficult job. Eastern Chad is not a great place to be. It is better than Darfur, which tells you something, but it sure looked bleak and desolate.

We all fund the UN system. Could they use more money? Well, of course, they could, but they do the best they can with what they have. It is a multidimensional problem and there are different actors trying to get at the solutions, but when you see it live in front of you it is terrible.

We can get more information as to what is being done, but I do not think there is an easy answer.

Je sais très bien que le commissariat fait un travail énorme. Je sais qu'il essaie de faire au mieux mais, de toute évidence, cela ne suffit pas.

Comme nous sommes partenaires, comme vous le dites, que faisons-nous à ce sujet?

M. Renaud : Nous recevons finalement ces renseignements. Je n'ai pas regardé l'émission moi-même mais je sais que mes collègues de la division de l'assistance humanitaire examinent la question. Ils ont pris contact avec le HCNUR pour obtenir des détails. Être réfugié n'est pas facile. Il est des situations extrêmement difficiles pour ceux qui ont le malheur d'être réfugiés. C'est très dur au Soudan.

Que pouvons-nous faire dans l'immédiat? Le journaliste qui a réalisé le documentaire a fait quelque chose en communiquant ces informations à la population. Au moins nous sommes au courant, et nous allons faire un suivi auprès de l'organisation.

Le sénateur Di Nino : Il y a une question de temps.

Monsieur le président, puis-je demander que nous obtenions une réponse à la question que j'ai posée, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une situation où il a fallu attendre qu'un journaliste aille passer des semaines avec cette famille et constate ce qui me semble être une façon horrible et honteuse de traiter des êtres humains. Cela m'a beaucoup ému.

Je pense que nous devrions obtenir certaines réponses et pas forcément de vous, monsieur Renaud, mais de quelqu'un qui sait ce que l'on fait dans ce genre de cas. Nous ne pouvons pas laisser une telle situation se perpétuer.

Le président : Je suppose, sénateur Di Nino, que vous demandez au greffier et à moi-même de préciser quand nous pourrions obtenir une réponse.

Le sénateur Di Nino : Je demande aux témoins, du moins si cela relève de leur responsabilité.

Mme Kostiuk : C'est un problème à divers volets qui exige une réponse à plusieurs volets. Ce que nous avons vu hier soir était le pire, les pires effets du système. C'est là qu'il y a un impératif politique, qu'il faut faire pression sur le gouvernement pour qu'il change la situation politique et que les gens n'aient pas à quitter leur foyer.

Le système de l'ONU fonctionne et c'était là un camp en particulier. Je ne sais pas combien il y a de camps dans le monde. Je ne sais pas combien de gens continuent à travailler dans ces camps, à vivre et à mourir dans ces camps. C'est extrêmement difficile. L'est du Tchad n'est pas un endroit idéal. C'est mieux que Darfour, ce qui en dit déjà long, mais cela paraissait certainement très morne et désolé.

Nous finançons tous le système de l'ONU. Devrait-il y avoir plus d'argent? Évidemment, mais l'ONU fait ce qu'elle peut avec ce qu'elle a. C'est un problème multidimensionnel et il y a différents acteurs qui essaient de trouver des solutions, mais il est évident que quand on a cela sous les yeux, c'est horrible.

Nous pouvons obtenir davantage d'information sur ce qui se fait, mais je ne pense pas qu'il y ait une réponse simple.

Senator Di Nino: On a different subject, when the minister of CIDA was here, I asked what percentage of CIDA aid was tied and I think the response was that it is somewhere in the 60 per cent range. Can you confirm that figure?

Ms. Kostiuk: Mr. Chairman, I know it has gone down. It is now close to the OECD average. I know there is one issue where there is very little untying, that is food aid. That does get into an issue that is of interest to members of this committee to untie Canadian funds so that they can be used to buy food that has been heavily subsidized by some of our OECD member competitors. It becomes dicey. There is more tying of food aid, but certainly there has been a lot of untying that has happened over the last few years consistent with an OECD consensus on this subject.

Senator Di Nino: I will mention a few things from the Auditor General's report that I would like your thoughts on. The report refers to tied aid where conditional transfers, specific terms and conditions must be met. As I said, these are among the highest in the world and basically not an effective way of transferring funds.

It talks about the use of grants being increased 25-fold, which on the surface sounds like a good idea, but the report says these are non-audited, non-transparent and untraceable grants. It is untied aid but with no assurance that Canadian taxpayer dollars are used for legitimate and effective aid efforts.

Would you comment on the Auditor General's report?

Ms. Kostiuk: Not having had an opportunity to read it yet, I would say that, as we have been discussing over the last while, yes, the way in which Canadian programming with developing countries is evolving does mean that there is less tying and more grants. At the same time, those grants are based on rigorous analysis and strict financial controls, working in tandem with other donor countries. It is not like Canada is out there doing something alone. We are usually working with the British, the Netherlands and the Nordics. This is an evolution in how development assistance is working. I would be pleased to get you some further specific details, but that is about where I can go with it right now.

Senator Di Nino: I have one final comment. We have heard your expert witness a few times now. You are doing a very good job of trying to impart to us the knowledge that we need to go forth. I understand the situation is complex.

There is a serious accusation being made by the Auditor General about the funds, or at least part of the funds, that are being used. The Canadian taxpayers' money is used for aid. It would be appropriate, Mr. Chairman, if we could get an appropriate answer specifically on the accusations of the Auditor General in her last report.

Ms. Kostiuk: We will do that.

Le sénateur Di Nino : Pour passer à un autre sujet, lorsque la ministre responsable de l'ACDI était là, j'ai demandé quel pourcentage de l'aide de l'ACDI était lié et je crois qu'elle a répondu que c'était environ 60 p. 100. Pourriez-vous confirmer ce chiffre?

Mme Kostiuk : Monsieur le président, je sais que cela a diminué. Je crois que c'est maintenant plus près de la moyenne de l'OCDE. Je sais qu'il y a une chose pour laquelle on délie très peu l'aide et c'est l'aide alimentaire. C'est une question qui intéresse les membres du comité qui voudraient que l'aide canadienne soit déliée. Lorsqu'il s'agit d'acheter des aliments qui ont été lourdement subventionnés par certains de nos concurrents de l'OCDE, cela devient délicat. L'aide alimentaire est davantage liée que les autres formes d'aide mais on a beaucoup délié l'aide ces dernières années, conformément au consensus de l'OCDE en la matière.

Le sénateur Di Nino : Je vais citer un certain nombre de choses qui figurent dans le rapport de la vérificatrice générale, sur lesquelles j'aimerais que vous me donniez votre avis. Elle fait allusion à l'aide liée où les transferts sont conditionnels, et où il y a des conditions spécifiques à remplir. Je répète que nous avons le taux d'aide liée parmi les plus élevés du monde et que ce n'est pas forcément une façon efficace de transférer des fonds.

À propos des subventions qui ont été multipliées par 25, ce qui peut sembler une bonne idée, le rapport indique qu'elles ne sont ni vérifiées, ni transparentes ni retraçables. C'est de l'aide déliée mais sans assurance que l'argent du contribuable canadien est utilisé à des fins d'aide légitime et efficace.

Que pouvez-vous dire du rapport de la vérificatrice générale?

Mme Kostiuk : N'ayant pas encore eu l'occasion de le lire, je dirais que, comme nous en discutons depuis quelque temps, en effet, la façon dont les programmes canadiens d'aide aux pays en développement évoluent signifie qu'il y a moins d'aide liée et plus de subventions. Toutefois, ces subventions reposent sur une analyse rigoureuse des contrôles financiers stricts, en collaboration avec les autres pays donateurs. Ce n'est pas que le Canada fait cavalier seul. Nous travaillons habituellement avec les Britanniques, les Hollandais et les pays nordiques. C'est une évolution de l'aide au développement. Je pourrais vous donner d'autres précisions mais c'est tout ce que je puis probablement vous dire pour le moment.

Le sénateur Di Nino : J'aurais un dernier commentaire. Nous vous avons entendu maintenant plusieurs fois. Vous faites tout ce que vous pouvez pour essayer de nous faire prendre connaissance de ce que nous devons savoir pour progresser. Je comprends que la situation est complexe.

La vérificatrice générale porte une accusation sérieuse à propos des fonds, au moins d'une partie des fonds, qui sont utilisés. C'est le contribuable canadien qui paie l'aide. Il serait normal, monsieur le président, que nous puissions obtenir une réponse appropriée portant précisément sur les accusations de la vérificatrice générale dans son dernier rapport.

Mme Kostiuk : Nous vous la fournirons.

Senator Downe: My questions pertain to the presentation on the Military Training Assistance Program, which I found very helpful and very useful. I particularly appreciate the fact that you did not overstate what you are doing in Africa.

As I understand from your presentation, 10 per cent of your budget is directed toward Africa, and \$350,000 is actually spent in Africa. The balance of your \$1.2 million is spent in Canada training Africans.

Mr. Rasiulis: That is correct. That will shift in the next three-year cycle. We had been doing small training packages in Canada on peace support operations. We have received feedback from our attachés who administer our programs overseas for us through an annual evaluation process that we have and the overriding result was that we needed to actually bring the training to the Africans in Africa and build up the capacities of local training centres.

That figure that you see is good for this last fiscal year, but it will shift to a significant degree in the next fiscal year. I do not have the exact break down for you here today.

Senator Downe: Over the next five years the budget will increase for this program and more will be spent in Africa; is that correct?

Mr. Rasiulis: The current budget for MTAP will stay the same until perhaps February 28 when my ADM for policy has his hearing with the deputy minister and the chief of defence staff for his business plan.

In the business plan, we have put in a recommendation for an expanded MTAP. Within that recommendation, we have identified Africa and, to a lesser degree, Latin America as areas of expansion.

I think that Canada's G8 Africa initiative is very important, and we are working with colleagues in Foreign Affairs Canada and CIDA to determine what the Canadian envelope will be like and what share defence and MTAP will receive from it. That envelope itself will be completely dedicated to Africa.

Senator Downe: After the end of February, if I have this correct, you will have increased funding that you will be able to tell us about after the end of February.

Mr. Rasiulis: I hope so.

Senator Downe: Do see a larger percentage than 10?

Mr. Rasiulis: There will be an increase in either one of two ways.

Senator Downe: My last question pertains to the selection of the African countries that participate in this program. We have heard from other witnesses that there are countries that we favour because they are more transparent and open, and they meet certain criterion. I assume these are the same countries with which you participate; is that correct?

Le sénateur Downe : Mes questions portent sur l'exposé que l'on nous a fait sur le programme d'aide à la formation militaire que j'ai trouvé très intéressant et utile. J'ai particulièrement apprécié que vous n'exagériez pas ce que vous faites en Afrique.

Si j'ai bien compris, 10 p. 100 de votre budget va à l'Afrique où vous dépensez donc 350 000 \$. Le reste de votre budget de 1,2 million de dollars est dépensé au Canada pour former des Africains.

M. Rasiulis : C'est exact. Cela va changer dans le prochain cycle triennal. Nous avons de petits programmes de formation au Canada pour les opérations de maintien de la paix. Nos attachés qui administrent nos programmes à l'étranger, dans le contexte d'un processus d'évaluation annuel, nous ont dit qu'il nous fallait en fait amener cette formation aux Africains en Afrique et accroître les moyens des centres de formation locaux.

Le chiffre que vous voyez est bon pour ce dernier exercice financier mais il va considérablement changer pour le prochain exercice. Je n'ai pas la ventilation exacte à vous donner aujourd'hui.

Le sénateur Downe : Le budget de ce programme va augmenter au cours des cinq prochaines années et l'on dépensera davantage en Afrique, n'est-ce pas?

M. Rasiulis : Le budget actuel du PAIM restera le même jusqu'au 28 février, peut-être, lorsque mon SMA pour la politique s'entretiendra avec le sous-ministre et chef de l'État major au sujet de son plan d'entreprise.

Dans ce plan, nous avons une recommandation visant à accroître le PAIM. Dans cette recommandation, nous insistons sur l'Afrique et, dans une moindre mesure, sur l'Amérique latine.

Je pense que l'initiative du Canada et du G8 en Afrique est extrêmement importante et nous travaillons avec nos collègues d'Affaires étrangères Canada et de l'ACDI pour voir en quoi consistera l'enveloppe canadienne et quelle part la défense et le PAIM recevront. L'enveloppe en question sera entièrement consacrée à l'Afrique.

Le sénateur Downe : Après la fin février, si je ne m'abuse, vous disposerez de plus de fonds et vous pourrez alors nous en parler.

M. Rasiulis : C'est ce que j'espère.

Le sénateur Downe : Envisagez-vous un pourcentage supérieur à 10 p. 100?

M. Rasiulis : Il y aura une augmentation d'une façon ou d'une autre.

Le sénateur Downe : Ma dernière question porte sur la sélection des pays africains qui participent à ce programme. D'autres témoins nous ont dit qu'il y a des pays que nous préférons parce qu'ils sont plus transparents et ouverts et répondent à certains critères. Je suppose que ce sont les mêmes pays où vous intervenez, n'est-ce pas?

Mr. Rasiulis: We do not participate with countries that Foreign Affairs Canada would object to, because foreign affairs has an override in the countries that are members of MTAP.

There is no contradiction in countries; however, in the specific focus of countries under MTAP, obviously there has to be that military and security dimension. We are trying to build peacekeeping partners to help the Africans take care of their own missions in Africa. This would in fact lessen the burden for the Canadian Forces. In that sense, we are looking at particular forces or countries with forces that are active in peacekeeping and are looking for our assistance to further their capabilities.

Senator Downe: Am I to understand that you are currently involved in some African countries where there is no other contribution received from any other department of the Government of Canada?

Mr. Rasiulis: I doubt that. I am not familiar with exactly what the Department of Foreign Affairs and CIDA are involved in. What I was saying in my presentation is that within defence diplomacy or defence interests, in many cases MTAP is the only instrument for DND to actually have a bilateral defence relationship with a country in Africa or any country in the world.

Senator Carney: I would like to thank all of the witnesses for the wealth of information that you have presented to this committee. It will take us some time to digest everything that you have given us.

Before I start my question, there are a few points of clarification I would like to address to Ms. Kostiuk. What was Burkina Faso known as in its previous incarnation?

Ms. Kostiuk: Upper Volta.

Senator Carney: Second, in the material that you have given us, the panel talked about the doubling of aid to Africa.

Could you give us the figures of what percentage of your total CIDA budget is directed to program aid itself and what percentage of that money is designated to Africa? You talk about doubling, and you talk about increasing, but I cannot find the figures on how much is actually involved.

I want to ask you questions about the delivery of programs. We have been told in studies here in this committee on this mandate as well as other mandates that CIDA's ability to function at the program level has been inhibited over the years by constant reorganization, being in transition, being in a state of flux. A current example is the recent efforts to divide up the Department of Foreign Affairs and International Trade. Now, of course, with the defeat of Bill C-32, there is another hiatus.

M. Rasiulis : Nous ne participons pas avec des pays envers lesquels Affaires étrangères Canada aurait des objections, parce que le ministère a le dernier mot quant aux pays qui sont membres du PAIM.

Il n'y a pas de contradiction pour ce qui est des pays; toutefois, en ce qui concerne le PAIM, il est évident qu'il doit avoir cette dimension militaire et sécuritaire. Nous essayons de former des partenaires au maintien de la paix pour aider les Africains à s'occuper de leurs propres missions en Afrique. Cela pourrait diminuer le fardeau de l'armée canadienne. En ce sens, nous visons des armées ou pays en particulier où l'armée est active dans le maintien de la paix et qui souhaitent notre aide pour accroître leur capacité d'intervention.

Le sénateur Downe : Dois-je comprendre que vous intervenez actuellement dans des pays africains qui ne reçoivent aucune autre contribution d'un autre ministère canadien?

M. Rasiulis : J'en doute. Je ne sais pas exactement ce que font le ministère des Affaires étrangères et l'ACDI. Ce que je disais dans mon exposé, c'est qu'en ce qui concerne la diplomatie de la défense ou les intérêts de la défense, dans bien des cas, le PAIM est le seul instrument qu'a le MDN pour entretenir effectivement des relations de défense bilatérales avec un pays en Afrique ou tout autre pays du monde.

Le sénateur Carney : Je tiens à remercier tous les témoins de toutes les informations qu'ils nous ont données. Il va nous falloir un certain temps pour tout digérer.

Avant de commencer à poser des questions, j'aimerais demander quelques précisions à Mme Kostiuk. Comment s'appelait avant Burkina Faso?

Mme Kostiuk : La haute Volta.

Le sénateur Carney : Deuxièmement, dans la documentation que vous nous avez remise, vous avez parlé de doubler l'aide à l'Afrique.

Pourriez-vous nous donner les chiffres, le pourcentage de votre budget total de l'ACDI, qui va au programme d'aide et quel pourcentage est réservé à l'Afrique? Vous parlez de doubler et d'augmenter, mais je ne vois pas de chiffres.

J'aimerais vous interroger sur l'exécution des programmes. On nous a dit à l'occasion de différentes études entreprises par notre comité, que ce soit celles-ci ou d'autres, que la capacité de fonctionnement de l'ACDI au niveau des programmes est limitée depuis des années par une réorganisation constante, par le fait qu'elle se trouve toujours en transition, en mouvement. Un exemple d'actualité est celui des récents efforts déployés pour diviser le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Évidemment, le projet de loi C-32 ayant été rejeté, cela crée un autre hiatus.

You are not responsible at the director general level for this, but given your 20 years of experience in this field, how would you describe the effect of this constant change on the effectiveness of your bureaucrats and people to actually deliver program aid? It is used as an excuse, "We would like to do more, but."

Ms. Kostiuk: It is so nice to be with you here today. As far as funding for Africa, some of what gets counted is after the fact.

I have the official statistics to the end of 2003 on Canadian ODA for sub-Saharan Africa and the figure is about \$500 million out of \$1.1 billion allocated on a geographic basis. That proportion would have changed in 2004 because of the increase to Africa. My calculations for funding for the bilateral program is about 40 per cent of CIDA's funding and about 30 per cent of the international assistance envelope, which is bigger than CIDA's.

Senator Carney: Having the latest figures on this would be appreciated by the committee.

Ms. Kostiuk: I brought the regional distribution for ODA for Canada for the years 2002 and 2003, which is the latest data that we have.

Senator Carney: Could you deal with the corporate culture issue because it is fundamental to our ability to deliver aid?

Ms. Kostiuk: Change is a reality of life. I find that we work on issues that matter. We follow the directions that are given to us by our political masters. The program has ebbed and flowed over time in terms of funding. The orientation has generally been fairly clear. Canada works as one of many nations on this file. We soldier on. CIDA is populated by people who consider themselves to be lifers. It is a values-based organization, not unlike other organizations within the government.

Senator Carney: That is a very diplomatic answer. In terms of partnership, you talk about the private sector. What percentage of your contracts is delivered through the private sector? How are they regionally allocated?

Ms. Kostiuk: I will have to provide you with that information because I do not have a geographic breakdown. Certainly, the private sector is a major partner.

Senator Carney: You have identified it as such but you must have some idea of how much of your budget is delivered to the private sector.

Ms. Kostiuk: I would prefer to give you the specific numbers because it is more than just the Africa branch that would have to be factored into that.

Senator Carney: Is it on the order of 5 per cent or 50 per cent?

Vous n'êtes pas responsable de cela au niveau de directeur général mais, étant donné que vous avez quelque 20 ans d'expérience dans le domaine, comment qualifieriez-vous l'effet que ces transformations constantes ont sur l'efficacité des fonctionnaires et des gens qui doivent exécuter les programmes d'aide? Cela peut servir d'excuse : « Nous aimerions en faire davantage, mais. »

Mme Kostiuk : Je suis ravie de vous retrouver aujourd'hui. Pour ce qui est du budget pour l'Afrique, une partie de ce que l'on compte est après coup.

J'ai les chiffres officiels jusqu'à la fin de 2003 pour l'APD canadienne pour l'Afrique subsaharienne et c'est environ 500 millions de dollars sur un budget de 1,1 milliard de dollars répartis géographiquement. Cette proportion aura changé en 2004 puisqu'il y a une augmentation pour l'Afrique. Mes calculs pour le budget du programme bilatéral donnent environ 40 p. 100 venant de l'ACDI et 30 p. 100 tiré de l'enveloppe de l'aide internationale, qui englobe davantage que celle de l'ACDI.

Le sénateur Carney : Le comité aimerait connaître les données les plus récentes.

Mme Kostiuk : Je vous ai apporté la répartition régionale pour l' APD canadienne pour 2002 et 2003. Ce sont les chiffres les plus récents dont nous disposons.

Le sénateur Carney : Pourriez-vous traiter de la question de la culture d'entreprise car c'est tout à fait essentiel en ce qui concerne notre capacité à cheminer de l'aide?

Mme Kostiuk : Il y a toujours des changements, c'est la vie. Pour ma part, j'estime que nous travaillons sur les questions qui comptent. Nous suivons les directives que nous donnent nos maîtres politiques. Il y a eu des fluctuations au fil du temps au chapitre du financement. En général, nos orientations ont toujours été relativement claires. Le Canada n'est qu'un des nombreux pays qui travaillent sur ce dossier. Nous poursuivons notre travail. L'ACDI est composée d'employés qui s'engagent pour la vie. Il s'agit d'un organisme fondé sur les valeurs à l'instar de d'autres organismes gouvernementaux.

Le sénateur Carney : Vous avez répondu avec beaucoup de diplomatie. En parlant de partenariat, vous avez fait référence au secteur privé. Quel pourcentage de vos contrats sont exécutés par le secteur privé? De quelle façon sont-ils répartis sur le plan régional?

Mme Kostiuk : Il va falloir que je vous fasse parvenir cette information car je n'ai pas apporté de ventilation géographique. Certes, le secteur privé est un partenaire important.

Le sénateur Carney : Vous l'aviez déjà identifié comme tel, mais vous devez avoir une certaine idée du pourcentage de votre budget qui est alloué au secteur privé.

Mme Kostiuk : Je préfère vous remettre les chiffres précis ultérieurement car il faudrait tenir compte d'autres facteurs outre la division africaine.

Le sénateur Carney : Mais est-il de l'ordre de 5 p. 100 ou de 50 p. 100?

Ms. Kostiuk: I am not in a position to give you a good enough answer now. If you do not mind, I will get back to you with that information.

Senator Carney: I speak to regional allocation because we have been told, and I had heard, that one of the problems for contractors and suppliers to CIDA have is the sense that if you do not have an Ottawa-Gatineau area code, you are not considered. Do you have a comment on that?

Ms. Kostiuk: I would base it purely on my own understanding of the corporate world and where head office is as opposed to where the work may actually be done. That means it is difficult to come up with reliable data on whether there is a concentration of where the money is actually spent. The headquarters may be in one place and the factory may be somewhere else, so it is a difficult thing to pin down.

Senator Carney: I know, but you talked about it in your brief and it was part of your presentation. I believe you said that you had some regional allocation figures and that is why I am asking you, again.

Ms. Kostiuk: With my apologies, the figures are regional in terms of the world and not regions of Canada.

Senator Carney: You do not identify where the suppliers, the NGOs and the private sector are. You have offices all across the country and they are much valued and appreciated. However, you do not have an evaluation system to determine how much business they generate for CIDA or how much money is allocated to the various regions.

I know you allocate by language sometimes and that certain regions are English language and other regions are French language, depending on the countries involved. You must have some sense of the regional allocations of your suppliers.

Ms. Kostiuk: Mr. Chairman, for the reasons I have already given, it is very difficult to define. We know that the private sector may be concentrated in certain area codes, as the senator said. The reality is that they may be located anywhere in terms of where the production is so, to my knowledge, we have not been able to do much analysis of this subject.

Senator Carney: Is it a policy of CIDA to try to source? We talked about tied aid, which is a fundamental fact. Is there no discussion within CIDA or policy about the allocation of supply of services that are "exported abroad" through CIDA, and if so, why not?

We do this in industry and in other areas, such as in trade. You have offices to solicit bids for contracts across the region. You must have some sense of how effective this program of disbursing your officers across the country and the seeking of suppliers. You must have some sense of how effective that is.

Mme Kostiuk : Je ne suis pas en mesure de vous donner une réponse adéquate pour l'instant. Si vous me le permettez, je vais vous revenir avec ces renseignements.

Le sénateur Carney : Si j'ai abordé cette question de répartition régionale c'est parce que on nous a dit, et je l'ai entendu dire, que l'un des problèmes auxquels font face les agents contractuels et les fournisseurs de l'ACDI, c'est que si l'on n'a pas d'indicatif régional Ottawa-Gatineau, on n'est pas pris en compte. Comment réagiriez-vous à cela?

Mme Kostiuk : Je pense que, selon mon expérience du monde des affaires, tout dépend où le siège social est situé plutôt que de l'endroit où le travail est exécuté en réalité. C'est donc difficile de vous fournir une réponse fiable quant à la possibilité d'une concentration de l'argent dépensé. Il se peut que l'administration centrale soit située à un endroit et l'usine ailleurs. Il est donc difficile de donner des précisions.

Le sénateur Carney : Je le sais, mais vous en avez parlé dans votre mémoire et cela faisait partie de votre exposé. J'avais cru comprendre que vous étiez en possession de certains chiffres au chapitre de la répartition régionale et c'est pour cela, que je vous pose de nouveau cette question.

Mme Kostiuk : Toutes mes excuses, si j'ai parlé de chiffres régionaux, il s'agissait plutôt de régions du monde que de régions du Canada.

Le sénateur Carney : Vous ne savez pas où sont les fournisseurs, les ONG et le secteur privé. Vous avez des bureaux dans tout le Canada et ces bureaux sont grandement appréciés. Toutefois, vous ne possédez pas de système d'évaluation permettant de savoir le volume de contrats que ces derniers génèrent pour le CIDA ni le budget affecté aux diverses régions.

Je sais que parfois vous effectuez une dotation par langue et que certaines régions sont anglophones, d'autres francophones, selon les pays en cause. Vous devez avoir une idée de la répartition générale de vos fournisseurs.

Mme Kostiuk : Monsieur le président, pour les raisons que j'ai déjà citées, il est très difficile de vous donner une réponse précise. Nous savons que le secteur privé est peut-être concentré dans certains indicatifs régionaux, comme a dit le sénateur. Mais la réalité, c'est qu'ils peuvent être situés n'importe où, en fonction de la production, et à ma connaissance, nous n'avons pas pu faire un examen approfondi de cette question.

Le sénateur Carney : L'ACDI a-t-elle pour politique de jouer le rôle de fournisseur? Nous avons discuté de l'aide liée, qui est un fait accompli. N'y a-t-il pas de discussion au sein de l'ACDI, n'y a-t-il pas de politique sur la question de la prestation de services qui sont destinés à l'exportation par le biais de l'ACDI? S'il n'en existe pas, eh bien pourquoi pas?

Cette démarche existe dans le domaine de l'industrie, entre autres, dans le commerce. Il y a des bureaux dans toute la région d'où on lance des appels d'offres. Vous devez avoir une idée de l'efficacité de ce programme lorsque vous envoyez votre personnel d'un bout à l'autre du pays à la recherche de fournisseurs. Vous devez avoir une petite idée de l'efficacité de ce programme.

Ms. Kostiuk: Mr. Chairman, CIDA has small offices in a couple of other Canadian centres. It is not a major aspect of the architecture of our organization. There is a policy on untying and we work with the standards that have been consensually defined by the development assistance committee of the OECD.

If I may, someone else may volunteer to speak to this specifically because this is outside my area of expertise, or if I could provide the response at a later date, which would be preferable.

Senator Carney: I want to make the point that there would be more public support for increasing development aid, to which we are all committed or we would not be here.

There would be more public support for that if there were more broadly-based regional benefits so that people could actually see and participate and have hands-on experience in this area and not have it so concentrated in the Ottawa-Gatineau area. You cannot build support for increasing development aid if the country does not see it as a national effort.

The Chairman: You have made that point well, Senator Carney. How many offices are there in Canada?

Ms. Kostiuk: There is one in Vancouver and there is one in Calgary, if I remember correctly. The development assistance community is increasingly focused on responding as best we can to the needs identified by our developing country partners. The quality will be better, more effective and more efficient. That does not necessarily mean that we will continue to do business in the same way. I personally hope that Canadians will appreciate that if we can maximize the impact on the ground that it would be a worthwhile investment.

Thinking back historically, I do not know how strong the correlation has been between the percentage of every aid dollar spent in Canada and Canadian support for development assistance. I hope that the quality of the aid and the results will be what will determine what Canadians think of our programming.

The Chairman: I think most of us can understand what Senator Carney is saying in that support for CIDA would be greater if local efforts reaped some benefit from it. In Calgary where you have offices, there must be some form of monitoring or they would not have the offices. I also appreciate the fact that this is not your area of expertise. We will try to obtain more information on the subject, Senator Carney.

Mr. Renaud: I have a comment to add. Ms. Kostiuk and I do not have the specific information that you are asking for, Senator Carney. However, I know that our colleagues in the procurement management division have some information of that nature. We would be pleased to share that with the committee.

Mme Kostiuk : Monsieur le président, l'ACDI a des petits bureaux dans quelques autres villes canadiennes. Mais ce n'est pas un aspect important du fonctionnement de notre organisme. Il existe une politique sur l'aide déliée et nous travaillons dans le respect des normes qui ont été adoptées à la majorité par le Comité d'aide au développement de l'OCDE.

Je céderai volontiers la parole à quelqu'un d'autre car ce dossier ne relève pas de moi. Autrement, je pourrais vous faire parvenir une réponse ultérieurement. Cette solution serait préférable.

Le sénateur Carney : Je tiens à faire remarquer qu'il y aurait davantage d'appui de la part de la population à une aide au développement accrue que nous voulons tous ou nous ne serions pas ici.

Il y aurait davantage d'appui de la part de la population s'il y avait plus de retombées générales à l'échelle de la région de manière à faire participer les gens et à leur fournir une expérience pratique dans ce domaine. Il serait également préférable de ne plus avoir un système qui soit si concentré dans la région d'Ottawa-Gatineau. Il sera impossible d'obtenir des appuis à une éventuelle aide accrue au développement tant que la population ne jugera pas qu'il s'agit d'un effort national.

Le président : Vous avez bien fait valoir votre point de vue, sénateur Carney. Combien y a-t-il de bureaux au Canada?

Mme Kostiuk : Il y en a un à Vancouver, un autre à Calgary, si je ne m'abuse. Les services chargés de l'aide au développement s'emploient de plus en plus à satisfaire de leur mieux les besoins cernés par nos partenaires des pays en voie de développement. Ainsi, nos interventions seront à la fois plus efficaces et d'une meilleure qualité. Cela ne eut pas nécessairement dire que nous continuerons à gérer les affaires de la même façon. Pour ma part, j'estime que les Canadiens apprécieront davantage si nous parvenions à maximiser les retombées sur le terrain. De cette façon, ils verront qu'ils en ont eu pour leur argent.

Si l'on remonte dans le passé, je ne sais pas à quel point la corrélation a été forte entre le pourcentage de chaque dollar dépensé en aide au Canada et l'appui de la population canadienne à l'aide au développement. J'espère que la qualité de l'aide ainsi que les résultats obtenus permettront aux Canadiens de juger nos programmes.

Le président : D'après ce que dit le sénateur Carney, on pourrait s'attendre à ce que l'ACDI bénéficierait d'un plus grand appui si les bureaux locaux en tiraient davantage profit. À Calgary, où sont situés vos bureaux, il doit exister une surveillance quelconque sinon ces bureaux n'existeraient pas. Je comprends très bien que c'est une question qui ne relève pas de votre compétence. Nous allons faire en sorte d'obtenir plus de renseignements à ce sujet, sénateur Carney.

M. Renaud : J'ai une observation à faire. Mme Kostiuk et moi ne disposons pas des renseignements précis que vous demandez, sénateur Carney. Toutefois, je sais que nos collègues de la Division de la gestion de l'approvisionnement ont certains de ces renseignements. Nous nous ferons un plaisir de vous les faire parvenir.

We have three business lines: core support, responsive, and directive. Core support is support by CIDA to an organization for its program of work over the long term. This is used for multilateral, long-standing organizations such as UNHCR and the UN family.

Canada responds in an unsolicited way to Canadian organizations or international organizations that come to CIDA with proposals. We do not go to the market for these proposals. We are responsive as long as they meet the priorities set by our partner countries or CIDA.

The competitive aspect will be mostly in the directive where CIDA, the Government of Canada, after consultation and discussion with the local authorities, decides to engage in the planning and design of projects and programs. That is what Ms. Kostiuk alluded to at the beginning of her presentation. There is a major change in the way business is done in the international community because countries are taking more and more responsibilities.

We will provide you with very specific information on the distribution of those contracts by CIDA across Canada.

[Translation]

Senator Corbin: I would like to ask two questions. Ms. Bourcier spoke about the Government of Canada's priorities, including but not limited to providing assistance to failed or failing states. This is the opposite to what one normally hears. What do you consider to be a failed state? That is what is written in your text: "... assistance to failed or failing states." Are you talking from a domestic policy, administration or military point of view? What is a failed or failing state? And in what ways do you assist these states?

Ms. Bourcier: Thank you for your excellent question which allows us to clarify, for example, what we mean by "failed or failing state." An unfortunate example of a failing state is Sudan. We had to label it as a country facing tremendous governance difficulties.

Fortunately, this country is currently making progress, albeit fragile. During the recent presentations, and in the text that we tabled for today's presentation, there has been reference made to the signing of the peace agreement between the north and the south in the wake of a 20-year war.

The country has been independent since 1956, but due to a series of events, any progress has been very limited. What contribution has Canada made? Canada contributed by supporting the negotiation process between the countries in the region.

Nous avons trois secteurs d'activités : l'aide de base, une aide responsive, et une aide directive. L'aide de base constitue un soutien de la part de l'ACDI à un organisme pour ses besoins en matière de programme à long terme. L'aide de base sert principalement à financer des organismes multilatéraux de longue date tels que le HCNUR, ainsi que d'autres organismes sous l'égide des Nations Unies.

Le Canada répond de façon spontanée aux propositions que soumettent à l'ACDI des organismes canadiens et internationaux. Nous ne consultons pas le marché au sujet de ces propositions. Nous approuvons ces demandes à condition qu'elles répondent aux priorités fixées par nos pays partenaires ou par l'ACDI.

L'aspect concurrentiel se retrouve surtout dans la directive en vertu de laquelle l'ACDI et le gouvernement du Canada, après consultation et discussion avec les autorités locales, décident de participer à la planification et la conception de projets et de programmes. Mme Kostiuk y a fait allusion au début de son exposé. Il s'agit d'un changement d'envergure dans la façon dont se font les affaires au sein de la communauté internationale parce que les pays assument de plus en plus de responsabilités.

Nous allons vous fournir des renseignements très précis sur la répartition de ces marchés par l'ACDI dans tout le Canada.

[Français]

Le sénateur Corbin : J'aimerais poser deux questions. Mme Bourcier a parlé des priorités du gouvernement du Canada, dont entre autres l'aide à apporter aux États délinquants ou en voie de le devenir, ce qui est l'envers de la médaille de ce qu'on entend habituellement. Que considérez-vous comme un État délinquant? C'est ce qui est écrit dans votre texte : « ... l'aide apportée aux États délinquants ou en voie de le devenir. ». Vous situez-vous sur le plan de la politique interne, de l'administration, ou sur le plan militaire? Qu'est-ce qu'un État délinquant? Ensuite, de quelle façon intervenez-vous pour aider un État délinquant?

Mme Bourcier : Merci de votre excellente question qui nous permet de préciser, par exemple, ce que nous entendons par « pays délinquant ». Un pays délinquant est comme, malheureusement, le cas du Soudan qu'on a dû identifier comme étant un pays qui avait des difficultés énormes avec sa gouvernance.

Heureusement, ce pays fait des progrès à l'heure actuelle, mais des progrès très fragiles. On a parlé, au cours des dernières présentations et dans l'exposé que nous avons déposé pour la présentation d'aujourd'hui, de la signature de cet accord de paix entre le Nord et le Sud qui fait suite à une guerre de 20 ans.

Il s'agit d'un pays indépendant depuis 1956, mais une succession de circonstances ont fait que les progrès ont été très mitigés. Comment le Canada est-il intervenu? Il est intervenu dans le contexte des appuis aux processus de négociation qui ont impliqué les pays de la région.

In particular, we supported Kenya's excellent role. General Simbao played an important role in helping the southern and northern parties find a middle ground on the division of responsibilities in the new future of this country, wealth distribution, and new governance models.

CIDA, both from a diplomatic and financial standpoint, was of assistance to the stakeholders in this negotiation process.

In what ways do we continue to offer support? Well, your colleague Senator Jaffer was one of a number of people to make a contribution. The senator actively followed and is still following the negotiation process. The negotiation process involved more immediate observers that were and that still are involved in the ceasefire. I am referring to the British, Norwegians and Americans.

Canada has successfully broadened this first category of partners, in addition to those immediate partners, to include: the Dutch, Canadians, other Nordic countries, as well as the Germans.

We continue to be greatly concerned about countries such as the Democratic Republic of the Congo. This country, through a process of political dialogue, has also managed to sign peace agreements and has committed to a transition period which will lead to an election next fall.

How was Canada's role carried out? Well, through efforts that were made, which I did not describe in great detail — whether it be for Sudan or another country, because civil society was very active in this respect — and we have encouraged these efforts.

Now, coming back to the Democratic Republic of the Congo, we worked extensively with civil society during this period of political dialogue which led to the different parties in the conflict reaching a consensus and signing this agreement. Also, a lot of diplomatic work was carried out by a special envoy, a career diplomat from the department, Ambassador Marc Brault, who was succeeded by the current ambassador, Anne Leahy, who is following up on this mandate.

Ambassador Brault has shed light on the conflict in the Democratic Republic of the Congo which, to a certain extent, was kept alive and fuelled by certain disparate interests.

Zimbabwe, Angola, Uganda, Rwanda and, to a certain extent Burundi, just to name a few, continue to be a tremendous challenge.

Currently, we are involved, along with 28 countries and 11 multilateral organizations. We contribute by supporting the International Conference on the Great Lakes, which focuses on developing trust and the capacity for dialogue between countries in order to seek renewed regional peace and security.

Nous avons particulièrement été amenés à appuyer l'excellent rôle du Kenya, avec le général Simbao qui a joué un rôle en amenant les parties entre le Sud et le Nord à trouver un terrain d'entente, à la fois sur le partage des responsabilités dans le nouveau devenir de ce pays, sur le partage des richesses, ainsi que sur les nouveaux modèles de gouvernance.

Cette action s'est faite sur le plan diplomatique et également par les appuis financiers que l'ACDI a pu mettre à la disposition des intervenants dans le processus de négociation.

Comment continue-t-on à l'appuyer? On l'appuie encore par des efforts, comme entre autres ceux de votre collègue madame le sénateur Jaffer, qui accompagne ou qui a accompagné le processus de négociation. Le processus de négociation avait des observateurs plus immédiats qui étaient et qui sont toujours dans le contexte d'application du cessez-le-feu. Ce sont les Britanniques, les Norvégiens et les Américains.

Le Canada a réussi à faire élargir ce premier niveau de partenaires extérieurs à d'autres partenaires qui sont dans ce contexte : les Néerlandais, les Canadiens et d'autres pays nordiques qui se sont joints également, ainsi que les Allemands.

Nous continuons à avoir beaucoup de préoccupations avec un pays comme la République démocratique du Congo. C'est un pays qui, dans un contexte de dialogue politique, est arrivé également à signer des accords de paix et qui s'est engagé sur une période de transition qui les amènera vers des élections à l'automne prochain.

Comment le Canada a-t-il exercé son rôle? Par des efforts qui étaient faits et dont je ne vous ai pas donné tous les détails — que ce soit pour le Soudan ou autre, parce que la société civile a été très active de ce côté — et nous avons encouragé ces efforts.

Pour revenir à la RDC, au cours de cette période de dialogue politique qui a amené les différentes parties au conflit à s'entendre et à signer cet accord, nous avons eu beaucoup de travail qui a été fait avec la société civile. Également, beaucoup de travail diplomatique a été fait par le biais d'un envoyé spécial, un diplomate de carrière du ministère : l'ambassadeur Marc Brault, auquel a succédé l'ambassadeur présent, Anne Leahy, qui exerce les suites de ce mandat.

L'ambassadeur Brault a permis de mettre en lumière toute la situation du conflit qui existait en RDC et du conflit qui était, dans une certaine mesure, maintenu à cause des intérêts et des enjeux qui se voyaient tout autour de la République démocratique du Congo.

Les rôles du Zimbabwe, de l'Angola, de l'Ouganda, du Rwanda et, dans une certaine mesure du Burundi, pour ne citer que ces quelques pays, présentaient des défis énormes, et continuent à en présenter.

À l'heure actuelle, nous intervenons avec 28 pays et 11 organisations multilatérales. Nous intervenons en appui à la Conférence internationale des Grands Lacs, qui est un processus de développement d'un niveau de confiance et de développement des capacités d'échange entre les pays, afin de s'assurer qu'au niveau régional la paix et la sécurité soient retrouvées.

Canada co-chairs a group of friends with the Dutch. This group supports an international conference approach and brings together 11 countries. Why 11 countries? Because 11 countries are affected by the regional stability of the Democratic Republic of the Congo. I gave you two examples of countries in which Canada has been and continues to be active in terms of its support.

Senator Corbin: I would like to thank you for this largely satisfactory answer to my question.

My second question is directed to Ms. Kostiuk. She referred to the situation in northern Ghana. Now, you should think back to the non-democratic period of the country. You said, in English, the following.

[English]

We stayed away from the government and yet we went ahead with our programs. How can you do such a thing? Am I quoting you correctly?

Ms. Kostiuk: Yes, Mr. Chairman.

[Translation]

There are still agreements in place with the governments. It is not as if we are able to work in any country without the government's approval. This is particularly true of bilateral programs. These long-term agreements are not cancelled upon a change of government.

Senator Corbin: You mean that you continue to work even if a military or dictatorial regime takes root?

Ms. Kostiuk: That may be the case if a program is well established. For example, in Ghana, a poverty-stricken region, we were in the process of developing a drinking water program. We decided, given the political situation, that putting an end to this program would not be a good idea. As a result, the decision was made to remain in the north to help residents set up the drinking water system in the communities. This initiative was undoubtedly approved by the government.

Senator Corbin: There was a tacit agreement.

Ms. Kostiuk: However, it did not involve the country's central government. That distinction needs to be made.

Ms. Bourcier: If you will allow me, I would like to add to my colleague's remarks that the term "délinquant" is perhaps a poor English to French translation. What is more, I used this term on a number of occasions:

Senator Corbin: In English, we would say "failed" or "failing state."

Ms. Bourcier: This concept of a failed or failing state involves two notions. In any cooperative program, it is the responsibility of officials to ensure the sound management of state funds. Miscommunication between the various administrative branches of the state may lead to certain problems.

Le Canada coprécide avec les Néerlandais un groupe d'amis qui appuient ce processus de conférence internationale, et qui réunit 11 pays dans le champ d'intervention. Pourquoi 11 pays? Parce que c'est 11 pays qui sont concernés par la stabilité régionale de la RDC. Je vous citais deux exemples de pays où le Canada a été actif, et continue de l'être sur le plan de ses appuis.

Le sénateur Corbin : Je vous remercie pour cette réponse qui me satisfait en grande partie.

Ma deuxième question s'adresse à Mme Kostiuk. Elle a fait allusion à la situation au nord du Ghana. Vous deviez vous référer à la période non-démocratique du pays. Vous avez dit, en anglais, ce qui suit.

[Traduction]

Nous avons évité le gouvernement mais nous avons exécuté nos programmes. Comment est-ce possible? Est-ce que je vous ai bien cité?

Mme Kostiuk : Oui, monsieur le président.

[Français]

Nous avons toujours des ententes avec les gouvernements. Ce n'est pas comme si nous pouvions travailler dans un pays sans l'accord du gouvernement. C'est le cas, plus particulièrement, pour les programmes bilatéraux. Ces accords à long terme ne sont pas annulés lorsqu'il se produit un changement de gouvernement.

Le sénateur Corbin : Vous continuez à œuvrer même dans les cas d'implantation d'un système militaire ou dictatorial?

Mme Kostiuk : Il est possible de le faire dans le cas d'un programme bien établi. Par exemple, au Ghana, région d'une grande pauvreté, nous étions en train de développer un programme d'eau potable. On a estimé, étant donné le contexte politique, que de terminer ce programme ne serait pas une bonne idée. Par conséquent, la décision fut prise de rester au nord pour travailler avec la population afin d'établir le système d'eau potable dans les communautés. Cette initiative devait sans doute faire l'accord du gouvernement.

Le sénateur Corbin : Il s'agissait d'un accord tacite.

Mme Kostiuk : Toutefois, il n'impliquait pas le gouvernement central du pays. C'est la distinction.

Mme Bourcier : Si je peux me permettre, j'aimerais compléter l'intervention de ma collègue. Le terme « délinquant » est peut-être une mauvaise traduction de l'anglais au français. J'ai d'ailleurs utilisé ce terme à quelques reprises.

Le sénateur Corbin : En anglais on dit plutôt « failed » ou « failing state ».

Mme Bourcier : Ce concept d'État en faillite implique deux notions. Dans le contexte d'un programme de coopération, la responsabilité des fonctionnaires est d'assurer une bonne gestion des fonds de l'État. Il se peut que les canaux de l'organe administratif de l'État puissent créer certains problèmes.

The Department of Foreign Affairs must attempt, according to its mandate, to improve the political or economic governance of these failing states. In order to do this, we rely on the efforts of our colleagues from the Department of Defence, CIDA and the Department of International Trade, insofar as this support is reciprocated.

Last week, I drew your attention to another area of concern, the Togo.

Senator Corbin: I was going to mention it.

Ms. Bourcier: In circumstances which have been criticized by the African authorities, the Togo and certain military and political authorities have benefited from the situation and have pushed the former president's son to maintain a rather dubious level of governance. Furthermore, this led the francophonie to invoke measures it had adopted over the past years in Bamako, in Africa, in order to suspend Togo's presence in its proceedings.

Senator De Bané: Would you be so kind as to explain the area of jurisdiction for each of the authorities in the area of development? I understand that the Prime Minister and the Minister of Finance determine CIDA's budget. Then, the cabinet decides on the different programs that CIDA can undertake. They also decide which continents and countries will be the beneficiaries as well as the range of eligible programs. The minister responsible for CIDA also makes certain decisions. The head of CIDA, in turn, has the authority to make certain decisions as do various directors general, such as Mr. Renault who is in charge of multilateral organizations.

Could you explain to us what each one's area of jurisdiction would be so that we can understand who speaks for the African continent, for example? What are the countries that receive particular attention? What countries are treated as special cases? I would like you to provide us with a list of the persons in authority with their respective areas of responsibility.

[English]

Perhaps they can send us a table so we can see each of those.

The Chairman: I am not sure that we do not already have that in our papers that we have been receiving for the last couple of weeks.

Senator De Bané: Why is a country a country of concentration and has the whole gamut of programs available to it and others do not?

The Chairman: I understand. I believe we went through this last week, if I am not mistaken. I do not know where we go from here. Does someone want to take a crack at that? We will try to provide Senator De Bané with some information.

Ms. Kostiuk: May we offer an organizational chart? In terms of the general principles, the government sets a policy framework. The budget, as you are aware, is provided based on decisions that

Le ministère des Affaires étrangères a le mandat d'essayer de ramener ces États en faillite vers une meilleure gouvernance politique ou économique. Pour ce faire, nous devons compter sur les efforts de nos collègues du ministère de la Défense, de l'ACDI et du ministère du Commerce international, dans la mesure où ces appuis sont réciproques.

Je soulignais la semaine dernière une autre situation préoccupante qu'est celle du Togo.

Le sénateur Corbin : J'allais la mentionner.

Mme Bourcier : Dans des circonstances qui ont été critiquées par les autorités africaines, le Togo et certaines autorités militaires et politiques ont profité d'une situation et ont poussé le fils de l'ex-président à maintenir un niveau de gouvernance plutôt douteux. D'ailleurs, ceci a amené la Francophonie à invoquer les instruments qu'elle a adoptés au cours des dernières années à Bamako, en Afrique, pour suspendre la présence du Togo dans ses instances.

Sénateur De Bané : Auriez-vous l'amabilité de nous expliquer la compétence de chaque autorité dans le domaine du développement? Je crois comprendre que le premier ministre et le ministre des Finances établissent le budget de l'ACDI. Ensuite, le Conseil des ministres, je présume, établit les différents programmes que l'ACDI peut entreprendre. Il détermine également les continents et pays qui en seront les bénéficiaires ainsi que l'éventail des programmes admissibles. Le ministre de l'ACDI prend aussi certaines décisions. Le président ou la présidente de l'ACDI, à son tour, a compétence pour certaines décisions de même que les différents directeurs généraux, comme M. Renault qui s'occupe des organisations multilatérales.

Pouvez-vous nous expliquer la compétence de chacun afin que nous puissions comprendre qui a voix au chapitre, pour le continent africain, par exemple? Quels sont les pays de concentration? Quels sont les pays que l'on traite comme des cas particuliers? J'aimerais que vous nous donniez une liste des personnes compétentes et leur responsabilité respective.

[Traduction]

Peut-être qu'ils pourraient nous envoyer un tableau pour qu'on puisse voir qui sont ces personnes.

Le président : Je crois que ces données figurent déjà dans les documents qu'on nous envoie depuis quelques semaines.

Le sénateur De Bané : Pourquoi un pays de concentration bénéficiera-t-il de toute la gamme de programmes disponibles et d'autres pas?

Le président : Je comprends. Je crois, si j'ai bonne mémoire, que nous en avons discuté la semaine dernière. Je ne sais pas ce que nous allons faire maintenant. Est-ce que quelqu'un voudrait aborder la question? Nous allons tenter de fournir des renseignements au sénateur De Bané.

Mme Kostiuk : Pouvons-nous vous offrir un organigramme? En ce qui concerne les principes généraux, le gouvernement établit un cadre stratégique. Le budget, comme vous le savez, est établi

are taken by ministers and then, of course, put forward to Parliament, so the minister is responsible for the agency, the deputy. The president is a deputy minister like other deputy ministers with the same responsibilities, but perhaps the easiest thing would be to provide an organizational chart and more written information that describes this structure.

The Chairman: That will be fine.

Senator De Bané: Thank you very much.

The Chairman: We will give that to Senator De Bané. We have piles of materials.

Senator Prud'homme: I thank you for providing an organizational chart. I will be more precise though. I would like to get, if it is possible, a chart from November 2003, and the new chart since the Order-in-Council was passed that divided the departments since December 2003, because I hear that there is a completely different approach being made. I may be wrong. A new ambassador will be appointed in July, I heard, under the new chart, so I want to know on whose chart we will be working. If it is possible I would appreciate having those two charts.

The Chairman: Realistically, they had the episode last evening in the House of Commons so I do not think anyone knows where this is all going at the moment. I would not want to ask our witnesses something that they are unable to answer. If you feel that you can, then you could provide members of the committee with what Senator Prud'homme has requested, but my own impression is that things are in a bit of a state of confusion at the moment.

With that, honourable senators, I will adjourn the meeting until next Tuesday.

The committee adjourned.

en fonction des décisions prises par les ministres et, bien sûr, le Parlement en est saisi, donc le ministre est responsable de l'agence, et le sous-ministre. Le président est un sous-ministre comme tous les autres avec les mêmes responsabilités, mais peut-être que la solution la plus simple serait de vous fournir un organigramme avec plus de renseignements écrits qui décrivent cette structure.

Le président : C'est parfait.

Le sénateur De Bané : Merci beaucoup.

Le président : Nous allons donner cela au sénateur De Bané. Nous avons des tas de documents.

Le sénateur Prud'homme : Je vous remercie de nous fournir l'organigramme. J'aimerais être plus précis par exemple. J'aimerais, si possible, avoir celui à partir de novembre 2003, et le nouveau depuis l'adoption du décret qui scindait le ministère en décembre 2003, parce que on me dit qu'il y a des orientations complètement différentes. J'ai peut-être tort. Un nouvel ambassadeur sera nommé en juillet, me dit-on, en vertu du nouvel organigramme, alors je voudrais savoir à partir de quel organigramme nous allons effectuer notre travail. Si c'est possible j'aimerais avoir les deux.

Le président : Honnêtement, suite aux événements hier soir à la Chambre des communes, je ne sais pas si quelqu'un sait comment les choses vont se passer. Je ne voudrais pas poser de questions à nos témoins auxquelles ils ne puissent pas répondre. Si possible, voudriez-vous fournir aux membres du comité les documents que le sénateur Prud'homme a demandés, mais j'ai l'impression que la confusion règne un peu en ce moment.

Sur ce, honorables sénateurs, je vais lever la séance et nous nous réunirons de nouveau mardi prochain.

La séance est levée.

Isabelle Roy, Acting Director, West and Centre Africa Division;

Sébastien Carrière, Desk Officer, Political Affairs (Algeria, Libya, Morocco), Maghreb and Arabian Peninsula Division.

Canadian International Development Agency:

Nadia Kostiuk, Director General, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Africa and Middle East Branch;

Mario Renaud, Director General, Policy, Planning and Management, Multilateral Programs Branch, Canadian International Level.

National Defence:

Andrew Rasiulis, Director, Military Training Assistance Program.

Isabelle Roy, directrice par intérim, Direction de l'Afrique centrale et occidentale;

Sébastien Carrière, chargé de dossiers, Affaires politiques (Algérie, Libye, Maroc), Direction du Maghreb et de la Péninsule arabe.

Agence canadienne de développement international :

Nadia Kostiuk, directrice générale, Politiques, planification stratégique et services techniques, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient;

Mario Renaud, directeur général, Politiques, planification et gestion, Direction générale des programmes multilatéraux, Niveau international canadien.

Défense nationale :

Andrew Rasiulis, directeur, Programme d'aide à la formation militaire.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, February 15, 2005

United Nations Economic Commission for Africa:

K. Y. Amoako, Executive Secretary, and Under-Secretary-General
of the United Nations.

International Trade Canada:

Alexandra Wood, Deputy Director and Trade Commissioner,
International Financing Division, Business Support Unit.

Department of Finance Canada:

Bruce Rayfuse, Director, International Finance and Development
Division;

John Davies, Chief, Development Policy.

Wednesday, February 16, 2005

Foreign Affairs Canada:

Anne-Marie Bourcier, Director General, Africa Bureau;

Perry Calderwood, Director, Eastern and Southern Africa Division;

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mardi 15 février 2005

Commission économique pour l'Afrique des Nations Unies :

K. Y. Amoako, secrétaire exécutif, et secrétaire général adjoint des
Nations Unies.

Commerce international Canada :

Alexandra Wood, directrice adjointe et déléguée commerciale,
Direction du financement international, Section d'appui aux
affaires.

Ministère des Finances Canada :

Bruce Rayfuse, directeur, Division des finances internationales et du
développement;

John Davies, chef, Politique du développement.

Le mercredi 16 février 2005

Affaires étrangères Canada :

Anne-Marie Bourcier, directrice générale, Direction générale de
l'Afrique;

Perry Calderwood, directeur, Direction de l'Afrique orientale et
australe;

(Suite à la page précédente)